



Guy Deysson
Notes autobiographiques



101 pages manuscrites, écrites d'un seul tenant sans paragraphes ni sections ni chapitres, numérotées et comportant peu de rayures, sans indication de leur destination. Synthèse d'un cahier manuscrit de 288 pages Clairefontaine. Probablement rédigé entre 1986 et 1987. Trouvé dans le tiroir du bureau de mon père, sans qu'il n'ait jamais fait mention de ces écrits. Dactylographié sans modification autre que les fautes d'inattention : ceci semble indiquer qu'il n'y a pas eu de relecture, confirmation étant par le nombre d'abréviations et de chiffres écrits en caractères arabes. Le cahier est plus prolix, les noms propres cités le sont en entier, et il y a en outre des circonstances familiales plus développées.

A la dactylographie, le texte a été un peu aéré, et divisé en sections, pour en faciliter la lecture, mais en respectant le plus possible « l'esprit » de la rédaction du document.

Claude Lecuyer, fille ainée du Général de Corps d'Armée Guy Deysson

Pour permettre une diffusion du document dactylographié plus aisée, à travers les moyens de communication qu'offre internet, j'ai numérisé puis converti les pages en document Word. J'ai aussi inséré des plans et des photos pour offrir une meilleure idée de ce qu'ont pu être les voyages. Par ailleurs, j'ai essayé de trouver les définitions de tous les acronymes employés, certaines me manquent. Enfin, j'ai ajouté ce qu'étaient mes propres souvenirs du Général Deysson, mon grand-père.

Virginie Roussey, petite-fille du Général de Corps d'Armée Guy Deysson

Table des Matières

1. DE TOURS A SAINT-CYR	4
2. SAINT-CYR	5
3. TOULON 4 ^{EME} R.T.S	7
4. DEPART EN A.E.F. LE TCHAD	9
5. INTERCAMPAGNE AU 23° RIC. SEJOUR EN A.O.F.	20
6. CAMPAGNE DE 40. CAPTIVITE	24
7. INTERCAMPAGNE - CAMPAGNE 44/45	33
8. INDOCHINE	42
9. RETOUR D'INDOCHINE – SEJOUR EN AOF – LE SDECE	45
10. RICM - ALGERIE.....	47
11. CER – IHEDN –ZOS – MERS EL KEBIR	50
12. 8°BRIGADE MECANISEE - 5° RM. ALAT	55
13. L'INSPECTION DES T.D.M.....	61
14. 7° R.M. MARSEILLE. CONCLUSION.	63
JE ME SOUVIENS...	65
ACRONYMES	68
LIENS.....	70
REMERCIEMENTS	71

1. DE TOURS A SAINT-CYR

Ma famille comptait peu de militaires depuis bien longtemps. Je veux parler de « vrais » militaires. Papa, fils de veuve, exempté du service, se trouva, en 1914, à 51 ans, promu d'un seul coup capitaine du Génie, des chemins de fer « militarisés ». Il avait bien essayé de s'engager, à la caserne de la Pépinière à Paris, en août 14, mais on était bien vite venu le chercher et lui faire valoir qu'à son âge, sa place restait au Chemins de Fer de l'Etat. Il termina comme commandant, mais je me souviens de cet homme immense, avec son képi noir, sa grande cape noire aussi, et le petit pistolet de 6.35 à crosse de nacre qu'il s'était offert, sans doute pour « avoir l'air » davantage « militaire ».

Le frère de maman, mon oncle et parrain Firmin, de la territoriale, avait été bientôt rappelé. Ses qualités d'hôtelier et de « chef » lui valurent de terminer la guerre du côté de Salonique, comme « cuistot » du Maréchal Franchet d'Esperey.

Mon oncle Abel, grand spécialiste des courses de trot de la gironde, également territorial, fit la guerre du côté de Versailles, dans les écuries militaires...

Rien ne me prédisposait donc, au plan familial, de devenir militaire. Après tout, fils de Cheminot devenu Inspecteur Principal à la force du poignet, une entrée à l'X, avec, en final, une destination chemins de fer, me paraissait digne d'intérêt.

Or le destin veillait. En 1929, le proviseur du Lycée Descartes, à Tours, mon lycée, manifesta l'intention de créer une corniche et recruta quelques candidats, pour qui l'on organisa des cours spéciaux de math-sup, le programme de Saint-Cyr, en la matière, dépassant celui normal de math-Elem.

Comptant parmi les bons élèves de math-Elem, j'obtins de suivre, avec quelques camarades, ces cours qui nous préparaient mieux à « taupe ». Parmi ces camarades, Robert Quilichini, fils de facteur rural d'Indre et Loire, qui avait dû à l'amicale Corse locale une bourse lui permettant d'entrer au lycée, en 6^{ème}. Il était devenu mon ami et ses sorties de pensionnaire l'amenaient souvent à la maison.

A la fin de l'hiver, le proviseur, inquiet de la médiocrité de ses candidats à Cyr, demanda à Robert et à moi, de présenter l'écrit, afin qu'il puisse se flatter d'un résultat pour le lycée. Mon père me laissa décider. Nous allâmes donc passer, au début du printemps, le Conseil de Révision : J'avais 17 ans moins deux mois, et Robert 17 ans et 4 mois. En mai nous nous présentâmes à l'écrit de Saint-Cyr que l'on pouvait à l'époque passer sans le 2^o bac. Je me souviens que le sujet de composition française était : « Ils s'instruisent pour vaincre ». J'avais « pondu » sans difficulté une vingtaine de pages dont la conclusion était qu'après tout cela ferait ne bonne devise pour une Ecole Militaire...j'ignorais qu'elle était celle de l'école que je présentais.

Nous passâmes le bac en juin-juillet. Le 15 juillet 1930, reprenant le train à Poitiers, après l'oral, nous lûmes dans « Le Matin », que nous étions admissibles, Robert et moi, et invités à nous présenter le 3 août à La Flèche, pour l'oral. Il n'en était pas question. J'avais passé mon bac en plein ictere-on disait jaunisse, à l'époque- et avais besoin de me reposer. Papa était flatté de ce succès. Le proviseur, homme charmant d'ailleurs, fit des « pressions » pour que nous allions à l'oral de La Flèche, un succès -qui ne nous engageait en rien- lui permettant d'obtenir sa « corniche ».

Je partis me reposer une quinzaine de jours dans le bordelais, chez ma tante Mathilde, emportant quelques bouquins et, le 3 août, Robert et moi étions à La Flèche. Oral sans histoire et, le niveau des candidats de l'époque étant des plus bas, nous nous trouvions, avec Robert, en fin d'oral avec des totaux avoisinant 2500 points, alors que la moyenne parisienne était de 18 ou 1900. Nous étions donc sûrs d'être reçus « haut la main ».

Retour à Tours et départ en vacances dans le bordelais et à Royan. Toute la famille, mes parents en tête, était fière de ce résultat. Mes parents me laissaient libre de mon choix. J'avais rencontré à La Flèche des saint-cyriens, originaires de Tours, qui étaient enthousiastes. Après tout, si j'intégrais, je me retrouverais sous-lieutenant à moins de 19 ans et demi. Et mon père était à la retraite depuis 1928. Plus d'études longues et dures en vue d'écoles autrement difficiles. J'écrivis à Robert qui me répondit « je ferai comme toi ».

Finalement, incorporés à la date du 1^{er} octobre, je rejoignis l'école le 6. Quilichini qui était rentré le 5, m'attendait, m'aida aux démarches d'entrée et à la perception du paquetage. Dans l'après-midi, son expérience d'un jour de service lui permit de m'aider dans la difficile tâche de mettre des bandes molletières.

Papa m'avait accompagné jusqu'à l'Ecole et était reparti un peu triste. Avant de quitter Tours, cet homme d'une grande droiture, m'avait conduit chez le notaire et m'avait fait « affranchir » de la tutelle.

2. SAINT-CYR

En 1930, soufflait encore sur Saint-Cyr le vent de la Grande Guerre. Officiers supérieurs et capitaines s'y étaient illustrés. Les Lieutenants avaient servi, au moins, au Maroc.

Notre promotion était, sans les "crocros", de 454 élèves, dont l'âge allait de 17 ans (nous étions 3 ou 4 de 1913) à 23, voire 24 ans. Certains élèves venaient des officiers de réserve avec un ou deux galons, préférant faire Saint-Cyr à Saint-Maixent. A côté des jeunes gens déjà "aguerris" il y avait pas mal de "cosaques", dont je devais être.

J'avais, pour lieutenant, un beau brun à moustaches, B., qui devait faire une belle carrière. J'eus tort, lors de l'amphi "confesse" de l'arrivée, de lui faire part de ma maigre vocation militaire. Sans doute m'en tint-il rigueur car les notes, importantes par leur coefficient, qu'il m'accorda durant cette première année, ne furent pas bien bonnes. J'avais été candidat à la "Bigorre", en deuxième année intégrée l'A.B.C..

Cette candidature me permettait de faire davantage d'équitation, sport que j'aimais aussitôt, malgré rudesse de nos sous-maîtres.

Physiquement c'était dur, mais heureusement étais-je déjà assez costaud pour supporter ce régime sévère. Les exercices physiques ne m'empêchaient pas de "pomper" sérieusement de décrocher de nombreuses notes maxi.

Notre instructeur, B., était remarquable et les bases militaires acquises sous sa direction, en cette première année, marquèrent sérieusement mes débuts dans la vie militaire. Je lui en sais toujours grâce.

En juin 31, ce fut le camp de la Courtine, après trois journées de marches épuisantes de Saint-Cyr à Trappes.

La chaleur était grande. Les esprits étaient excités, ce qui conduisit au "chahut" de la Courtine, chahut impromptu, déclenché par St Cyr, St Maixent et les sous-lieutenants de l'Ecole des Chars de Versailles. Il y eut quelques "éclaboussures" dont la presse nationale s'empara ; en particulier, un article virulent de G. de la Fourchardière dans "L'Oeuvre", sur la conduite de ces "Messieurs de St Cyr" déclencha l'ire du Haut Commandement et des instances gouvernementales.

Au soir d'un 14 Juillet parisien, très chaud, où les crosses des mousquetons et les chaussures de sortie "prenaient" dans le goudron fondant des Champs Elysées, nous partions pour un camp de "représailles" à Sissonne, au lieu de prendre un congé pourtant bien mérité.

Le camp fut dur. La nourriture était infecte. Les chaleurs de plus en plus lourdes firent éclater des orages violents. Vers le 10 août, plusieurs de nos palefreniers nord africains furent tués par la foudre sous leur guitoune.

Je me souviens du soir où, serre-file de la Compagnie, j'entendis notre Capitaine, le brave P. donner à mon Lieutenant B. le classement de passage. Nous avions le "major", un candidat cavalier des plus distingué, Le Forestier de Vendevres.

J'étais le 2° de la section et 19° au classement général, malgré les notes déplorables de B., qui fit répéter à deux reprises, au Capitaine P. mon classement qui ne laissait pas de l'étonner.

Dans les 24 heures qui suivirent l'orage meurtrier, nous rentrions à St Cyr. Une heure pour nous changer et nous partions enfin en vacances, diminuées d'un mois.

La deuxième année fut, pour moi, beaucoup plus tranquille : j'avais 2 galons de Sergent fourrier et j'étais "sac" d'une compagnie de jeunes, entrés en 1931, et qui, pour la plupart, étaient plus âgés que leur "sac" de 18 ans.

Mon Lieutenant B. -que je reverrai plus tard avec plaisir comme Général- était reçu à l'E.S.G. Pendant deux trimestres, notre section fut répartie entre les trois autres sections de la Compagnie. Prétextant mes fonctions de sac : billets de "crampton", cigarettes, nettoyage du linge de corps, pour lesquels j'avais pris de "brillants adjoints" parmi mes jeunes...

Je "tirais au flanc" le plus possible, passant une agréable 2° année.

Mes rapports avec mes jeunes parmi lesquels les fils du Général G. et du Général de L. qui se couvraient de gloire au Maroc furent bons et je ne les "martyrisai" pas trop. Le Capitaine de la Cie de jeunes était "R.", qui venait d'être promu et avait une terrible réputation... Il m'avait dans le "collimateur", ce qui me valut quelques ennuis, pendant la moitié de l'année. Un soir, il me convoqua à son bureau pour me "morigéner" une fois de plus, tandis que je me tenais dans un garde-à-vous impeccable, sans dire un mot. La nuit tombait. A la fin de l'admonestation, nous primes nos Képis et je dévalai l'escalier vers le réfectoire de ma Compagnie de jeunes. En bas de l'escalier, le Lieutenant de service me salua. Instinctivement je portai ma

main au képi. C'était celui du capitaine R. Je remontai quatre à quatre et allai à la rencontre du Capitaine R. qui revenait du "grand carré", mon képi à la main. Nous fîmes l'échange. Salut impeccable et demi-tour...

Ce fut la fin de mes ennuis avec R., ennuis qui m'avaient valu quelques "crans " et la connaissance de "l'Ours". Au troisième trimestre, nous avons touché un sympathique Lieutenant de Tirailleurs Marocains, qui nous tutoya illico. Nous en fîmes autant et la fin de l'année fut "peinarde". Le camp de la Courtine fut, pour moi, une plaisanterie.

N'ayant rien fichu de l'année, mais bénéficiant du fait de mes galons de sac, de notes excellentes en "mili" et "cote d'amour", je finis dans un très bon rang qui me permit de choisir, sans problème, le 4°R.T.S. à Toulon.

En effet, ma connaissance progressive de l'Armée et de ses "à-côtés", m'avait tout naturellement amené à l'idée de servir Outre-mer, sous l'égide de l'"Ancre", avec, en arrière-pensée, celle de trouver une situation Outre-mer après deux séjours coloniaux.

Mes parents, tout fiers de leur sous-lieutenant de 19 ans, m'aidèrent largement pour la constitution de mon trousseau militaire.

Le 1er octobre 1932, avec Robert Quilichini qui avait choisi, comme moi, la "Coloniale" et le 4°R-T.S., nous nous présentâmes, au Mourillon, à la Caserne Bazeilles, au Colonel Cdt le 4° R.T.S.

3. TOULON 4^{EME} R.T.S

L'arrivée sur la Côte d'Azur, à Toulon, en cette fin septembre 1932, fut, pour moi, une révélation. Ce ciel et cette mer bleue, cette chaleur me frappèrent.

Robert m'attendait à la gare. Le temps de prendre une chambre à l'hôtel et nous filions nous baigner aux Sablettes.

Le 1er octobre au matin nous nous présentions au Colonel Cdt le 4^o R.T.S. dans la vieille caserne du Mourillon dont la renommée dans la "Coloniale" était ancienne. Je fus affecté à la Compagnie de Mitrailleuses du 2^o Bataillon, cantonnée dans de vieux bâtiments, à 200 ou 300 mètres après Bazeilles, près de ce que l'on appelait le Polygone. Je me présentai au Commandant M. qui prenait le commandement du 2^{ème} Bataillon, qui me fit de sérieuses recommandations. Le Capitaine Cdt la CM2 était un homme "épris de boisson", qui négligeait sa Compagnie, dont l'encadrement était assuré par des lieutenants de réserve, candidats libres à Saint-Maixent, et suivant, pour cela quelques cours au célèbre 3^{ème} degré, lequel, au dessus de nos cantonnements, assurait la préparation des sous-officiers d'active et des officiers de réserve de la Coloniale, à St Maixent.

Il me dit qu'il comptait sur moi pour "dynamiser" cette Compagnie et "remettre un peu d'ordre". N'était-ce pas demander beaucoup à un sous-lieutenant de 19 ans ? Le 2 octobre étant un dimanche, le lundi matin à 6 heures je partis du quartier avec la Compagnie et nos mulets tirant leurs voitures porte-mitrailleuses et munitions. Après la traversée de Toulon, nous arrivâmes au champ de tir des Bonnes Herbes, où nous passâmes la matinée à tirer... un peu partout.

Vers midi, le capitaine arriva en taxi, avec deux "dames" et quelques victuailles et ce fut un beau pique-nique dont je revins...malade.

Mes six mois toulonnais furent agréables. Je partageais une villa avec un jeune enseigne -toujours en mer- au Mourillon.

Notre Compagnie participait aux missions innombrables de servitudes de garnison et nous n'avions - généralement- que très peu d'hommes sur les rangs. Nous les emmenions au Fort-Lamalgue et notre P.C. opérations était "Les Bains de Ste Hélène" au Lido. Dans la vie courante, nous ne voyions que rarement notre Capitaine au Quartier. Il venait en général au rassemblement du matin en grande tenue, décorations pendantes, avant d'aller se coucher après des nuits mouvementées dans boîtes de Toulon, où il était fort connu. J'avais heureusement avec moi deux adjudants-chefs exceptionnels, F. président des sous-officiers de la garnison, et L. avec qui nous essayions de maintenir un peu d'ordre dans la Compagnie.



Nous fîmes un camp de 4 semaines à Carpiagne dont je garde un souvenir ému...Je me trouvai, comme plus jeune officier des régiments coloniaux, "popotier" de cinquantaine d'officiers des 4^{ème} et 8^{ème} R.T.S., qui me dispensa des exercices de tirs sur le terrain.

Le matin je partais à Cassis pour faire les "courses". Nous consommions en effet énormément de ce bon vin de Cassis, qui était encore un délicieux village, presque intact.

Peu à peu nous rejoignirent des épouses d'officiers et quelques compagnes...et je me souviens du branle-bas déclenché par l'annonce de l'arrivée inopinée du Général adjoint à la Division Coloniale Toulon. Je dus "planquer" rapidement tout ce beau monde dans les habitations ou fermes des environs.

Tous les camarades furent enchantés par cette vie de popote mais trouvèrent un peu salée la note que je leur présentai et dont une grande part revenait aux vins du pays.

Je fus escroqué par mon maître d'hôtel, un alsacien chargé de famille, sous officier métropolitain, rengagé comme 1ère classe, qui mit dans sa poche l'enveloppe contenant 1500 francs que je lui avais remise, à mon départ, pour régler une ultime facture de "spiritueux".

Quand le négociant vint me relancer à Toulon, je fus assez surpris et dus me "débrouiller" pour lui remettre ces 1500 francs. Pour mémoire, un sous-lieutenant de gagnait la Colo à Toulon, 1053 francs par mois.

Sous pression de deux officiers alsaciens, je ne dénonçai pas le pauvre "hère" qui continua dans cette bonne voie. Quelques mois plus tard, arrivant à Faya, je dus émarger une punition de 15 "crans" pour n'avoir pas dénoncé ce pauvre bougre, punition assortie d'une lettre ouverte du Colonel m'accordant son pardon.

Six mois de vie agréable, trépidante, dans cette grosse garnison de Toulon s'écoulèrent bien vite.

Il est difficile d'imaginer maintenant cette ville de Toulon où étaient basés 1500 marins et trois régiments de Coloniale devant représenter 7 à 8000 marsouins ou bigors. L'animation et la couleur apportées par ces milliers d'hommes en tenue, parcourant la ville, et surtout la basse-ville, donnaient à Toulon un cachet incontestable. Bien sûr les histoires, les rixes étaient nombreuses et les rapports entre les marins et les gars de la Colo souvent tendus.

Mais, aussi, de quelle considération jouissions-nous dans la cité. Je me souviens de ce soir d'octobre, où les 24 officiers sortant des Ecoles étaient reçus au vieux mess des officiers, Place de la Liberté, sous les auspices de deux généraux coloniaux.

En sortant du mess, en grande tenue, sur un seul rang, épauettes d'or contre épauettes d'or, précédés d'un rang de Capitaines, les 24 jeunes officiers prirent le Boulevard de Strasbourg et défilèrent jusqu'à la Place Noël Blache, où ils tournèrent à droite...

4. DEPART EN A.E.F. LE TCHAD

Notre rêve allait enfin se réaliser. Nous étions au tour de départ outre-mer, puis désignés pour la Colonie. Robert partait pour l'Indochine. moi pour l'A.E.F. Nos destins, unis depuis 9 ans. allaient diverger.

Je faisais partie de la phalange de jeunes marsouins attirés par l'appel du désert. Au Tchad, au Niger, au Soudan et surtout en Mauritanie, la poudre "parlait" de temps à autre. Nous avons reçu à St Cyr la visite de camarades qui s'y étaient illustrés tels le Lieutenant L. Le Lieutenant B. avait été affecté à l'Ecole après avoir reçu au Soudan une balle dans le cou.

Le Maroc, bien qu'encore en guerre, attirait moins les Coloniaux, le protectorat faisant partie, pour nous, de la Métropole.

Le 3 mai, au matin, devant la famille bordelaise réunie j'embarquai sur le "Foucault" des Chargeurs Réunis, navire école de la compagnie où le service et la table étaient excellents. Et ce fut un voyage de trois semaines, merveilleux avec de nombreuses escales : Madère, Dakar, Konakry, Abidjan, Lomé Souellaba, Libreville. Le bateau passait des nuits sur la côte d'Afrique, où il était envahi par des cohortes d'Européens, dont les "coupeurs de bois" venant y dépenser sans compter.



Nombreux au départ de Bordeaux, nous n'étions plus que 4 officiers en arrivant à Libreville. Le Lieutenant J. qui devait servir, à son deuxième séjour, au cabinet du Gouverneur du Tchad, le lieutenant T. un des "majors" de St Maixent, mon "petit co" D. et moi-même. D et moi partagions la même cabine quand, après une courte nuit, la porte s'ouvrit brusquement et T. dit "Do, dépêche toi, nous descendons ici, le Commandant De. t'attend sur pont." En robe de chambre, nous prîmes l'escalier et, avant d'arriver au pont des passagers nous vîmes cinq officiers en tenue blanche, dont un commandant.

Nous habiller nous prit peu de temps. En effet T et Do descendaient à Libreville et devaient rejoindre le Haut-Gabon après des semaines de pirogue. Dans nos jeunes imaginations l'immense A.E.F. pour laquelle nous étions désignés, se résumait dans le seul Tchad. Nous faisons fi des autres colonies du groupe.

Finalement Th et Do gardent un merveilleux souvenir de leur séjour au fond des forêts. Mais n'en fut-il pas de même pour tous les jeunes officiers à leur premier séjour ? Je me faisais tout petit en arrivant à Pointe-Noire où nous débarquions, étant les premiers à inaugurer le Congo-Océan, à peine terminé. Sur le bateau, le nouveau Gouverneur du Tchad et son épouse avaient fait la traversée avec nous.

Ils avaient été aimables et constaté nos états d'âme. Ils rejoignirent Brazzaville par une micheline spéciale, tandis que le "commun des mortels" prenait le train jusqu'à Mindvoui, puis, après la traversée de la chaîne du Mayumba en camion, reprenait le train jusqu'à Brazzaville. J'avais attrapé dans train, de par la réverbération de ces ciels de plomb, une forte insolation et j'arrivai dans état lamentable à Brazzaville, brûlant de fièvre. Personne ne m'attendait et j'eus toutes les peines du monde à rejoindre le camp militaire, à y trouver une chambre et un lit de camp, où je tombai, mort de fatigue.

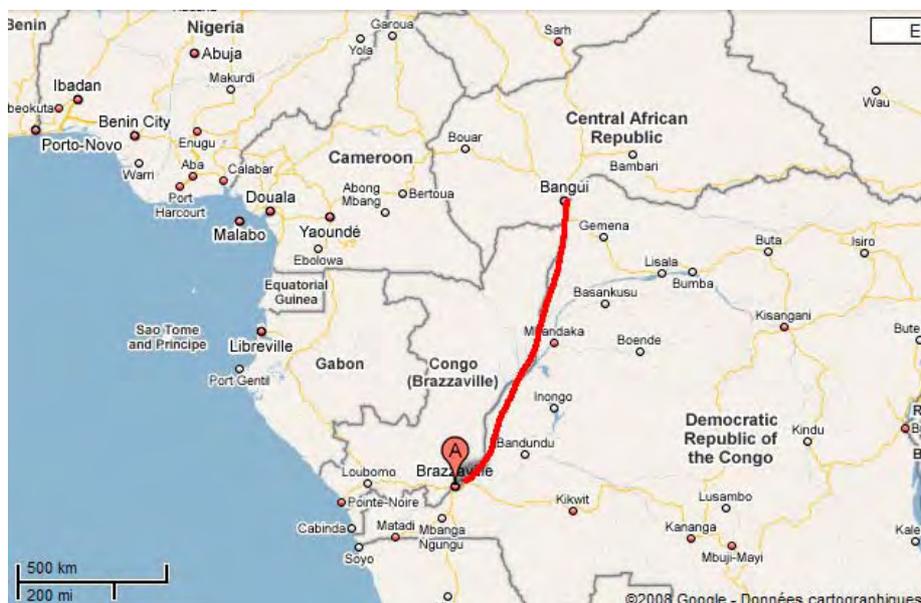


Le lendemain matin, ça allait mieux et je ne fis pas compliments au Lt V. président des lieutenants, que je retrouvais à la popote pour prendre mon café.

J'allais me présenter l'E.M. au Lt-Colonel S, qui me reçut fraîchement en me disant "Qu'est ce que vous avez "trafiqué" avec Gouverneur et sa femme. Ils veulent que vous soyez affecté au Tchad. Le "Victor Largeau" part demain matin. Je vous conseille de disparaître avec lui. Vous allez à Abéché."

Juste temps d'acheter un peu de campement à un camarade rapatrié qui me passa même son "boycuisinier" venu du Tchad avec lui. J'achetai aussi 180 litres de vin en bombonnes de 10 et 20 litres, car on m'avait dit que le vin d'Intendance coûtait plus de 20 francs le litre au Tchad, alors qu'à Brazzaville je l'eus à 6 francs. Voilà du vin qui devait faire, avec moi, un long voyage.

Le "Victor Largeau" était l'un des plus vieux bateaux à roue du fleuve. J'étais seul bord avec une quinzaine de sous-officiers dont la plupart buvaient "sec". Cette remontée du Congo, puis de l'Oubanghi, au milieu de ces hautes et noires forêts, ces escales, pour le bois, dans ces villages si frustes, était pour moi merveilleuse.



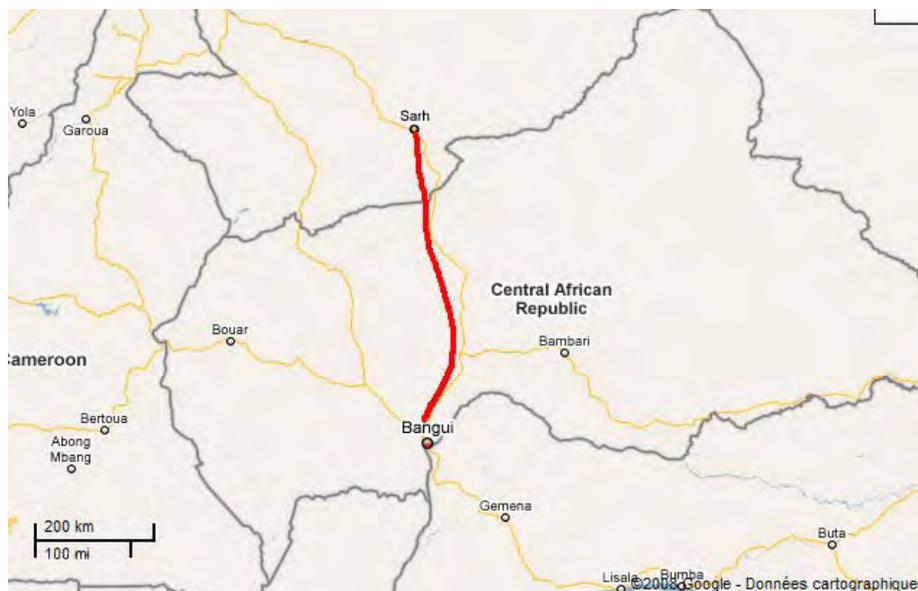
La chaleur était lourde puisqu'équatoriale. Parfois nous étions "rafraîchis" par des pluies diluviennes. Nous dûmes faire un transbordement par "Decauville" au seuil de Zinga, les eaux n'étant pas encore assez hautes pour permettre le passage du "Victor Largeau".

Nous arrivâmes à Bangui le soir sous une pluie torrentielle et je fus largué ainsi que l'adjutant-chef L., avec nos impedimenta.

Deux camionnettes attendaient le sergent d'aviation et l'adjutant du S.M.B. qui étaient les derniers de nos compagnons de route et les emportèrent sans nous proposer aucune aide. Je réquisitionnai, non sans mal,

sous l'averse, une vingtaine de noirs accroupis tout nus dans la boue. Ils nous amenèrent vers un lointain "quinquet" qui était l'hôtel du lieu. Le lendemain je n'étais pas content quand je me présentais au Chef de Bataillon F. brillant Commandant du Bataillon de Bangui, et je le lui dis. Il s'excusa, confus, n'ayant pas prêté attention au passage d'un jeune officier.

Passé vers le 25 mai Brazzaville, j'étais vers le 15 juin à Bangui. Un camion m'emmena à Fort Archambault¹ juste avant que les tornades ne coupent la route. Je fus bien accueilli dans cette capitale sud tchadienne. Mais là, comme en plusieurs points de la Côte d'Afrique, les souvenirs des meurtrières épidémies de fièvre jaune étaient récents, et les cimetières en portaient témoignage.



Les autorités mirent 3 ou 4 jours à réunir le convoi qui devait nous accompagner vers l'est, l'adjudant-chef L. et moi.

On nous convoqua à l'aube : une dizaine de bœufs porteurs, et une vingtaine de noirs, étaient assemblés. Deux chevaux sellés pour L. et pour moi. Le chargement fut difficile car L. qui n'avait servi qu'en Chine avait, comme bagage essentiel, une énorme malle cabine qui devait peser 100 kilos. Le problème ne fut résolu qu'après avoir coupé deux racines de tala, auxquelles la malle fut suspendue, portée par 4 porteurs qui devaient trotter ainsi deux semaines, de temps en temps relayés par 4 camarades.

Nous étions en route que depuis peu de temps, quand le premier obstacle se présenta : le Chari qu'il fallait traverser au sortir de Fort-Archambault. Heureusement les eaux n'étaient encore pas très hautes et, un peu à la débâcle, nous finîmes tous par passer. Nous nous séchâmes tous de l'autre côté avant de reprendre la route.

Ce fut un long voyage à travers ce pays giboyeux du Sud du Tchad, qui nous mena en une quinzaine de jours à AM TIMAN, dernier cercle civil. La saison des pluies commençait et nous marchions de longues heures sous la pluie dense. La seule protection valable était de se mettre "à poil", pour conserver ses vêtements au sec jusqu'à la fin de la pluie.

Le soir étape dans les gîtes où les habitants, en général nus, nous apportaient quelques vivres. Nous avons fait escale à KYABE centre des femmes à plateaux. Ces dames qui rentraient de l'Exposition Coloniale étaient ravies de parler du "pays", Paris, avec un blanc.

Nous avons traversé la plaine de Ganatir inondée, où des myriades de canards, pintades ou autres volatiles remplissaient le paysage. On m'avait confié un fusil 07.15 et 100 cartouches pour "assurer" la viande du détachement. J'ai passé des heures à viser et tirer sur des antilopes, des gazelles, très abondantes. Malheureusement, je n'avais qu'un "long feu" sur 10 cartouches. C'était un lot datant de 1916 qui avait pourri pendant des années, à ciel ouvert, au point de débordement à Batangfo. Une fois je touchais un "tételle", mais dus courir une heure dans la brousse avant de le rattraper et de l'achever...au couteau.

Nous couchions dans des campements en paille, un peu sur la hauteur, pour ne pas être inondés : deux paillottes de 3m de diamètre réunies par un auvent où se serraient nos malheureux porteurs. Un matin, à 4 heures, en enfilant ma culotte de cheval, une douleur fulgurante s'attaqua au haut de ma cuisse, puis de l'aîne. Je hurlai de douleur. Mon boy écrasa le scorpion noir qui était venu dormir dans ma culotte suspendue à une traverse en bois. Pourtant chaque soir nous battions la paillotte à coups de lances pour en faire fuir serpents,

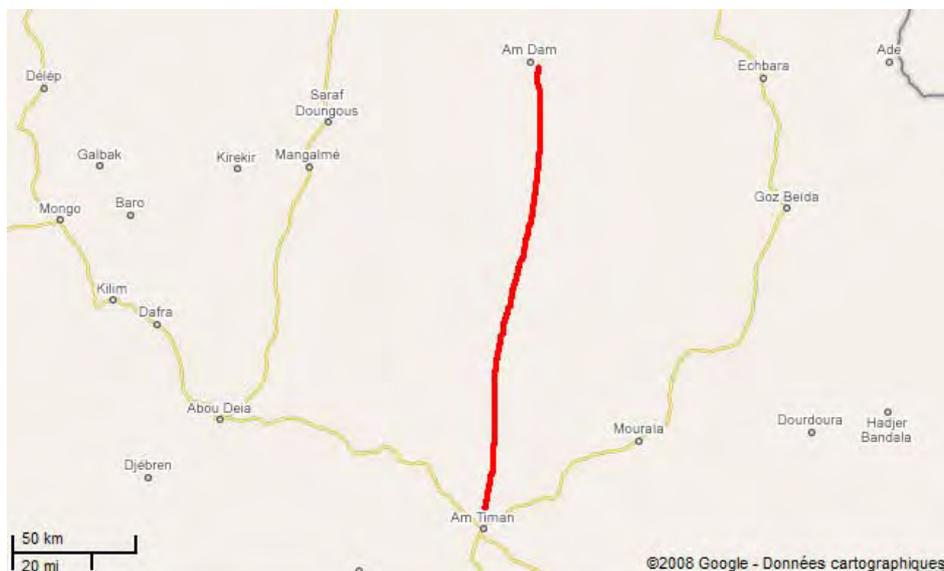
¹ **Sarh** (autrefois Fort-Archambault) est la troisième ville du Tchad par le nombre d'habitants (79 006 au recensement de 1993). Elle est le chef-lieu de la région du Moyen-Chari et du département du Barh Köh.(Wikipedia®)

scorpions et autres bestioles qui étaient venus s'y réfugier, fuyant les inondations. J'avais entendu parler des scorpions et de leurs piqûres mortelles. Je me crus condamné. L. était accouru ainsi que tous les porteurs rassemblés autour de moi et qui roulaient des gros yeux blancs, à la lueur de ma lampe tempête. Sur mes indications, L. trouva dans une cantine la trousse d'urgence achetée à Bordeaux, rue Esprit des Lois. Il y avait une boîte contenant du sérum antivenimeux. Mais le corps de l'énorme ampoule était celui d'une grosse seringue qu'il fallait monter de toutes pièces. L. s'affairait et mit 25 minutes à monter l'engin, tandis que je sentais toute ma jambe s'enflammer et la douleur croître. Il me dit "Que faut-il faire maintenant ? ». Je dis "Eh bien, il faut me faire une intramusculaire dans le ventre". Je n'étais pas gras... il mit plusieurs minutes pour enfoncer le trocart...et s'évanouit. Aucune aide à attendre de personne. J'arrachai la seringue, rampai pour attraper la "bourma" d'eau et me mis, comme je pus, à ranimer ce brave L.

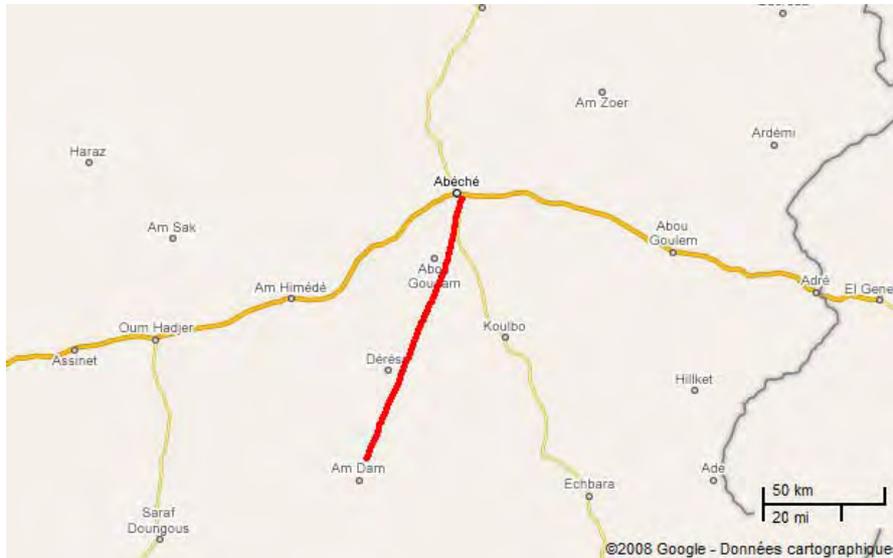
Une heure s'était écoulée. La douleur était violente, mais je ne me sentais pas "mourir". Je me fis culotter, hisser en amazone sur mon cheval et nous marchâmes toute journée sans arrêt, sous la pluie... Le soir je n'étais qu'un bloc de souffrance. On me coucha sur mon lit de camp. Le lendemain à l'aube, en dehors de ma douleur violente à la cuisse, je me sentis mieux et capable de continuer.



A Am-Timan, nous avons laissé porteurs et bœufs porteurs, et les chevaux. Nous continuâmes sur AM-DAM avec une douzaine de chameaux et, "emberlificotant" mon "farda" de peaux autour du "bassour", je me fis ma première selle et appris à monter à chameau. Nous remontions vers le Nord et les pluies s'étaient espacées. Nous fîmes escale à Am-Dam, très bien reçus par le sous-officier chef de poste, qui vivait dans hantise des lions qui rôdaient, nombreux, dans la région. L'un d'eux, quelques jours avant notre passage, avait sauté le mur du poste, créant une certaine panique. C'est non loin de là, à Goz-Beïda, que, quelques semaines plus tard, mon ancien et "binôme" de St Cyr : F. de C. eut le bras dévoré par un lion et, par miracle, en survécut.



Nous sommes arrivés le 12 juillet au matin à Abéché. Sur le mur du poste, un grand barbu un peu sombre, me regardait venir. Il vint me saluer et me prévint : "ça fait 6 mois que je n'ai pas adressé la parole au Capitaine Ca". Je m'aperçus bientôt que j'avais affaire à l'un des plus grands "buveurs" de la Coloniale et, à midi, quand il me lâcha, j'avais dû boire deux pernods "tassés". En rasant les murs de banco, par un soleil torride, je gagnai le P.C. du Cercle du Ouaddaï dont chef était le Commandant Co. homme très sympathique, mais qui était aux arrêts de rigueur chez lui, pour avoir fait venir, sans autorisation, sa femme via l'Egypte et le Darfur, façon plus aisée de regagner l'Est du Tchad.



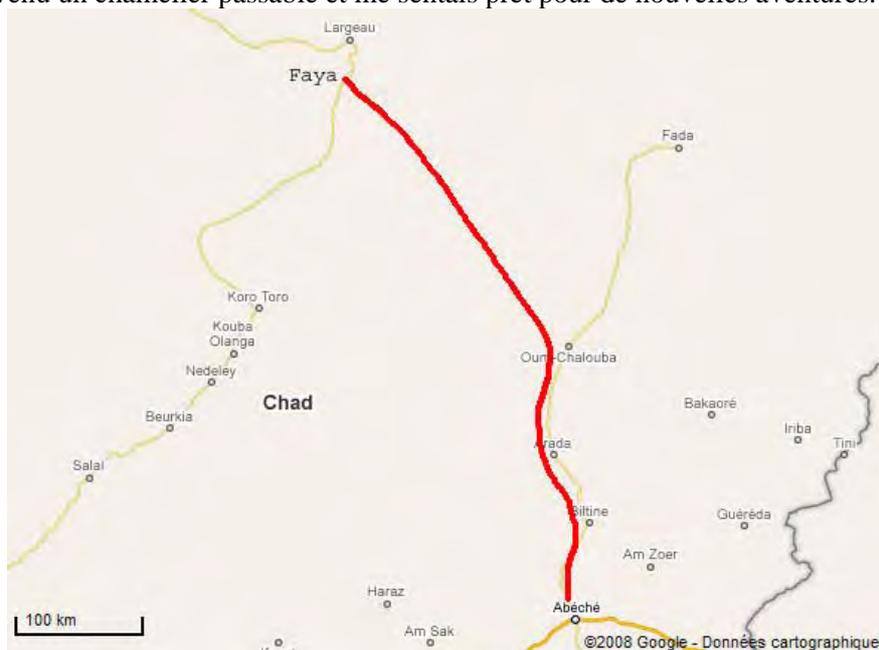
Il faisait scrupuleusement ses arrêts, bien qu'à trente jours de marche de Fort Lamy, où siégeait le Colonel B., homme d'ailleurs charmant, et qui s'était illustré, justement à Abéché, où, en 1907, il était entré en vainqueur après la mort au combat de son capitaine : Figenschuh.

Le Commandant Co. m'annonça une bonne nouvelle. Il avait reçu un message radio de Fort Lamy qui m'affectait au G.N. de Borkou, basé sur Faya.

Je célébrai le 14 Juillet 1933 à Abéché, où les cinq ou six camarades présents avaient réussi à élaborer un gigantesque aïoli.

Le 14 au soir je repris la route plein Nord, en compagnie du Lieutenant J. chef de la subdivision d'Arada. On m'avait donné un autre fusil et de bonnes cartouches ce dont je profitai dans ce pays encore giboyeux.

Par Arada, Oum Chalouba, et après la traversée de l'erg du Djourab, j'atteignis Faya le 15 Août à l'aube. J'étais devenu un chamelier passable et me sentais prêt pour de nouvelles aventures.



En arrivant à l'aube sur les hauteurs qui dominaient l'immense palmeraie de Faya, je "baraquai", sortis de mes cantines ma grande tenue blanche, avec haut col "à manger de la tarte", mes bottines vernies, mon

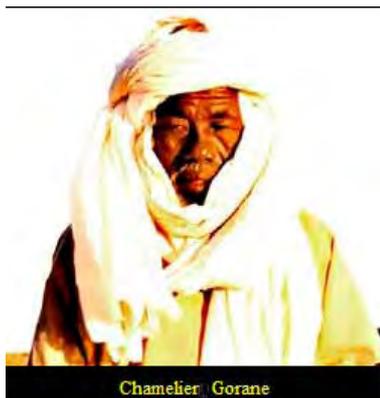
casque blanc, mon épée et mon ceinturon noir aux boucles d'or. Je mis un drap blanc sur mon bassour et, une heure plus tard, j'arrivais au trot sur la place de Faya et saluai de l'épée le Cdt Th. et le Cne Co dont les résidences bordaient la place, et qui étaient vite allés revêtir une veste blanche par dessus leur boubou.

Mauvaise nouvelle. Malgré une sombre histoire survenue au G.N. où le Lieutenant M. s'était mis en "dissidence" par suite d'incidents avec son Capitaine Co., le Colonel B avait décidé le statu quo. Le G.N. était au complet avec mon ancien K. Je remplaçai donc à Faya, comme lieutenant de la Cie et de la Subdivision, le lieutenant D. successeur lui-même du lieutenant T. rapatrié à la suite d'une grave affaire.

Faya résonnait encore du bruit de sombres affaires. Trois sous-officiers européens y étaient morts récemment, deux tués par un caporal africain devenu fou, le troisième assassiné par un fanatique lors d'une fête musulmane. Ils étaient enterrés dans la dune où se lovait le vieux poste sénoussiste. Les turcs y avaient fait tenir garnison jusqu'à la conquête.

C'était là que j'habitais. Une des principales occupations de la Compagnie était de vider avec des touques le sable qui, inlassablement, retombait de la dune dans le Poste. Sous le Poste, des souterrains où dormaient les prisonniers et bagnards que les autorités d'A.E.F. concentraient à Faya. C'était une pauvre main-d'œuvre à bon marché.

Mon Séjour aurait été plutôt décevant, malgré les tâches diverses qui m'incombaient : instruction de la Compagnie, avec des pelotons noirs I et II, travaux de construction... J'entrepris un poste nouveau, à quelques kilomètres au Nord, de 100m de côté et je me passionnais pour ce métier en dirigeant une dizaine de maçons..., fonctions d'adjoint à subdivision qui me conduisirent, entre autres, à exercer les fonctions de Président du Tribunal du 1^o degré, tâche difficile avec des assesseurs goranes et toubous² très hermétiques et me laissant la seule décision des sentences : main, langue ou jambe coupée, ce que je transformai, après plusieurs pages d'"attendus" en 2 ou 3 ans de prison, au grand dam des condamnés qui préféraient, de loin, de sentence initiale. Enfin, j'aidais notre toubib P., grand navigateur à chameau, et le remplaçai avec ses infirmiers noirs, quand il était en déplacement.



Je faillis être tué par l'un de mes caporaux, devenu fou, que j'avais essayé de raisonner pendant deux heures dans une ruelle du poste ; une autre fois, en rampant pour m'emparer d'un criminel retranché dans une case en nattes, où l'on devait entrer à 4 pattes.

Mon séjour fut heureusement émaillé par quelques virées à chameau, dont deux essentielles. La première à l'occasion de la création du poste d'Ouri, à la frontière de la Tripolitaine, où régnaient nos "ennemis" de l'époque, à savoir les Italiens. La seconde fut une exploration du Sud du Tibesti escalade de l'Ohi Koussi, qui, à 3400 mètres, était le plus haut sommet de ces montagnes.

En février 1934 arriva à Faya un Toubbou, descendu pied de sa montagne. Il raconta qu'une voiture italienne était parvenue à OURI, dans l'extrême Nord-Est. Partis à trois voitures de Koufra, via les puits de Sarra, les Italiens avaient pu atteindre Ouri avec une seule. Ils dirent aux quelques toubbous rencontrés que Ouri et le Tibesti leur appartenaient et qu'ils allaient bientôt aller à Fort Lamy.

Les rapports étaient tendus avec les Italiens nous ignorions les tractations en cours ou projetées entre le gouvernement français et Mussolini. Plusieurs milliers de Fezzanais s'étaient réfugiés au Tchad après la conquête du Sud-Tripolitain par les Italiens. Par leur intermédiaire, beaucoup de renseignements parvenaient déjà sur les attitudes conquérantes de nos frères latins.

Compte rendu télégraphique de cette incursion à Ouri fut adressé à Fort Lamy. Quelques semaines s'écoulèrent, le temps sans doute que ce compte-rendu parvienne à Paris. Et, soudain, ordre brutal d'occuper immédiatement Ouri ainsi que GUEZENTI, plus au Nord-Ouest et TIZ AGOZA au Nord de l'Ennedi. Le G.N. se remettait de ses raids hivernaux dans la région d'Oum-Chalouba.

Il n'était pas en mesure d'intervenir. Je fus chargé de cette mission de création du poste d'Ouri, dont on savait peu de choses. Au pied du Kemet chaîne Nord orientale du Tibesti s'enfonçant en territoire libyen, dans une immense cuvette, se trouvait le lieu-dit Ouri. Au cours d'une reconnaissance en 32, une patrouille

² TOUBOUS : TEBO-TOU signifie l'homme de Tibesti en langue kanouri. L'occupant Français a utilisé TOUBOUS pour désigner le peuple du Tibesti. Le TIBESTI, est un Royaume autonome d'Afrique du nord, dans le nord du Tchad, se prolongeant dans le nord-est du Niger et dans le sud de la Libye. (www.tibesti.org/presentation/2.htm)

Les Toubou nomadisent des oasis de Libye au lac Tchad et sont divisés en trois groupes: au nord, les Teda, éleveurs de chameaux; au sud-est, les Goranes (ou Daza), éleveurs de bovins; au sud de l'Ennedi, les Zaghawa. (www.tlfq.ulaval.ca/axl/afrique/tchad.htm)

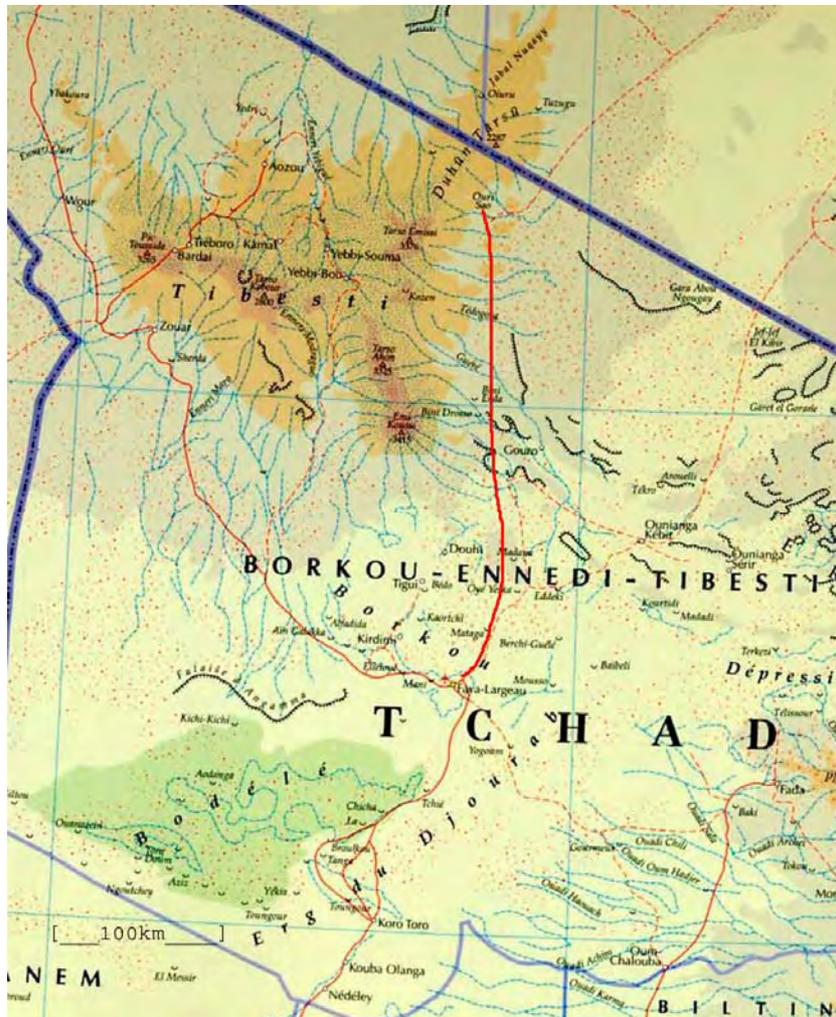
du G.N. y avait trouvé une guelta³.

J'organisai rapidement ma colonne. Un groupe de combat commandé par Sergent F. futur chef de poste, quelques goumiers et un convoi de plus de 200 chameaux réquisitionnés, chargés de matériaux et d'un ravitaillement pour six mois, conduits par une cinquantaine de bergers goranes. N'ayant que quelques tonnelets d'eau, j'avais réquisitionné de nombreuses guerbas⁴.

Début mai, la colonne se mettait en route. Nous atteignîmes GOURO, notre poste le plus au Nord, commandé par le Sergent-chef Martiniquais P., puis continuâmes sur le flanc Est du Massif. Nos étapes n'étaient que de 50 kilomètres en raison de la lourdeur du convoi. Il faisait très chaud et l'eau diminuait vite malgré le rationnement. A 50 kms d'Ouri, de nuit, un chameau à tonnelets chuta dans un ravin.

Il me restait 50 litres d'eau, les guerbas réquisitionnées, de mauvaise qualité, étaient vides. Je décidai de continuer sans arrêt jusqu'à Ouri. A l'aube, deux tirailleurs, devenus fous furieux par manque d'eau, durent être assommés et ligotés sur des chameaux. Nous avons pénétré dans la cuvette d'Ouri, envahie par une épaisse brume de chaleur dont surgissaient d'immenses cathédrales rocheuses.

En fin de matinée, nous arrivions au lieu-dit Ouri, au débouché de l'oued Fodhom où devait se situer la guelta. Après avoir distribué un quart d'eau à chacun, et choisi sur une éminence le point où serait construit le poste, laissant F. au travail et mes deux fous attachés à des thala, je partis vers la guelta avec mes goumiers et les guerbas. Après être entrés dans des gorges étroites et profondes, nous dûmes nous arrêter devant d'énormes éboulis sous lesquels nous rampâmes, abandonnant nos montures et on atteignit la "guelta"...sans eau. En creusant sous les roches avec nos mains, l'eau finit par suinter et nous remplîmes, en trois heures, trois guerbas.



³ Les **gueltas** sont des résurgences d'eau, naturelles. Ce terme désigne des plans d'eau temporaires ou non sans écoulement visible. Ce peut être des mares dans les lits des oueds, ou des citernes naturelles dans la roches. On les rencontre dans les situations protégées d'une trop grande exposition au soleil dans les massifs montagneux, dans celui de l'Ennedi, dans l'Adrar des Ifoghas au Mali ou en Mauritanie. (wikipedia)

⁴ Dans les régions désertiques, entre autres du Sahara, une **guerba** est une peau de chèvre cousue au niveau des pattes, servant de réservoir d'eau. Au niveau du cou, on place une ficelle pour, soit ouvrir la guerba pour insérer ou extraire de l'eau, soit pour la fermer. (wikipedia)

J'étais inquiet car ma colonne sans eau risquait d'être en péril.

Mes ordres...verbaux étaient de continuer plus au Nord, au cas où l'eau ferait défaut à Ouri, jusqu'à l'oued Tohon où se trouverait une autre guelta. Nous rentrâmes épuisés à Ouri, où déjà les premières pierres du poste étaient en place.

Je distribuai un peu d'eau. Mes deux "fous" allaient mieux. Je m'endormis.

A deux heures du matin, on me réveilla. Un toubbou, attiré par nos feux, était descendu de la montagne. Je l'interrogeai longuement sur les points d'eau possibles, lui offris les cadeaux rituels : thé et pains de sucre, quand, enfin, avant l'aube, il dit qu'il connaissait une immense guelta, à quelques kilomètres de là de dans la montagne et s'offrit à m'y conduire.

A l'aube nous partions avec tout le convoi de chameaux, les guerbas, les tonnelets, les bergers, les goumiers. Après une dure escalade, où il fallait pousser les chameaux au cul pour escalader les rochers escarpés, nous arrivâmes dans un lieu surprenant. Un grand cirque de parois rocheuses, effondré sur un côté. Au fond, à 100 mètres plus bas, sous la paroi, une magnifique guelta, aussi grande qu'une piscine, contenant une eau pure et glacée datant des dernières pluies... onze ans auparavant. Nous fîmes la chaîne pour remonter les guerbas, abreuver nos chameaux qui n'avaient pas bu depuis dix jours, remplir nos guerbas et tonnelets et rentrer, non sans mal, à la nuit, à Ouri où les murs continuaient de monter. Nous nous sommes effondrés de fatigue. Vers le milieu de la nuit, nous fûmes réveillés, il pleuvait à torrent. Le Miracle ! La pluie ne cessa pas de la journée et soudain l'oued Fodhom se mit à couler, dévalant de la montagne, ce qui ne s'était pas vu de mémoire de toubbou et relevait de la légende...

Gardant avec mon groupe du poste quelques goumiers et quelques chameaux, je dirigeai sur Faya tout le troupeau avec un premier compte-rendu. Le problème de l'eau ne se poserait pas Ouri avant quelques années...

Pendant que le poste s'élevait sous la direction de F., je faisais tout un travail de routine. Levé de la région de Ouri, reconnaissance des points d'eau et des pâturages que, peu à peu les toubbous rassurés m'indiquaient, marquage d'une bande pour avion -l'hiver suivant les POTEZ TOE de Bangui viendront s'y poser-, inventaire des pâturages.

Puis, avec un seul goumier, je suivis la trace -inscrite dans le sable pour des décennies- laissée par la voiture italienne, en direction de Sarra. Le levé que je fis me permit de constater que l'oued Tohon était 10 kilomètres au-delà de la frontière que nous reconnaissions. Que se serait-il passé si j'avais été m'y installer ? Ce furent de rudes journées, par une chaleur très grande, où je ne rencontrai pas le moindre fennec. Le soir je quittais la trace et remontais camper sur les pentes du Kemet. Une nuit, alors que je dormais, écrasé de fatigue dans un fond d'oued, un orage violent -encore- éclata et je me réveillai emporté dans mon "faro" par un flot puissant, tandis que les chameaux blatéraient de frayeur.

L'une de mes reconnaissances me conduisit à Boda, 2000m d'altitude sur les flancs du Kemet, après une longue escalade à pied. Là, au confluent de trois vallées encaissées, une source permanente qui permettait à un Toubbou d'y vivre avec sa femme et ses enfants. Un petit jardin : du mil, des tomates minuscules dont je me régalai. Le toubbou me conduisit, en rampant au flanc des parois, à un ensemble de magnifiques gravures rupestres, bleues ou marron, qui dataient de quelques millénaires et représentaient des buffles, des éléphants, des girafes toute une faune maintenant bien loin dans le Sud. L'hiver suivant, lorsque le G.N. montera à Ouri, ce toubbou sera transpercé d'un coup de lance par un goumier qui aura reconnu en lui l'assassin de son frère, disparu sans payer la "dia" ni laisser d'adresse.

Mon travail et mes explorations terminés, je pris la route du Sud avec mes goumiers et mes montures épuisés. Nous marchions surtout à pied -par étapes de 70 à 80 kms. Enfin, je me trouvai à une étape de Faya et y dépêchai l'un de mes goumiers pour prévenir de mon retour. Le lendemain, je vis arriver à ma rencontre, au grand trot, un chamelier qui m'apportait un sac de courrier : lettres remontant de 3 à 5 mois, et une caisse de légumes du jardin de Faya. Je m'arrêtai à l'ombre d'un maigre talha⁵ et dégustai une énorme platée de légumes bouillis, tout en lisant mon courrier. Puis nous reprîmes nos montures et entrâmes à Faya sous les "youyous" de ces dames.

⁵ Acacia tortilis



Talha - (www.lauzerts.com/jardinsnature/plantes/acacia_tortilis.htm)

Ma liaison avec mon camarade C., descendu de Z à ma rencontre, eut lieu dans l'oued Miski, à l'ouest de l'Emi-Koussi. Là, notre chef toubbou : Snoussi abd el Kader, vieillard aux traits fins à la barbe blanche -qui était devenu mon ami- m'avait amené une quinzaine de chameaux toubbous, aux soles épaisses, agiles comme des chèvres. Laissant retourner mes chameaux de plaine, j'entrepris l'escalade de l'Emi-Koussi par son flanc ouest, avec une poignée de tirailleurs et de goumiers.

Ce furent des journées inoubliables par les spectacles que me donnaient ces pics et ces vallées profondes, où, parfois, se dessinait une petite palmeraie d'un autre monde.

J'arrivai au sommet par le col Nord de la cuvette. Le sommet du Koussi est une dépression de 17 kms sur 8, dont les lèvres se situent entre 3000 et 3400 mètres. Au Centre et au Sud de cette dépression d'origine volcanique, deux cratères dont l'un, le Kohor, plus profond, tapissé de mousse de natron, plus éclatante de blancheur que la neige. Je restai trois jours au sommet pour en faire le levé et y reconnaître les trois passes d'accès. C'était en février 35 et le froid était vif. L'eau avait gelé dans les guerbas à la grande frayeur de mes tirailleurs du Sud, qui y voyaient un maléfice.



Emi-Koussi (vue aérienne)

Puis je redescendis plein sud sur Faya, par la passe Sud, m'arrêtai à Yohon où des sources chaudes attiraient les toubbous pour y soigner leurs rhumatismes. Dans le Sud de l'Emi-Koussi, je reconnus toute une série de petites palmeraies, aussi ravissantes que leurs noms : Tigui, Ani, Orori... Yerda.

Ce furent les deux sommets de mon séjour au Tchad.

Le Cdt J. avait remplacé le Cdt T., et le Cne S. le Capitaine C. Grâce aux reconnaissances vers Fada et vers Koro-Toro on annonçait l'arrivée d'une voiture au cours de l'hiver 1935- 1936.

J'ai bien connu aussi deux figures légendaires du Tchad, où ils servaient presque sans interruption depuis les années 20 : le Capitaine S., d'une virilité et d'une ardeur incomparables, et le Capitaine V. qui fit l'intérim entre T et J, colosse blond au sourire éclatant, dont le corps et le visage portaient les traces de la rafale de mitrailleuse allemande qu'il avait "effacée" en 1917 ou 18. C'étaient deux grands camarades qui se succédèrent à Zouar, non sans heurts et bagarres, car leurs conceptions du commandement étaient assez différentes.

En Mars 1935, je vis arriver mon remplaçant et, accompagné de tous les camarades jusqu'au rocher de Mao, je pris direction de Fort Lamy. Allant trois fois plus vite que les étapes réglementaires, je m'arrêtai quelques jours à Koro-Toro, et plus longtemps à Moussoro, où régnait V. rappelé de Zouar pour y créer une nouvelle capitale, réunissant les deux cercles du Kanem et du Batha, où de très sanglants combats avaient opposé plusieurs tribus. V n'y allait pas par quatre chemins pour faire régner l'ordre et faire construire à toute vitesse une nouvelle capitale. Il y avait aussi à Moussoro, à l'escadron à cheval, les lieutenants P. de B., et L., deux grands anciens. Le dernier, qui avait la vocation, se fera prêtre à son retour et se distinguera dans de



A Massakory je quittai mes chameaux et pris place sur un camion pour Fort Lamy⁶, où je passai 8 jours, très bien reçu par le Colonel F. -personnalité affirmée et futur grand-chef colonial. Je mis à jour le levé d'itinéraire que j'avais fait tout au long de mon retour et fis une conférence à la garnison sur le Tibesti et mes pérégrinations. C'était ma première conférence, mais celle pour laquelle j'étais le mieux qualifié. Dans les derniers mois de mon séjour, j'avais fait une monographie des DOZAS, tribu gorane du Borkou, dont je sais qu'il existe encore quelque part, mais où?, un exemplaire⁷.

⁶ N'djamena, appelée avant 1973 **Fort-Lamy**, est la capitale et la plus grande ville de la république du Tchad (wikipedia)

⁷ NDLR2 : j'ai retrouvé un exemplaire ce cette étude au Royal Museum for Central Africa en Belgique



Je n'ai pas eu l'occasion de parler des populations du Borkou⁸.

Bénéficiant enfin de la paix qu'on leur avait apporté depuis 30 ans, elles nous marquaient reconnaissance et affection. Nous leur apportions la sécurité et la vie grâce aux immenses convois de mil que l'on faisait venir Sud. Les chameaux des convois et les bergers étaient scrupuleusement payés au tarif réglementaire de 50 kilos par monture et de 25 kms par jour, ce qui leur donnait des bénéfices substantiels, sur lesquels il était facile de prélever une dîme pour couvrir les taxes de capitation -guère élevées d'ailleurs- qui étaient le signe de notre suzeraineté. Les marques d'amitié prodiguées par les chefs goranes et toubbous, mes goumiers, mes tirailleurs, à mon départ ne me parurent pas "forcés". Je passe sous silence les multitudes de malades qui se présentaient dans nos infirmeries de poste.

Par Bangui, où avec des camarades rapatriés avec moi, nous fûmes magnifiquement reçus par les lieutenants de l'escadrille de POTEZ en retour de notre accueil au désert, et Brazzaville, je regagnai Pointe Noire, sans transbordement cette fois-ci.

Le bateau avec ses escales africaines habituelles, plus "débordantes" que jamais, me ramena à Bordeaux, via les Canaries et Tenerife.

⁸ Le **Borkou** est une des 22 régions du Tchad dont le chef-lieu est Faya-Largeau. Elle a été créée le 19 février 2008 par démembrement de l'ancienne région du Borkou-Ennedi-Tibesti. (wikipedia)

5. INTERCAMPAGNE AU 23° RIC. SEJOUR EN A.O.F.

Un congé bien mérité m'amena à passer quelques semaines de rêve au Danemark. Je dus le prolonger pour raisons de santé et regagnai ma nouvelle garnison, le 23°R.I.C. à Paris, à l'automne 35.

Le climat social était dégradé et les quatre régiments coloniaux de Paris -réserve de sécurité- étaient consignés dans leurs quartiers. D'abord aux Tourelles, je fus basé ensuite au fort d'Ivry et à Lourcine, après avoir fait un stage à l'Ecole des Transmissions de Versailles.



Les Tourelles (Paris XX)



Fort d'Ivry

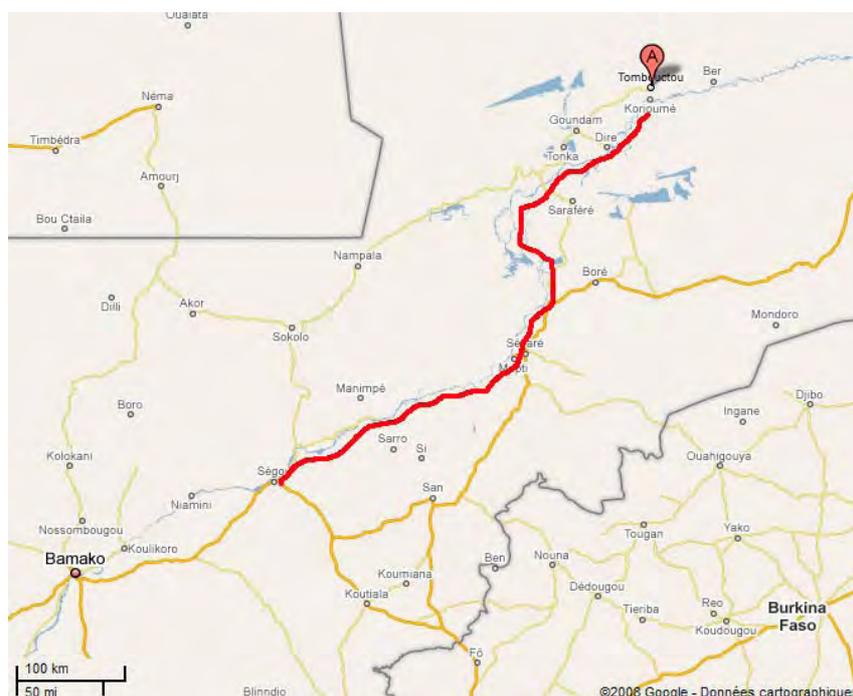


Caserne de Lourcine

Nous considérons les séjours en France comme un agréable intermède entre campagnes coloniales. Je fus cependant frappé par l'ambiance Métropolitaine qui fut celle de 36-37. Les grèves, les violences et l'état d'esprit général. Si nos régiments se tenaient bien -malgré un armement et un matériel déjà vétustes, j'ai pu constater, lors d'un camp à Coëtquidan, la mentalité déplorable de nos réservistes -pourtant bien notés quelques années auparavant pendant leur service actif. De graves incidents eurent lieu à leur arrivée. J'ai vu aussi le Boulevard de Port-Royal devant la porte de la caserne, occupé par une centaine de tricoteuses -ouvrières en ville du célèbre maître-tailleur G. Il fallait faire faire une trouée par le poste de police pour lui ouvrir le passage à bord de sa "belle voiture".

J'avais au 23° un ami, le Lt Colonel B., qui partit en 1937 prendre le B.T.S.2 et le cercle de Tombouctou. Quand il m'écrivit pour m'offrir la place de C. dans le magnifique poste et la Subdivision de K dont le territoire s'étendait jusqu'à l'Algérie, je fus heureux de repartir et allai me présenter au Colonel F. maintenant Directeur-adjoint des T.C. qui m'accueillit en me disant : "Alors Deysson, vous venez me voir parce que vous avez sans doute besoin de moi !!!" Je fus ainsi désigné pour l'A.O.F. et embarquai pour Dakar le 18 juin.

Voyage sans histoire via Dakar et un Dakar-Niger surchauffé, avec mon petit-co R. qui rejoignait le G.N. d'Araouan. Pirogue à laptots de Segou à Kabara, port de Tombouctou.



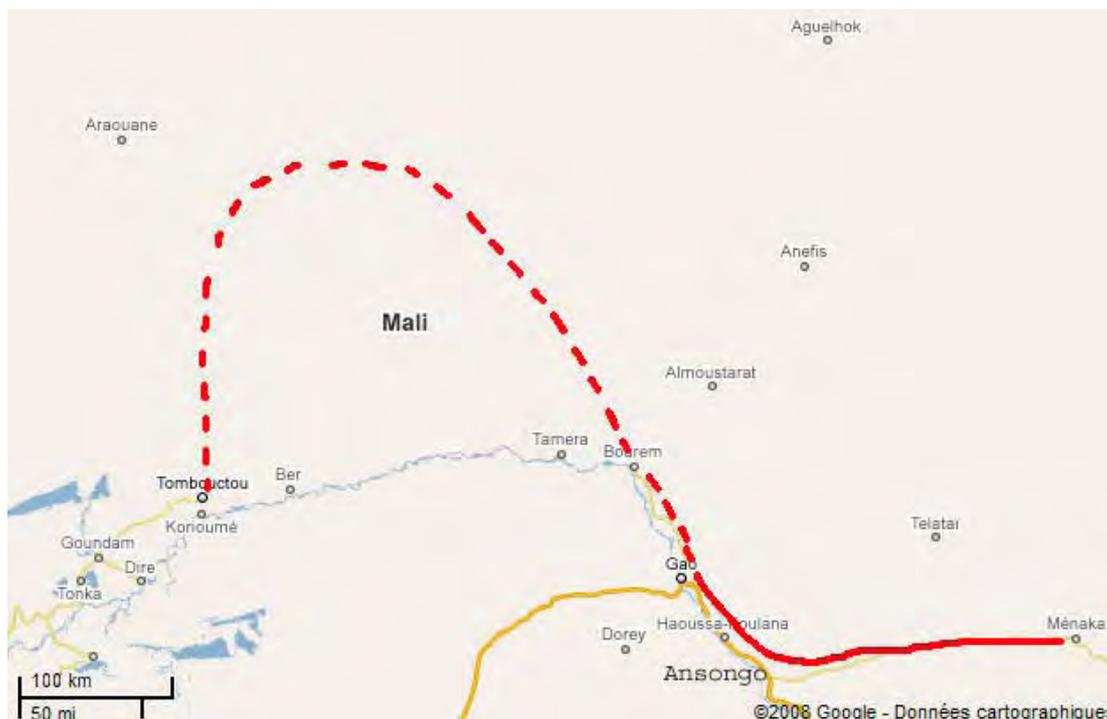
Quinze jours bien chauds dans la petite case en bois et zinc servant de cabine, au centre de la pirogue. Allers et retours incessants des laptots poussant le bateau avec leurs perches en marchant sur les plat-bords de l'avant à l'arrière. Chaleur écrasante des nuits à moustique, accostés aux berges.

Arrivée à Tombouctou pour le 14 Juillet. Furieux, j'apprends du Lt-Colonel B., qu'un de mes petits-co, B., au sortir du stage d'affaires administratives de Saint-Louis, s'est fait désigner pour Kidal, rejoignant le poste via le Geruma, un mois avant le départ de C., sans se présenter à son chef de corps à Tombouctou. B. n'était pas du tout content mais avait affaire à plus fort que lui...Je pris donc le commandement de la 1ère Compagnie, au Fort Huguely, à la lisière Nord de Tombouctou, dont dépendait le G.N.A.

Quelques mois passèrent où je ruminai ma déception et en me distrayant autant que faire se peut... Ces "distractions" me valurent un départ fulgurant de Tombouctou, un jour à midi.

Encadré de quelques goumiers je rejoignis le G.N.A. sur ses "tayerts" brûlants au Sud ouest d'Araouane. Un télégramme m'en rappela : je prenais le poste et la Subdivision de Ménaka à l'Est du fleuve Niger, au sud de Kidal, dont le chef, mon ancien C, était rappelé à la suite d'incidents, d'ailleurs indépendants de sa volonté.

Gao-Ansongo et de là convoi chameau sur Ménaka, en compagnie du Capitaine F., Cdt la compagnie de Gao, chargé d'une enquête.



A quelques jours d'Ansongo, F, de forte corpulence, manqua de mourir et je dus me replier avec lui sur Ansongo.

Finalement j'arrivai à Menaka, via In Deliman. Ce poste avec sa section était juché sur une dune dominant la vallée de l'Azarak. Dans un petit cimetière, tout proche, reposait le Sergent-chef Ca tué par son 26° lion.

Menaka s'étendait de la frontière du Niger, au Sud, assez arrosée et où, autour de l'immense mail semi-permanent d'Andérabu Kané, se concentraient à la saison sèche une grande partie des habitants et leurs troupeaux ; les lions y étaient nombreux et soigneusement "répertoriés".

Au Nord, la Subdivision se terminait aux approches de l'Adrar des Ifoghas de Kidal. Toute la partie Nord était désertique et comportait des terres salées vers lesquelles remontaient tout naturellement les troupeaux à la saison froide, pour s'y gorger de sel.

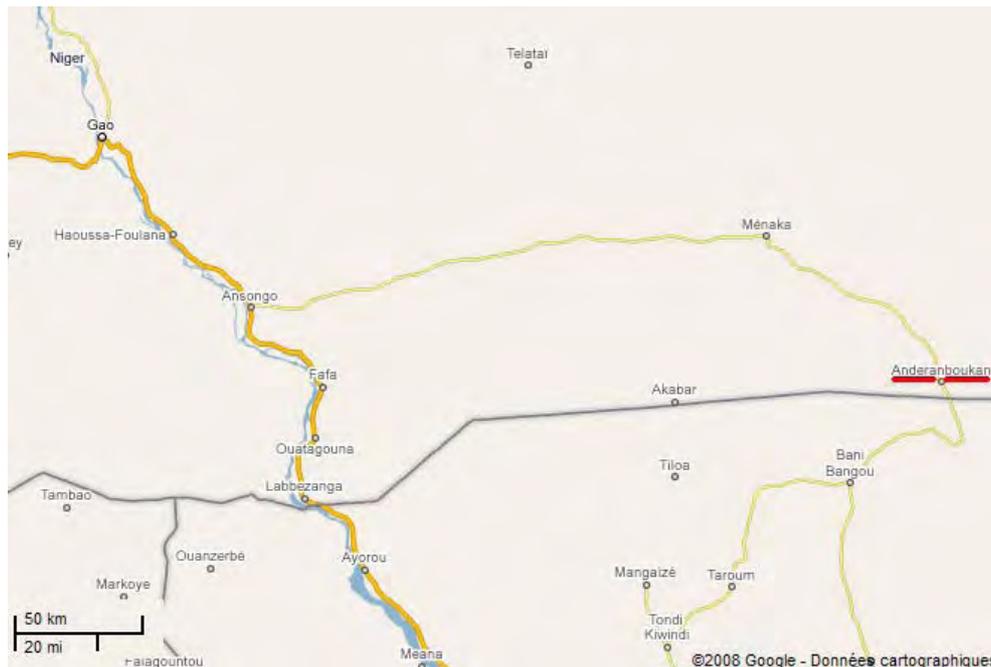
J'avais un Goum⁹ d'une trentaine de touaregs et je me déplaçai sans arrêt pour faire mon métier. Je connus assez vite mes populations touaregs, très sympathiques dans l'ensemble, où le régime matriarcal était normal. Toute une pyramide de tribus, dont la teinte allait en fonçant, s'étalait depuis les nobles "Oulliminden", de race blanche au sommet, et les tribus de Bellah (ex-esclaves...) à la base.

Les nobles Oulliminden eux mêmes n'étaient que quelques centaines, rappelant avec fierté leur désastre de 1917. S'étant rebellés à l'appel des Senoussis qui encerclaient Agadès, ils s'étaient rués à l'assaut des unités françaises, rassemblées à la hâte à Andéramboukané, comprenant notamment, une compagnie de

⁹ Un **goum** est une unité de goumiers, soldats "berbères" de l'armée française.(wikipedia)

mitrailleuses. Armés de lances, d'épées et de vieux fusils, ils furent impitoyablement fauchés et perdirent, là, la fleur de leur jeunesse.

Le chef, Teh'jadi, avait beaucoup de noblesse. Son adversaire était Mahamar, l'une des victimes d'Anderanboukané, et descendant des anciens chefs.



Je me pris d'affection pour ces hommes rudes et francs, les aidant de mon mieux à résoudre leurs problèmes. Le paiement de l'impôt était plus difficile qu'au Tchad. Je les aidai à faire passer, à travers le Niger, des troupeaux qu'ils allaient vendre en Nigeria sur le marché de Kano.

Je me souviens de Tehjadi, arrivant dans mon bureau et faisant jeter à mes pieds quelques sacs pleins de pièces et billets les plus divers, me disant "est-ce assez, lieutenant ?".

Je montai rendre visite à mon petit-co Ba. à Kidal. Il avait une sainte horreur du chameau et, heureusement, disposait d'une camionnette.

J'eus des problèmes avec le Niger, en repoussant avec vigueur les nigériens qui avaient tendance à remonter sur nos terres dans la région d'Andéramboukané, et, comble d'impudeur, d'y tuer mes lions avec des flèches empoisonnées, chaque lion représentant une fortune en médicaments et gris-gris.

Les événements parurent si graves que l'on me convoqua en 38 et 39 à Niamey, en présence des gouverneurs du Soudan et du Niger, du secrétaire général de l'AOF pour m'expliquer.

Si j'en crois des événements assez récents, ce problème des frontières -déjà critique sous la domination française, entre colonies d'un même groupe- reste toujours épineux.

J'avais auprès de moi deux sous-officiers excellent L, radio, et H adjoint pour la section et la Subdivision. Là, comme à Faya, il fallait des jours et des jours à H. pour recopier en X exemplaires les jugements de 18 ou 20 pages, parfois plus, que je rendais à mon tribunal.

Malgré mon attachement mes touaregs, j'aspirais à la fin du séjour, les événements en Europe prenant la tournure tragique que l'on sait... J'étais rapatriable en mai. Personne à l'horizon.

Juin, juillet, et le 14 au matin, un chameau arriva d'Ansongo, au petit trot, m'apportant un télégramme qui m'annonçait le décès de mon père, le 29 juin. La mort dans l'âme, je présidai aux cérémonies rituelles du 14 Juillet, où j'avais rassemblé 2 ou 3000 touaregs à Menaka.

Au bout de quelques jours, des goumiers me rejoignirent, m'apportant des télégrammes chiffrés... indéchiffrables. Je décidai de rentrer à Menaka. Les nouveaux codes venaient d'y arriver et j'appris -entre autres sornettes- que je devais peindre en bleu mes ampoules électriques (!), faire des tranchées en zigzag autour de mon poste etc. Le 30 juillet arriva soudain mon remplaçant C., avec une camionnette.

Le passage des consignes fut rapide. A l'aube je filai sur Ansongo où, en arrivant, je vis affiché devant les bureaux de l'administrateur, l'ordre de mobilisation générale...

Je fonçai sur Gao, ayant en poche billet d'avion de Gao vers Paris. C'était la grande fête à Gao où tous les réservistes avaient revêtu l'uniforme et buvaient sec dans les deux hôtels du coin. Un télégramme m'attendait, me donnant l'ordre de rejoindre Tombouctou. Ce que je dus faire, malgré mes protestations. Le Lt-Colonel D, qui portait sur la figure les traces de ses exploits Maroc, me reçut aimablement. Je devais remplacer au pied levé son adjoint, le Cdt D, placé aux arrêts. En effet, sans consulter les énormes dossiers de mobilisation, des milliers de réservistes du Cercle avaient rappelés, alors qu'ils n'auraient l'être qu'à J+60

et sur ordre. D'où une pagaïe durement sanctionnée par Bamako.

Je restai à Tombouctou jusqu'en novembre 39. J'y avais retrouvé mon ancien C et mon petit-co B, rapatriables comme moi depuis le printemps. Fin novembre, nous rejoignons tous trois Katé et choisîmes, chacun, une place disponible dans les bataillons en formation. Je rejoignis le 4° BTS à Katé, aux ordres du Cdt T, dont je pris une compagnie... non armée.

Fin décembre, nous étions à Dakar et, le 3 janvier 1940, embarquions pour la France -enfin- au sein d'un convoi. Après une tempête effroyable en Méditerranée où nous abandonnions nos escorteurs incapables de nous suivre, nous étions à Marseille le 11 janvier : il faisait -13°, ce qui n'était pas mal pour nos réservistes bambaras, malinkés ou mossis.

6. CAMPAGNE DE 40. CAPTIVITE

Seul célibataire des dix officiers que nous étions, je conduisis le Bataillon au Camp de Ste Marthe et ce ne fut pas une mince affaire que d'y loger mes gars, de leur trouver nourriture, poêles et couvertures... On ne nous attendait pas.

Quelques jours plus tard nous étions au camp de Rivesaltes, le camp de Souges étant rempli. Il faisait froid. La tramontane soufflait en tempête et, le matin, nous retrouvions parfois nos tirailleurs serrés contre un poêle, leur baraque "Hadrian" ayant été soufflée par tempête. On nous arma -enfin- de fusils 07- 15 et 16 et nous commençâmes à nous entraîner.

Nous reçûmes la visite du Général B. chef d'EM de l'Empire, qui, ayant réuni tous les cadres, sous la bise glaciale, nous avertit de notre sort. En 1941-1942 encadrant 5 ou 600.000 noirs nous aurions l'honneur de mourir en perçant les fortifications allemandes. Moyennant quoi, chaque jour, avec nos fusils et nos baïonnettes, nous prenions d'assaut -sans coup férir- des copies en carton-pâte de ligne Siegfried.

Courant mars, avec d'autres bataillons noirs, nous partîmes relever, aux armées, les pauvres réservistes français de 25 à 35 ans faisant partie de la 6^oDIC. Mon bataillon devint le 2/5 RICMS et stationna dans le Barois. Enfin, nous touchions l'armement de dotation des régiments de l'époque et notre entraînement au tir aux armes automatiques et aux mortiers devint notre problème principal. Le Régiment avait même 2 ou 3 canons de 25 hippo. Nos trains étaient essentiellement hippo également.

Cette 6^oDIC n'avait été que partiellement engagée dans les opérations frontalières de l'hiver, et quelques camarades s'étaient distingués dans des "corps francs. Dans l'ensemble, grâce nos cadres coloniaux -gonflés- le moral était bon, et nous attendions calmement l'affrontement. Un des soucis majeurs était celui "pinard" qui arrivait par trains entiers. La ration du soldat avait été portée à un litre-jour à cause des excédents de récolte 39. Il nous était impossible de les boire avec les 2500 noirs du régiment, pour lesquels le vin était loin d'être conseillé.

J'étais en stage à Commercy, le 10 mai au matin, quand je fus réveillé par le vacarme des escadres allemandes passant au-dessus de nos têtes. La radio annonçait la "grande attaque".

Réquisitionnant une camionnette, je ramassai quelques stagiaires du coin, et rejoignis le Régiment dans la matinée.

ON m'avait "fauché" ma compagnie, que je commandais et avais formée depuis Kayes, pour la donner à un brillant capitaine, C, de l'EM de la Division, qui, sortant de l'Ecole de Guerre, devait faire un temps de commandement. Bien sûr, je n'avais pas été content.

J'avais bientôt 6 ans de grade et pensais mériter ma compagnie.

J'étais devenu l'adjoint du Cdt T., très brave homme, qui était flanqué d'un capitaine adjoint L., qui gardait souvenir ému de ses années de captivité en 14-18. J'étais en particulier responsable des liaisons et transmissions. Nos moyens étaient, d'ailleurs, principalement téléphoniques et optiques.

Les jours passaient, les nouvelles étaient sombres : effondrement de Sedan, percée des Panzers vers l'ouest, quand le 15 mai le régiment fut embarqué sur camions, sauf notre bataillon, et s'ébranla vers le Nord. Je sus plus tard que la 6^oDIC avec d'autres GU comme la 1^o et la 3^o DIC, magnifiques formations coloniales, était chargée de rétablir un front continu face à Sedan et aux frontières, en relevant le mince rideau tendu par nos unités de cavaleries et de blindés.

Le 16 mai au matin, le Bataillon fut embarqué puis débarqué à B, sans qu'aucune indication nous fût donnée sur notre destination finale. Nous nous ébranlâmes vers le Nord et marchâmes toute la journée, bientôt pris à partie par une, puis plusieurs formations de "Stukas"¹⁰. C'était notre premier contact avec l'ennemi. Les FM furent mis en batterie et nous ripostâmes. Planqués dans les fossés pendant les attaques, les pertes furent minimales, mais il n'en fut pas de même de nos trains hippo qui furent partiellement "volatilisés", y compris ma petite voiturette de transmission. C'était impressionnant de voir ces bombes se détacher des avions, à basse altitude, et dont chacune vous semblait destinée.

Pendant une accalmie, avec l'accord du Cdt T, je partis avec une moto du bataillon dont le conducteur était un certain Augustin.

Dans un village, à un croisement de route, je trouvai l'EM du Régiment et demandai des instructions. On me pria d'attendre dans une petite pièce où le Colonel L.B. rédigeait calmement ses ordres quand,

¹⁰ *StuKa* est l'abréviation de *SturzKampfflugzeug*, soit en français « bombardier en piqué ». Elle désigne l'ensemble des appareils allemands ayant été utilisés à des fins de bombardement en piqué, que ce soit au sein des *StuKaGeschwadern* (« escadres de bombardement en piqué ») qu'au sein d'autres unités de la Luftwaffe. En France, cette abréviation fut rendue célèbre à partir de la campagne de France de 1940 en raison de la terreur particulièrement traumatisante qu'infligeait le bombardier en piqué le plus répandu de la Luftwaffe de 1940, le Junkers Ju87, au point que le terme *StuKa* est souvent utilisé à tort pour désigner cet appareil seul. (wikipedia)

soudain, une escadrille de Stukas prit pour cible le carrefour où nous trouvions. La maison tremblait, le plâtre tombait, les explosions étaient assourdissantes. L.B. imperturbable continuait à rédiger ses ordres, et tout son EM le regardait...

Le danger s'éloigna et je repartis avec mes ordres derrière Augustin. En chemin j'eus l'occasion de rencontrer un charmant Colonel de la Colo que j'avais eu l'occasion de rencontrer en avril. Il s'arrêta et me demanda "Bonjour Deysson. Savez-vous où est mon régiment ?". Je sus plus tard qu'il l'avait retrouvé.

Je retrouvai le Bataillon, allongé sur 10 kms, mais qui continuait de monter vers le Nord.

On avait croisé, de plus en plus nombreux, des centaines, des milliers de soldats français en débandade. Ils étaient sales, hirsutes, débraillés, mais pour plupart poussaient des brouettes, des bicyclettes, des voitures d'enfants, chargées de pillage. Ils racontaient les "horribles" choses dont ils avaient été l'objet, dénonçant pêle-mêle leurs chefs, la 5^e colonne, les Stukas, etc. Aucun ne semblait avoir "vu" l'ennemi. De temps en temps, un élément plus homogène, en armes, encadrant un ou plusieurs officiers. Nos tirailleurs qui, dans la personne des blancs en Afrique n'avaient vu que des "chefs" ou des "petits chefs blancs", nous regardaient affolés. De plus, la plupart d'entre eux ignorait ce qu'étaient les avions et les chars...

Rien ne semblait avoir été fait pour stopper cette débâcle et essayer d'y remettre un peu d'ordre, même en employant les moyens qui s'imposaient.

Cette vision n'était pas très encourageante pour nos cadres non plus, nous commençons à nous poser quelques questions sur la solidité de l'Armée Française.

Nous continuions vers le Nord et nous dirigeâmes vers un village dit La Berlière où nous devions prendre position.



Nous sommes entrés à la tombée de la nuit dans un village désert, sur lequel tombaient, toutes les 30 secondes, des coups d'artillerie lourde, inquiétants

Le PC du Bataillon s'installa au Centre, les Compagnies au Nord. Le Cdt me demanda d'aller rendre compte au Colonel, vers Sommauthe, de notre installation. Je partis avec Augustin dans la nuit très noire. Je fis mon C.R. au Colonel et rentra vers 10 ou 11h du soir vers La Berlière. A 1 km du village, dans un chemin creux nous fûmes pris à partie par des tirs violents d'armes automatiques, tandis que des silhouettes sombres se détachaient sur les remblais. Non encore aguerri et pensant avoir affaire à des tirailleurs affolés, je criai "France! France!" dégainant mon "Walther"7,35. En quelques secondes je compris que c'étaient des allemands, armés de PM, arme qui n'était pas, bien sûr, dans nos dotations. Heureusement Augustin avait fait demi-tour, sans caler, et repartit vers un hameau que nous venions de dépasser. Quelques instants après, arriva une ambulance que j'arrêtai, puis une chenillette à munitions que stoppai également. Les deux véhicules se dirigeaient vers des P.A. de la 3^e DIM au Nord de La Berlière. Je fis un convoi, m'intercalant entre la chenillette et l'ambulance, et tous phares allumés nous fonçâmes vers La Berlière, sans aucun dommage. La nuit fut angoissante sous le tir de harcèlement qui ne s'arrêta pas. A l'aube, nous nous aperçûmes que le Nord du village avait été occupé au début de la nuit, en même temps que nous pénétrions par le Sud, par des unités d'un bataillon allemand, qui s'était finalement replié avant l'aube.

A l'aube du 17, tout s'est calmé. Nous voyons arriver une Compagnie de Chars et recevons l'ordre de contre-attaquer sur le Mont-Damion, occupé par les Allemands. Au début de l'après-midi, la contre-attaque s'élance avec succès. Nous progressons quand arrive un officier de liaison. Ce sera le premier d'une longue série de contre-ordres. Nous recevons l'ordre de stopper la contre-attaque et de nous porter sur les lisières Nord des Bois de Sommauthe, pour y rétablir, face au Nord, une ligne de front.

Bien fatigués, nous arrivons à la nuit et étalons nos Compagnies en ligne face au Nord, le PC et la CA en retrait dans la forêt. Une route borde la forêt et nous comprenons bien vite que les allemands sont de

l'autre côté sur les petites hauteurs qui la dominent. A la nuit, je reçois l'ordre d'essayer de prendre liaison avec des éléments de la 3^oDIM qui tiendraient un P.A. à la ferme des Cendrière. Suivant la route, avec 5 ou 6 hommes, marchant, nous couchant, et bientôt rampant dans un fossé sur des cadavres allemands, j'arrive en vue des Cendrières et réussis, non sans mal, à me faire connaître des sentinelles. Les camarades métré sont gonflés, ayant, dans la journée, repoussé, avec de lourdes pertes, une attaque allemande.

Nous resterons jusqu'au 22 mai, en tenant ces lisières, faisant face à des attaques sporadiques allemandes et soumis à de fréquents tirs d'artillerie. Quant à la notre, faute de liaison, nous ne saurons jamais ce qu'elle peut faire. Le 22 mai, lors d'une attaque allemande le Lieutenant T Cdt la Compagnie du centre est blessé et évacué. Quand, soudain, nous voyons sa compagnie apparaître dans les bois, refluant vers le PC du Bataillon. J'en prends le commandement et, mousqueton à la main, la ramène rapidement sur ses positions.

Depuis deux jours, mes patrons -plus très jeunes- T. a 53 ans- LV, 45- se sont effondrés physiquement et ne sont plus que des loques humaines. Comme, d'ailleurs, à part une petite exception, aucun ravitaillement en vivres ne nous parvient, il est difficile "d'étaler". Nous parons cette situation en faisant un "soviet" avec les Cdts de Compagnies.

Le 22 nous sommes relevés par le 1^o Bataillon du Cdt S. guère engagé jusqu'ici, à qui nous repassons nos mitrailleuses, et, pour moi, huit ER 40, postes phoniques modernes que j'ai "touchés" pendant la bataille, et qui se sont révélés d'ailleurs inutilisables dans ces hautes sombres futaies. Cela fait six jours que nous n'avons ni dormi ni mangé. Nous occupons à la lisière de grandes clairières, à 2 ou 3 kms au Sud, les positions tenues précédemment par le 1^o Bataillon, et qui sont rien que moins organisées. Nous tombons écrasés de fatigue, et les violents tirs d'artillerie ne nous dérangent guère, quand, à l'aube du 23, nous apercevons des éléments allemands déboucher du Nord des clairières, dans le dos du 1^o Bataillon. Ils sont bientôt anéantis par nos armes automatiques. Nous comprenons bien vite, en voyant affluer les blessés, que le 1^o Bataillon a submergé par une violente attaque allemande. Il appelle au secours.

Nous demandons au Colonel l'autorisation de contre-attaquer afin d'aller à l'aide du 1^o Bataillon. L'heure H est fixée à 13h00, avec préparation d'artillerie au départ. A 13h violents tirs d'artillerie allemande... sur nous. Le "mochard" est presque sans arrêt au-dessus de nos têtes, guettant le moindre mouvement. Quand soudain appel au secours du Colonel, encerclé par l'ennemi dans le bois d'Orches à deux kilomètres derrière nous. Au lieu de partir vers Nord, nous attaquons vers le Sud-Ouest. Les infiltrations allemandes le long du mont du Cygne sont, en effet, parvenues jusqu'au PC, que nous délivrons. Le ravitaillement en vin était arrivé le matin et tout le PC avait un moral de fer, tout en pompant dans les barriques. La bataille fait rage sur le front de la Division. L'ennemi attaque en force et a pénétré partout dans les forêts. Nous nous installons aux lisières Sud, tandis que le PC du Régiment s'installe dans la ferme de la Polka. Les nouvelles du 1^o Bataillon sont de plus en plus rares. Il n'y a plus que deux ou trois PA qui tiennent encore, encerclés. On essaie d'arracher du Colonel l'autorisation de lui faire parvenir l'ordre de repli, par de fortes patrouilles, mais en vain ; le Colonel est plongé dans un sommeil comateux et personne, autour de lui de ne peut l'en tirer, ni prendre de responsabilités.

Nous sommes soumis à de violents tirs d'artillerie qui fusent dans les futaies et nous hachent dans nos trous. Chaque fois qu'un tir se déclenche, le Cdt T sort de notre trou, et s'expose inutilement, cherchant visiblement la mort pour pallier sa grave déficience. A plusieurs reprises je le prends à bras-le-corps et le contrais à se coucher.

Un officier, le S-Lt Nicolas et une centaine de sous-officiers et tirailleurs du 1^o Bataillon seront récupérés. C'en est fini du 1^o Bataillon.

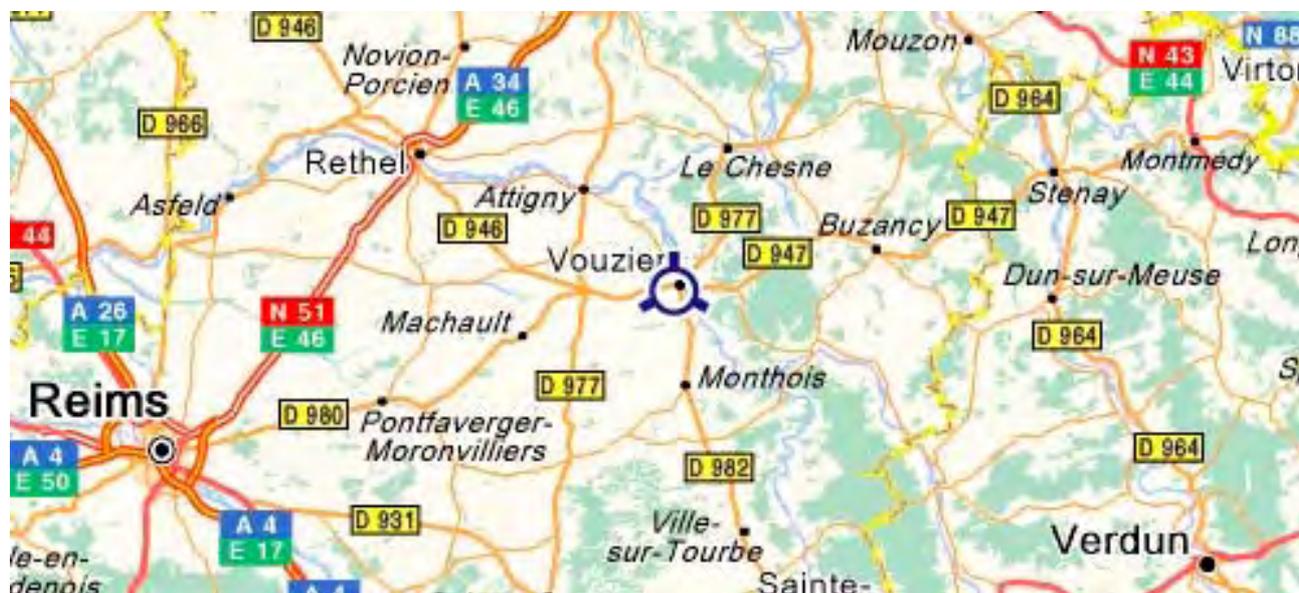
Nous nous accrochons à nos lisières quand, le 26, nous sommes relevés par des unités plus fraîches de la 6^o DI. Enfin du ravitaillement. Je "m'envoie", sans pain, une boîte d'un kilo de pâtes et un bidon de deux litres de "pinard". Dans la nuit, nous nous replions avec tout ce qui reste du Régiment qui a perdu 1000 hommes en huit jours sur la région de Champigneul-Belval, à 25 kms dans le Sud. Tous les villages, abandonnés, ont été pillés par les fuyards de Sedan, et le spectacle de ces maisons ouvertes à tous les vents est désolant.



A mon sentiment, les Allemands, très inquiets sur leur flanc Sud depuis le 17 mai, avaient amené devant nous des unités d'infanterie nombreuses dont certaines de valeur, comme le Régiment Gross-Deutschland, soutenues par de l'Artillerie et une puissante aviation, craignant très fort une contre-attaque sur Sedan. Celle-ci n'eut malheureusement jamais lieu !

Nous gardions de ces dix jours de combat une impression douloureuse... La carence du Commandement, la nullité des liaisons et transmissions, la pauvreté du ravitaillement, même en munitions, les ordres et contre-ordres perpétuels, la non-connaissance de ce qui se passait devant nous et autour de nous, l'incapacité de notre artillerie -confirmée par la suite- de répondre aux demandes des unités de première ligne.

Pendant quelques jours, le régiment fut reconstitué et le 1^{er} Bataillon reformé. J'en pris une Compagnie, la 2^{ème}, celle du S-Lt Nicolas. Un Cdt de 43 ans, arrivant de Madagascar, en prit le commandement. Notre armement était incomplet, en particulier en FM. N'en avions nous pas envoyé quelques milliers en Finlande... Quelques séances rapides d'instruction, quand, le 9 juin nous gagnâmes Vouziers à pied.



Le 10 juin, tandis que nous apprenions que les Allemands étaient sur la Seine, après avoir rompu le front de la Somme, je me retrouvais avec ma Compagnie aux lisières Nord de Vouziers, en soutien d'une attaque vers le Nord -au Nord de l'Aisne- menée par le 3^{er} Bataillon. Combats confus dans des bois où le Bataillon se croisa avec des unités allemandes attaquant vers le Sud.

Vouziers était violemment pris à partie par les bombardiers allemands qui réduisaient en ruine cette ville sans habitants dont j'étais le seul occupant. C'était un beau spectacle de voir ces escadrilles, prenant la ville en tous sens, lâchant tranquillement leurs bombes. Je comptai jusqu'à 54 appareils.

Dans l'après-midi, arriva au galop ma roulante, tirée deux chevaux, Suzanne et Canon, nous apportant des marmites de nouilles froides, dont nous nous régâlâmes.

Au soir, ordre de repli, et nous partions plein Sud sous les tirs de harcèlement allemands. Nous

marchâmes sans arrêt jusqu'au lendemain soir. Je me souviens qu'à la nuit, nous arrivions dans village désert quand les Stukas arrivèrent. Immédiatement FM en batterie et nous ripostâmes violemment. Les Stukas s'éloignèrent et, soudain, les fenêtres du village s'ouvrirent ; était plein de soldats plus ou moins fuyards, qui nous injuriaient à cause de notre riposte. L'un d'eux, notamment, s'écria en montrant mes tirailleurs : " Et dire que c'est pour ces c..s là qu'on se fait tuer" (!)

Le 12 au soir, j'étais avec ma Compagnie, à laquelle s'était jointe les débris de celle de mon camarade D., dans les bois au Sud-Ouest de Souain.



J'étais, m'avait-on dit, à l'extrême gauche de la Division, elle-même étayée plus à l'Ouest par la "Division de fer". Le "haricot" qu'on m'avait confié avec mes 150 hommes était de 2 kms de large. A l'aube du 13, à 1500m de nous, là où il aurait dû avoir la fameuse division -son chef avait eu l'astuce de se replier sur la Marne durant la nuit- défilaient des colonnes blindées allemandes. Une attaque -avec chars- sur nos bois avait été repoussée avec l'aide de quelques 75 qui se trouvaient heureusement là.

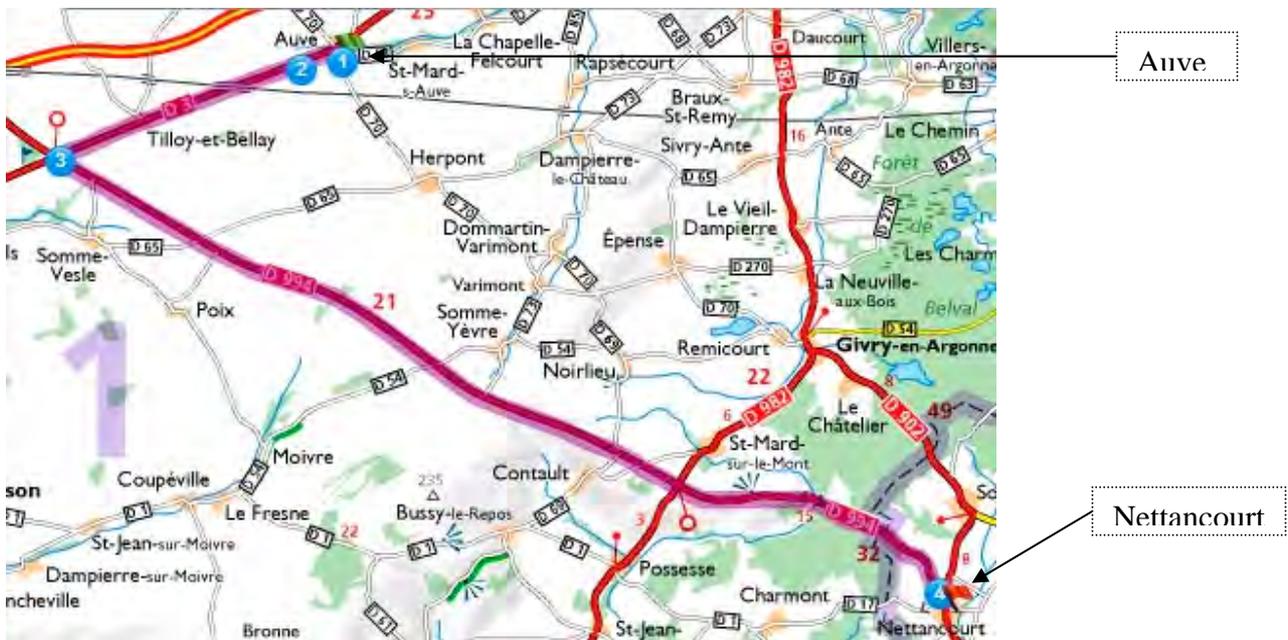
Me sentant débordé, vers 10h j'envoyais D au PC du Bataillon pour demander des ordres. Il revint bientôt en me disant qu'à part quelques blessés, le Bataillon avait disparu, aux cris de "voilà les allemands". Immédiatement je pris la route plein Sud avec mes gars, ne pensant qu'à une chose, éviter l'encerclement.

Nous marchions sans arrêt. J'avais les pieds en sang et, dans l'après-midi, j'apercevais la queue de la CA qui s'engouffrait dans le village de la Croix en Champagne... tenu par les allemands dont les tenailles s'abattirent sur cette malheureuse unité. Nous étions en même temps violemment pris à partie par les armes automatiques ennemies. Un peu de panique dans ma Compagnie qui filait vers l'Est... en direction de l'Argonne. Je la rattrapai bientôt et me servis de mon bâton pour remettre un peu d'ordre.

Nous arrivâmes vers 5 heures dans le village d'Auve où je retrouvai les restes mon Bataillon et le Régiment. C'était l'angoisse car mon ancien Bataillon, le 2°, venait d'être anéanti par une attaque avec chars, dans le village de Tilly en Bellay.

Je m'engageai sur la route qui y menait et récupérai les survivants du Bataillon, dont mon ancien adjudant B. qui m'annonça la mort du Cdt T, du Cne C. -qui m'avait pris ma Compagnie-, ainsi que celle ou la disparition de la plupart des officiers.

Sans désespérer, nous gagnâmes la trouée de Nettencourt Sommeilles en Argonne. Tandis que le reste du Bataillon s'installait dans la trouée, je reçus mission de tenir les bois au Sud, traversés par un layon Nord-sud. Malgré ma fatigue, j'installai ma Compagnie à la nuit... trois ou quatre PA de 20 hommes échelonnées entre les lisières et le layon sur lequel je me tenais avec le restant de ma Compagnie.



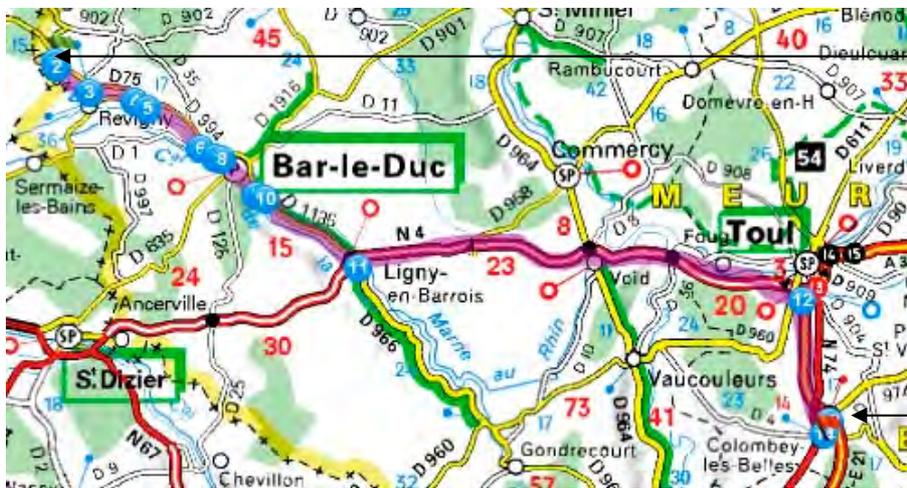
Avant l'aube, une violente attaque se déclenchait accompagnée de bombardement. Je me portai au premier mes PA, bientôt encerclé par quelques dizaines d'allemands, nous mitraillant au PM. A mon côté, mon ordonnance eut la mâchoire arrachée par une rafale. Le prenant par la main, au mousqueton et au coupe-coupe, nous passons à travers les allemands, pour rejoindre le 2° PA où la même "comédie" se répéta.

Finalement je me retrouvai avec ma Compagnie, sur le layon, où des champs de tir restreints étaient possibles. Les Allemands n'insistèrent pas. Du côté du carrefour, bruits de moteurs et de chenilles. Nous avons pensé, "enfin de l'aide" peut-être le GRD ? Vers midi je me rendis seul au carrefour, à travers bois, à 20m du layon. J'écartai les dernières branches, quand, oh stupeur, je me trouvai à 4m d'une AM allemande embossée dans mon layon, et dont les personnels, torse nue s'esclaffaient. En rampant, je vis qu'à la place de mon Bataillon, se trouvaient une colonne blindée et quelques centaines d'allemands, dont une Compagnie rassemblée qu'inspectait un Capitaine monté sur un cheval blanc...

Je regagnai ma Compagnie, envoyai un officier prévenir le 3° Bataillon situé à ma gauche son Cdt S.G. de la situation, en leur précisant que je prenais la décision de me replier, ce que je fis aussitôt. Nous nous trouvâmes bientôt aux lisières Est des bois. On apercevait à quelques centaines de mètres au Sud une colonne blindée allemande. Arriva le 3° Bataillon et S.G. qui m'engueula vertement pour la décision que j'avais prise. Son Bataillon n'avait pas été attaqué matin. Je l'envoyai promener mis ma Compagnie en ligne, et, au galop, nous traversâmes le glacis dominé par les allemands et passant sous le nez de leurs éléments en pointe, nous parvînmes à Nettancourt, je retrouvai les restes de mon Régiment, ceux de mon Bataillon qui avait été presque anéanti dans la trouée, y laissant une dizaine d'officiers morts, ou blessés qui seront achevés ; et aussi la V.L. du Cdt, épuisé, qu'il faudra bientôt faire porter par les tirailleurs, une civière.

Les débris du Régiment prirent route vers l'Est ; avec ma Compagnie, je restai en arrière-garde. Heureusement, les allemands n'attaquèrent plus. Dans l'après-midi, je m'ébranlai à mon tour quand, à 2 ou 3 kms, j'aperçus une grosse animation : un groupe -tout neuf- de 155 GPF était en train de s'installer. J'allai voir le Cdt en disant la situation, et que j'étais le dernier élément français entre l'ennemi et lui. Il me rétorqua qu'il obéirait aux ordres reçus. Quelle incohérence ! Je suppose qu'il se rendit un jour plus tard aux allemands avec son matériel flambant neuf.

Dans les jours qui suivirent au milieu d'une pagaïe colossale nous nous retrouvâmes au Sud de Toul, dans la région de Colombey-le-Belles, où le régiment s'installa face au Sud. On avait récupéré notre lourd train hippo régimentaire (le train auto arriva...à Montauban) et re-formé, avec les débris du Régiment, 4 Compagnies dont seule la mienne était à peu près d'origine.



Nettancourt

Colombey-les-Belles

L'encerclément était terminé ; mais nous étions encore "gonflés" par tout ce que nous avons fait. Le 20 juin au soir, je reçus l'ordre d'attaquer plein Sud pour dégager un bataillon de mitrailleur flambant neuf, provenant de la ligne Maginot, encerclé dans le village de Bouzey-la-Côte. La contre-attaque fut rapidement menée dans la nuit et liaison prise avec le Bataillon. Au retour, alors que nous galopions vers nos lignes chargés de mitrailleuses et -heureusement- de meules de gruyère, un violent tir de "minen"¹¹ s'abattit sur nous. Et mon dernier ordonnance, un Mossi, Raogo Porgo, fut coupé en deux par un obus, qui nous projeta à terre, Nicolas et moi. Ce devait être mon dernier tué.

Dans la nuit du 21 au 22 juin, en application de l'ordre général n°5 du Général Dubuisson, nous reçûmes l'ordre de déposer les armes. On nous garantissait bénéfice de l'Armée d'Armistice.

Le 22, destruction des armes et des matériels encore en état. Pendant la nuit du 22 au 23, nous avons longuement hésité, Nicolas et moi, à nous enfuir, malgré les ordres formels du Colonel, et finalement, n'en fîmes rien devant les regards angoissés de nos braves tirailleurs.

Le 23 au matin, les allemands nous attendaient à Colombey-les-Belles. Dirigés sur Uruffe, nous fûmes aussitôt séparés de nos sous-officiers et de nos tirailleurs !



Uruffe

Colombey-les-Belles

La captivité commençait, malgré les promesses données et confirmées dans les premiers jours.

J'avais une citation au C.A. pour les opérations de mai. Je devais passer Cne le 25/06... ce qui ne se fit pas et je savais que pour mon attitude en juin, j'étais proposé à titre exceptionnel pour la Légion d'Honneur. Les dossiers seront mis sous coude à Paris. Et quand mes chefs rentreront de captivité en 1945, il y a belle lurette que j'aurai eu la Légion d'Honneur pour d'autres faits. Au total, ce mois de juin, glorieux pour moi, ne m'aura valu que la vie -c'était le principal. Ma dure endurance méhariste, la connaissance que j'avais des possibilités humaines m'auront permis de tenir le coup, sans dormir pendant huit jours, avec tous mes gars qui feront preuve d'un courage et d'une endurance extraordinaire.

Bien sur, les enseignements de ce mois de juin ne faisaient que confirmer douloureusement ceux du mois de mai. L'incapacité des EM était absolue. Les résultats brillants obtenus localement étaient le fait de l'initiative de chefs courageux et déterminés.

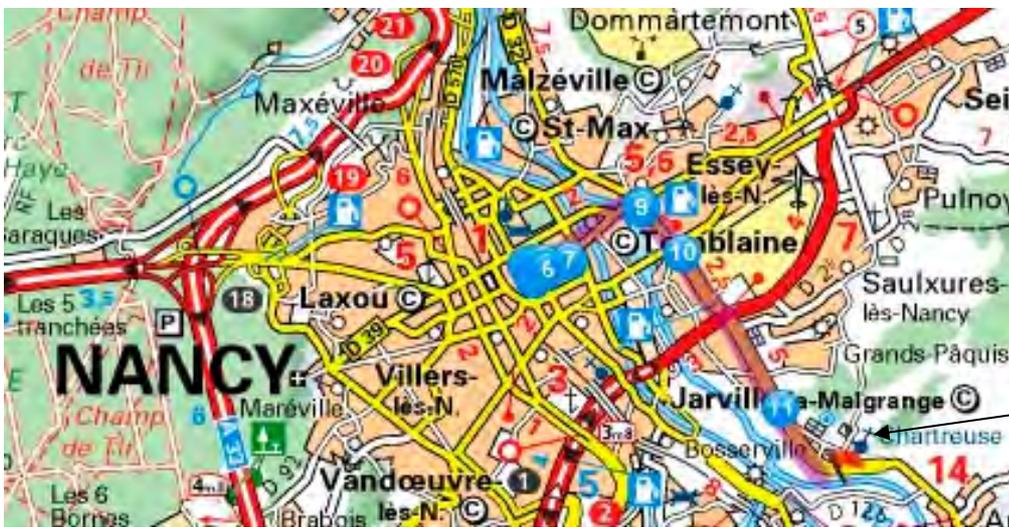
Rassemblés à l'université de Nancy avant d'aller à la Chartreuse de Bosserville, nous rencontrâmes de

¹¹ Obus de mortiers allemands tirés par les Minenwerfer (lance-mine)

nombreux camarades, dont les EM au complet de plusieurs grandes unités. Nous arrivions avec notre musette et notre brosse dents, le Régiment ayant cru bon de brûler les bagages du train, tandis que ces messieurs, gras et bien portants, arrivaient avec 2 ou 3 cantines, pleines de vivres et de vêtements, se gardant bien d'en offrir aux pauvres guerriers démunis. Nous étions écœurés et, avec mes lieutenants, n'avons pas hésité à fracturer quelques cantines, à l'heure des rassemblements où ces messieurs se précipitaient, et à leur "faucher" soit une paire de chaussettes, soit une boîte de pâté.



Uruffe



Chartreuse de Bosserville

Après Bosserville, alors que nous espérions bien être libérés, comme promis, nous partions en Autriche, à Spittal an der Drau, camp pas trop dur, les cadres autrichiens cherchant être bienveillants, puis, à la fin de l'hiver, Munster en Westphalie. J'ai gardé surtout le souvenir des camarades rencontrés, d'abord le Cdt Valluy, avec qui nous épilguions sur le désastre de 40, en constatant, entre autres que la guerre ne pouvait être faite que par des chefs jeunes et vigoureux, règle qui s'appliquera avec succès en 44-45, à la Première Armée, à la 2^oD.B, puis en Indochine.



Localisation de Spittal an der Drau





Localisation de Munster



A Soest où nous eûmes chance d'être rassemblés en juin 41, libérés dans une journée de coloniaux jugés indispensables à la sauvegarde de l'Empire, je fis la connaissance des Cdt's Le Puloch et Renucci, futurs grands chefs qui, comme Valluy, me marquèrent une constante amitié, qui durera tout au long de ma carrière.



Localisation de Soest



7. INTERCAMPAGNE - CAMPAGNE 44/45

Début juillet, retour en France, avec tous les problèmes de la France occupée, ou de la France du Sud. Il fallait se vêtir, se chauffer... à Toulon, avec G. nous forçâmes la porte du préfet, amiral d'ailleurs, pour obtenir un bon de chaussures que tous les services nous avaient refusé.

Affecté au 17^e RTS, à Fréjus. Ce Régiment rentrait de Syrie, où il avait participé aux combats. La plupart des cadres l'avaient quitté. Nous les remplaçons, encadrant des tirailleurs africains qui n'aspiraient qu'à rentrer chez eux, après ces événements auxquels ne comprenaient pas grand chose. Après quelques semaines, le régiment surencadré pour "évacuer le maximum d'officiers et de sous-officiers", sous le contrôle des commissions d'armistice, fut embarqué pour Alger et continua, en 3 jours de chemin de fer, sur Casablanca, avec des horaires fantaisistes qui nous firent essaimer en route quelques centaines d'artilleurs, retenus, lors des arrêts prévus, par la satisfaction de besoins naturels... A Alger, comme à tous les chefs-lieux, on était reçu en grande pompe les autorités militaires, généraux en tête, et les noubas, qui venaient saluer les "héros de Syrie". Comprenez qu'il valait mieux ne pas se vanter que nous sortions de captivité, nous racontions d'in vraisemblables histoires sur nos "pages de gloire" syriennes.

Arrivés à Dakar, parqués à Tiaroye, il y avait un début de révolte des tirailleurs. Le commandant local - en dépit des promesses de retour chez eux - les considérait comme immédiatement indispensables à la défense locale de l'Empire. Finalement ils purent partir en permission. Affecté au RMIC de l'AOF, j'y assurai - aidé de quelques sous-lieutenants de la promo 39/40 - l'encadrement et l'instruction de quelques centaines d'africains. Les troupes concentrées au Sénégal, de toutes armes, étaient nombreuses. Le ravitaillement était, lui, déplorable et, avec mes camarades nous nous sommes nourris pendant des mois d'omelettes au rhum, car le tafia arrivait en quantité des Antilles.

En 1942, à l'occasion de la visite du géné super, on s'aperçut que j'étais le seul capitaine célibataire du Sénégal (j'étais passé Cne en 1942, avec 18 mois de rappel de grade et de solde, celui là... vite dilapidé). On m'expédia en Mauritanie à Port-Etienne¹² où je pris le commandement de la Compagnie de base. On s'y embêtait ferme, mais j'y avais retrouvé, à la tête de son bataillon, un méhariste célèbre, Da. qui sera tué quelques années plus tard, comme Colonel, en Cochinchine. Profitant des énormes approvisionnements en alcool que recéléait Port-Etienne, zone franche jusqu'à la guerre, chaque soir à la popote, nous buvions sec en chantant le " répertoire", au grand plaisir de Da.



Heureusement, Valluy, chef d'EM à Dakar, qui avait assisté à mon envoi en Mauritanie, réussit à m'en faire revenir en octobre. Il était temps. Bientôt c'était le débarquement allié en AFN.

J'étais de nouveau à Thiès et pris un escadron de combat du 10^e RCR, commandé par Renucci, qui devait être le régiment de reconnaissance de la 10^e DIC que l'on constituait en Afrique.

Les munitions et l'essence affluaient, et l'instruction démarrait à fond. Manœuvres nombreuses avec nos avions, nombreux au Sénégal ; je passai le même jour tous mes permis, de moto, à chenille.

Enfin, nous embarquâmes pour Casablanca. Renucci, doutant de notre futur armement, était parti en Australie et le Colonel C. de redoutable réputation avait pris la tête du régiment. Il s'installa confortablement au Camp Garnier à Rabat, avec son PC et son EM, laissant les escadrons à Casablanca, où nous fûmes transformés en dockers, déchargeant les "Liberty" américains. Le troc vin rouge - cigarettes US fonctionnait bien. Mais on était inquiets. On avait appris que la 10^e DIC ne serait sans doute pas armée, faire la guerre comme dockers, alors que nous avions de unités surgonflées, ne nous plaisait pas du tout. Un "soviet" des capitaines en saisit un jour des officiers supérieurs du régiment, en visite. Valluy était maintenant Directeur des Troupes Coloniales à Alger. Il fut prévenu de l'affaire et convoqua C... qui ne revint pas et partit pour Londres. A sa place arriva le jovial et rubicond Colonel R. que nous avions connu à St Louis.

Nous rejoignîmes Rabat, attendant notre destin. A 3 heures du matin, par une froide nuit d'automne, nous fûmes passés en revue par le Général de Lattre. Il réunit les cadres et expliqua qu'après avoir vu, à la clarté des étoiles, la lumière qui brillait dans nos regards, il décidait de nous faire armer comme régiment de chasseurs de chars. Je "touchai" un half-track qui devint ma voiture personnelle.

¹² Port Etienne est maintenant nommé Nouadhibou

Nous fûmes dirigés sur la région d'Oudja, pour y être instruits, ainsi que deux autres régiments ; dont le futur RBFM, sur les matériels du 11^e Chasseurs, déjà équipé, que, d'ailleurs, le RBFM affecté à la 2^e DB, emmènera avec lui en Angleterre. L'instruction était menée rondement.

Nous rejoignîmes au Printemps la région Sud d'Oran et nous commençâmes à percevoir nos matériels et équipements que l'on allait chercher à Oran, Casablanca, Alger. Le moral était splendide, mais notre Colonel, très inquiet devant cette avalanche de matériel, avec tous les incidents que cela amenait, nous tenait la dragée haute. De plus 3 camarades avaient soudainement été "virés", suite, nous le sûmes, de l'affaire de Casablanca.

Nous fêtâmes leur départ quand, un soir, le colonel affalé sur sa table nous convoqua les 5 capitaines, et nous enguirlanda sous prétexte que les soldats et tirailleurs ne prenaient pas correctement leur nivaquine. Nous étions ulcérés et surexcités.

Nous avons décidé de partir immédiatement avec tous nos matériels, tous feux éteints, pour nous rassembler dans une plaine à 10 kilomètres de là. Ce fut fait sans problème. C'était pourtant la première sortie, de jour ou nocturne..., du régiment. A 3 heures du matin, un peu dégrisés, nous revîmes réveiller le Lt Col L. qui venait d'arriver pour remplacer S. "viré". Il s'habilla en disant "ça, ça n'est pas bourgeois". On alla réveiller le Colonel, qui ne s'était pas aperçu de la disparition de son régiment, puis tout l'EM, et avec nos jeeps nous les emmenâmes passer en revue, les 5 lignes d'escadrons, 250 véhicules dont 50 chars, qui allumaient d'un seul coup leurs phares à notre arrivée. Après, sur la demande du Colonel, les Capitaines organisèrent une manœuvre du régiment dans le djebel, et à l'aube nous vidâmes nos coffres sur des objectifs de fortunes. Ensuite, chaque escadron reprit son emploi du temps. Au soir, les 250 véhicules étaient rentrés, avec un seul GMC légèrement accidenté. Un ordre du jour du Colonel félicitait les escadrons pour leur "exercice de nuit" et offrait "un quart de pinard" à tout le régiment.

Tout redevint normal jusqu'à l'embarquement pour la Corse, puis l'arrivée après le 15 Août sur côtes de Provence. L'affaire était quand même arrivée aux oreilles du Général de Lattre et, après Toulon, R. disparaîtra avec sa V.L. et son chauffeur, pour reparaitre, un peu plus tard, comme adjoint d'une nouvelle division. Charles, le plus ancien des Lt Colonels, pu prendre sa place, à juste titre. Ce sera un véritable chef de corps de régiment blindé.

Le débarquement avait été, pour mon escadron, une partie de plaisir. Nous étions agréablement mélangés, sur le LST, américain avec une compagnie de charmantes ambulancières. L'Escadron de Reconnaissance et le 3^e escadron, de mon camarade Maurel, avaient été engagés pour forcer le "verrou" de La Valette et entrer dans Toulon. Ils furent brillants, au prix de quelques vies. Je m'étais contenté, avec mon escadron, mélangé au RICM, du Lt Colonel Le Puloch, d'entrer à Ollioules, en passant par les petits chemins au Nord du Faron.

Le matin du 22, le Fort de Six-Fours, au-dessus de nous, se rendait après avoir fait sauter ses matériels et munitions. Peu après, le Lt Colonel Le Puloch obtenait la reddition de l'Amiral Rufus et de la garnison allemande de Toulon, à l'entrée de presqu'île de Saint Mandrier. Je restai à Ollioules et n'eus pas le privilège de participer au défilé de Toulon.



Le colonel R. quitta le régiment, remplacé par le Lt Colonel Charles.

Début septembre, par la route Napoléon, le régiment gagna Grenoble, puis la région de Voiron. Vers le

9 ou le 10, je fus réveillé et reçus l'ordre de partir immédiatement pour la région du Doubs, où l'adversaire se reorganisait, nous menait la vie dure, notamment au RICM. Nous avons roulé sans arrêt et les galets de nos TD brûlaient. J'arrivai avec 6 ou 7 TD seulement dans un premier temps, engagés un peu partout au fur et à mesure de l'arrivée. Ce sera d'ailleurs le sort de nos escadrons de chars pendant la campagne qui, bien que chasseurs de chars, feront essentiellement de l'accompagnement d'unités d'infanterie, engagés par pelotons, voire par groupes. Le rôle du Capitaine sera surtout de se porter de sa personne auprès des pelotons engagés, et de veiller la nuit aux ravitaillements et approvisionnements.



route Napoléon depuis Toulon

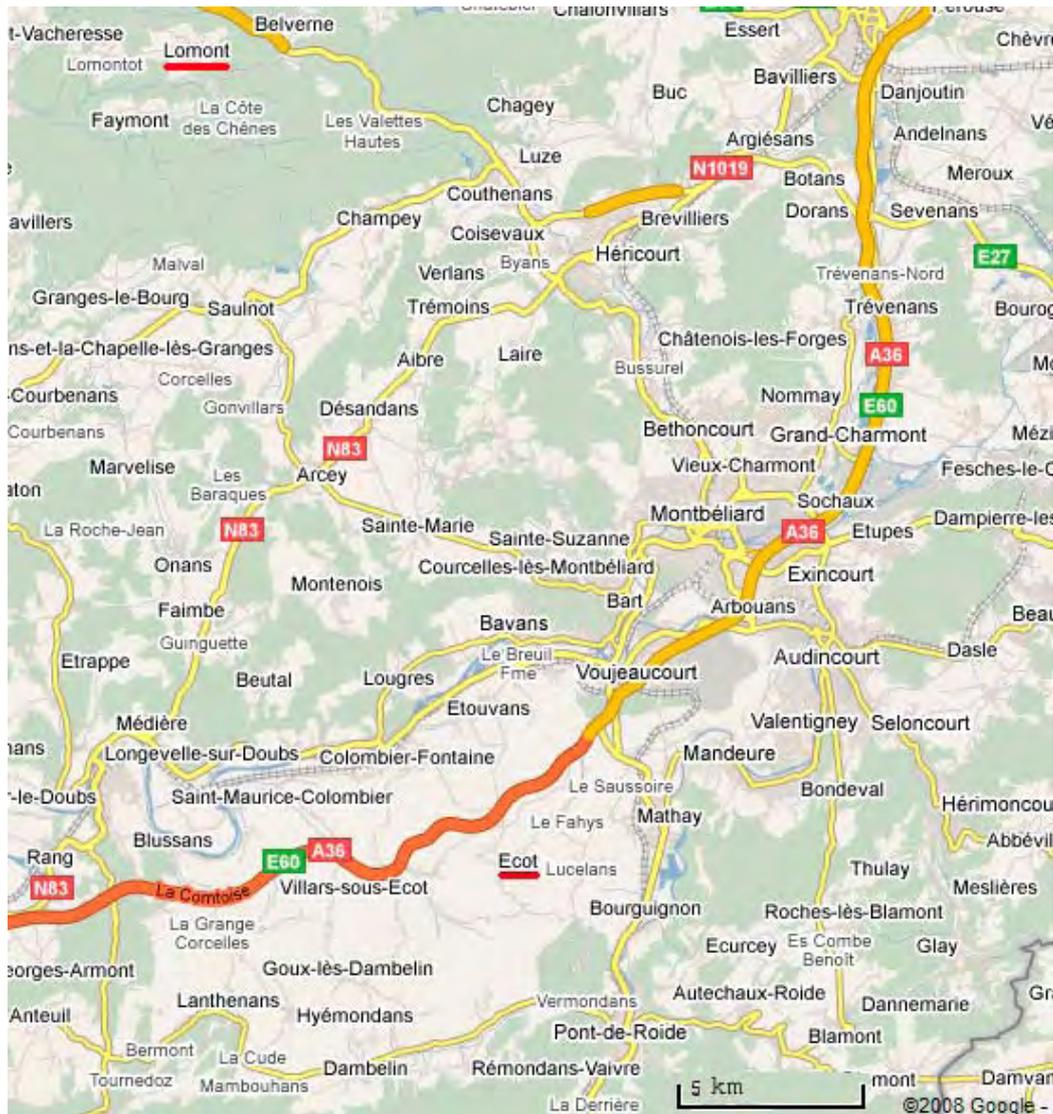
Au prix de peu de pertes nous avons ainsi participé à plusieurs engagements dans la région d'Ecot, Mont de Roule. Début octobre, nous étions relevés pour nous "blanchir". Chaque escadron comptait environ un tiers d'africains qui avaient été de merveilleux soldats au combat. Nous reçûmes le renfort de jeunes FFI et FTP qui, en quelques semaines seulement d'instruction, deviendront eux aussi, de très beaux soldats.

Nos pertes avaient été faibles. Mais j'avais perdu l'adjudant L. un excellent chef de peloton qui me suivait depuis Thiès. Il ne sera pas le dernier. L'emploi des T.D. chasseurs de chars en première ligne de combat sera payant, grâce à la puissance de ses canons tirant à bout portant. Mais les lieutenants, chefs de peloton, le capitaine, laissant leurs jeep à l'abri, devaient toujours accompagner à pied les T.D., dans l'enfer des feux de riposte que leur engagement déclenchait. De même plusieurs chefs de char seront mortellement atteints, obligés de diriger leurs engins, de leur tourelle ouverte, exposés ainsi tous les feux d'infanterie en sus de ceux des blindés.

Un accident endeuilla l'escadron. Rentrant d'un dégagement nocturne, avec ma permission, pour fêter les nouvelles croix de guerre, le Lieutenant R. tomba dans Dessoubre à minuit, avec son Dodge 6x6 qui se retourna, tuant l'un des soldats et une jeune fille que l'on raccompagnait. Plusieurs blessés graves dont R. la figure à moitié écrasée. J'eus 15 "crans" et R. partit à l'hôpital, rayé des cadres du régiment. Il y reviendra cependant en février, après nos pertes de novembre-décembre pour se faire tuer au Nord de Mulhouse, d'un obus de char, alors que à pied, bien sur, il guidait ses T.D.

L' "amalgame" se passait très bien, quand nous fûmes concentrés, au sud de Lomont, avant que ne se

déclenche la dure bataille qui devait rompre le front ennemi dans la région de Montbéliard. Le 14 novembre, l'escadron fut engagé, à la disposition du Lt Colonel Le Puloch qui avait organisé autour de "son" RICM un véritable régiment interarmes avec infanterie, chars et artillerie.



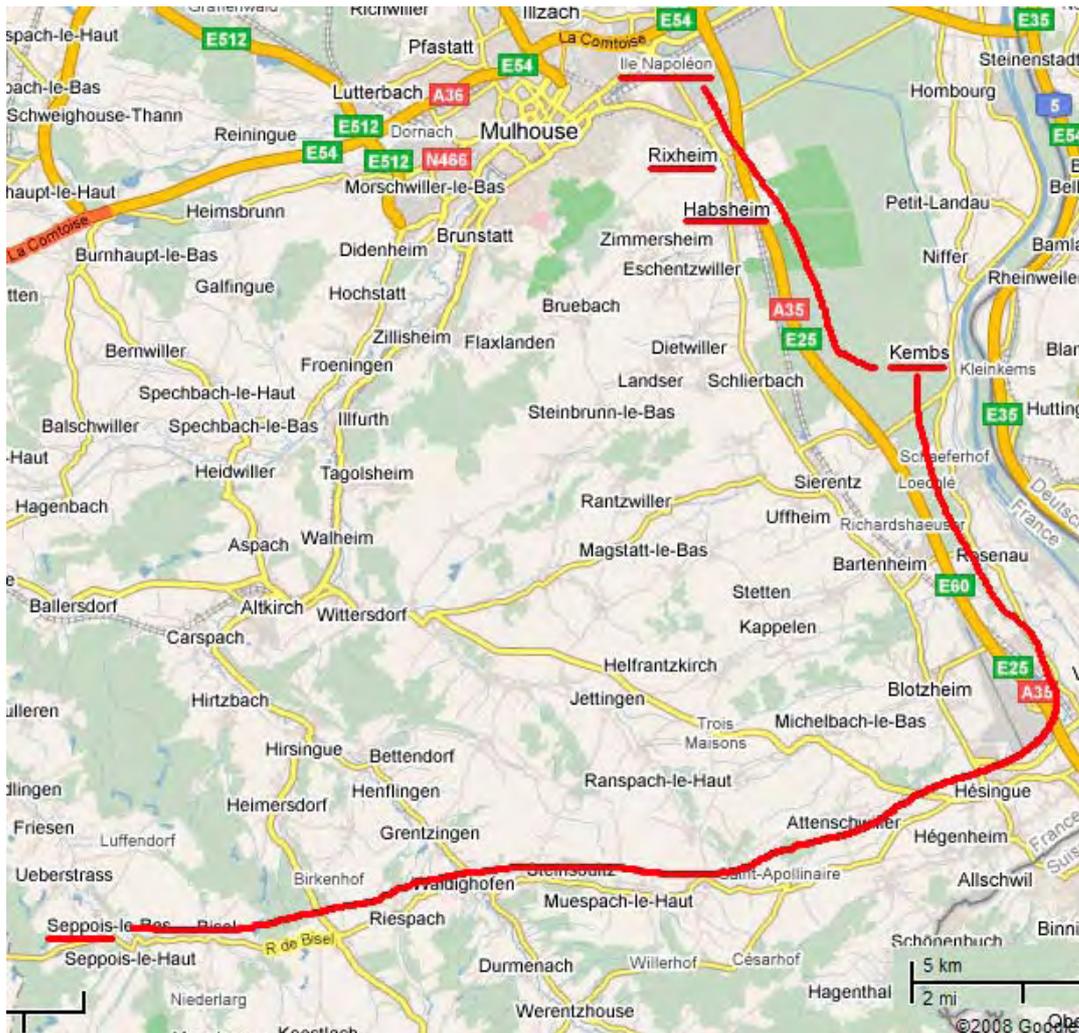
Ecot- Lomont

Nous avons ainsi participé à l'exploitation, et à la prise de Delle, Seppois, l'entrée en Alsace, suivis par les larges colonnes de la 5^oDB. Le 19 novembre, j'étais à Kembs sur le Rhin -où le RICM venait de "trempier" son premier fanion- avec 2 TD qui me restaient, les autres étant dispersés pour parer aux contre-attaques allemandes sur Faverois- Suarre etc., débouchant des Vosges. Je fis tirer quelques obus sur la rive allemande sur des promeneurs endimanchés... qui, affolés, disparurent aussitôt. Au bureau de poste, j'eus Berlin sans difficulté et fis à mon correspondant de sévères menaces. Puis, suivant les restes du RICM, nous prîmes Habsheim, Rixheim, le pont de l'Île Napoléon où j'installai mes deux derniers TD, et je poussai ce qui me restait : le peloton d'AM du Lieutenant Rambaud vers Colmar. Tandis que la DB s'engouffrait dans Mulhouse, Rambaud ira jusqu'en vue d'Einsisheim, où il détruira un 88 allemand et ses personnels, que l'ennemi poussait hâtivement vers l'Île Napoléon. Blessé en dégageant le tracteur à munitions qui explosait, il fut évacué. Son peloton se replia sur Battenheim contre l'église, au centre du village. A la nuit le sergent Bes de Berc capturera l'officier du Génie, envoyé pour détruire le pont de l'Île Napoléon.

Le lendemain, ce sera la dure journée de Battenheim, glorieuse pour nos armes. Avec 4 TD rameutés, quelques gars du RICM, avec le PC du 3^oescadron, nous jouâmes aux fantassins, le Lt Colonel L. et moi, et trois de nos hommes pour appuyer la progression de nos TD dans la rue principale. Dans la nuit, le Nord du village avait été occupé par les cadets de l'école de Rouffach : 150 à 200 hommes qui eurent de lourdes pertes. L'après-midi, Battenheim soumis à une violente contre-attaque de blindés allemands dû être évacué, dans des conditions héroïques. J'y perdis trois de mes quatre TD qui se battirent jusqu'à épuisement de leurs munitions, en couvrant le repli.

Ce furent ensuite de durs combats à l'Île Napoléon, Habsheim, Rixheim, car l'ennemi, se ressaisissant contre attaquait en surgissant de la Hardt. Quand le front se stabilisa et que les combats violents cessèrent,

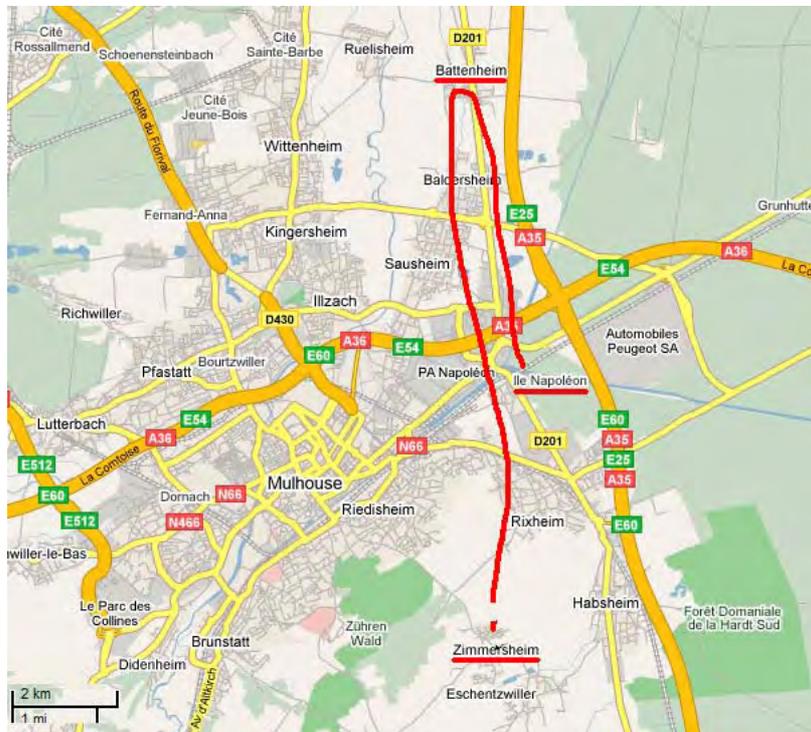
mon escadron avait été durement sonné : mon camarade de Cussac, revenu avec moi de captivité, fut grièvement blessé à mes côtés à l'Ile Napoléon. Blanchet, autre chef de peloton, fut aussi blessé Habsheim. Je participai à la conquête de Village Neuf et d' Huningue, où je subis encore des pertes, dont deux chefs de char, Bes de Berc et Guilhem, lors du nettoyage de Village Neuf.



Seppois-Kembs- Habsheim, Rixheim, le pont de l'Ile Napoléon

En décembre, l'escadron fut regroupé à Zimmersheim, l'est de Habsheim, pour y jouer les artilleurs de la Brigade "Fabien", que l'on venait d'engager dans la Hardt, avec PC à Habsheim.

Des renforts arrivèrent du Maroc, dont mon camarade Vachette, l'adjudant-chef Thury, et nous comblâmes les pertes. Comme chefs de pelotons, je dus prendre, outre Vachette, le Lieutenant Courtois, officier d'approvisionnement du régiment, qui avait été blessé en 1940, et l'aspirant Davion, popotier du chef de corps. J'étais le seul à me souvenir des leçons d'artillerie d'AFN et eus fort à faire pour mettre mes chars - peints en blanc- en batterie.



Ile Napoléon-Battenheim-Zimmersheim

Je fis connaissance du "jeune Colonel Fabien", un homme de caractère et courageux, dont je devins l'ami, déjeunant souvent à sa popote de Habsheim. Lorsqu'il trouva la mort, ainsi que plusieurs de ses officiers, dans l'explosion accidentelle du "rathaus" d'Habsheim, je participa aux recherches de nuit dans les décombres.

Le 19 janvier, ce sera l'attaque sur la Doller. Je rejoins les unités de la 9^oDIC, après avoir participé aux tirs de préparation, tirant avec TD mes par-dessus Mulhouse. Ce sera les durs combats des mines et villages au Nord de Mulhouse : Cité Ste Barbe, Cité Kuhlman, Wittenheim notamment, où mes TD firent merveille, accompagnant en première ligne les bataillons de la 9^oDIC. Nous avons encore subi des pertes, mais acceptables. C'est ainsi que Ricour trouvera la mort en février.



Cité Ste Barbe, Wittenheim

Célibataire... j'étais le dernier à partir en permission et je pus aller embrasser ma mère, à Tours ; cela faisait bientôt 5 ans que mon père était mort.

Enfin, l'Alsace était entièrement libérée, et tandis que le RCCC, dont le Colonel et les escadrons se couvraient de gloire en maints lieux, mais dont j'étais toujours détaché, s'installait au Sud de Strasbourg, je

prenais "garnison" à Wettolsheim, à l'Est de Colmar, mon escadron devant servir pour l'instruction des milliers de jeunes futurs cadres, rassemblés Rouffach, par le général de Lattre.



Wettolsheim

J'eus ainsi l'honneur redoutable de faire, au micro, dans la cour de l'Ecole, un "amphi" sur l'emploi des blindés à plusieurs milliers de jeunes gens. L'accueil des villageois de Wettolsheim fut remarquable et leurs caves largement ouvertes. Nous étions en pleine "fête" quand l'ordre parvint de me mettre en route, avec mon escadron, direction Strasbourg d'abord, pour participer à l'attaque du sanctuaire allemand.

Le régiment était déjà parti et, sans arrêt, avec mon escadron nous pénétrâmes en Allemagne, au Nord de l'Alsace, puis foncions sur Ludwigshafen-Mannheim, où les américains avaient fait un pont. Profitant d'un "créneau", nous nous y engouffrâmes redescendîmes sur Karlsruhe, où je participai, ayant retrouvé le régiment, aux derniers nettoyages de la ville en flammes. Là encore, parti avec 12 TD, je n'arrivai qu'avec 6 ou 7, les autres rejoignant au fur et à mesure de leur remise en état. Nous avons fait 500 kms sans arrêt !

Ce sera ensuite les rudes batailles de la plaine de Bade, avec le RICM une fois de plus, combats dans les bretelles de la ligne Siegfried, prise du Bischviller, du pont Kuppenheim, de Fribourg, d'où nous repartirons à travers la Forêt Noire jusqu'au Rhin, à Waldshut, où je retrouvai le régiment, puis arrivée sur le Danube et l'armistice du 8 mai nous trouva du côté de Lindau.



Ludwigshafen-Mannheim – Fribourg - Lindau.

Au début des combats, j'avais perdu le S-Lt Molténé et son adjoint, chef de peloton. A Kuppenheim tandis que le Général de Lattre me remettait la Légion d'Honneur sur le champ de bataille en présence du Général Valluy, qui commandait maintenant la 9^oDIC et du grand journaliste suisse René Payot, mon Capitaine adjoint de Combourg et Blanchet qui venait de me rejoindre, se faisaient truffer d'éclats provenant des enveloppes en maillechort des balles des mitrailleuses de DCA allemandes quadruples, qui avaient pris à partie mes AM de Commandement.

La campagne touchait à sa fin. J'avais été personnellement cité deux fois à l'ordre de l'Armée, dont une citation accompagnant et régularisant ma Légion d'Honneur, et deux fois à l'ordre de la Division. En outre le RCCC avait été cité une fois à l'ordre de l'Armée.

Cette campagne de 1944-45 était un réconfort pour ceux qui avaient connu 1939-40. Des chefs jeunes et dynamiques. des liaisons et transmissions qui fonctionnaient impeccablement et, enfin, la révélation, pour ma génération, des qualités éminentes du soldat français, qui en faisaient certainement l'un des meilleurs guerriers du monde. Qu'avait-on fait dans les années précédant 1940 pour faire de lui -essentiellement la frange des réservistes de 22-30 ans- cet être sans ardeur.

La guerre nécessite, bien sûr, des hommes et des chefs motivés, en pleine possession de leurs qualités morales et physiques.



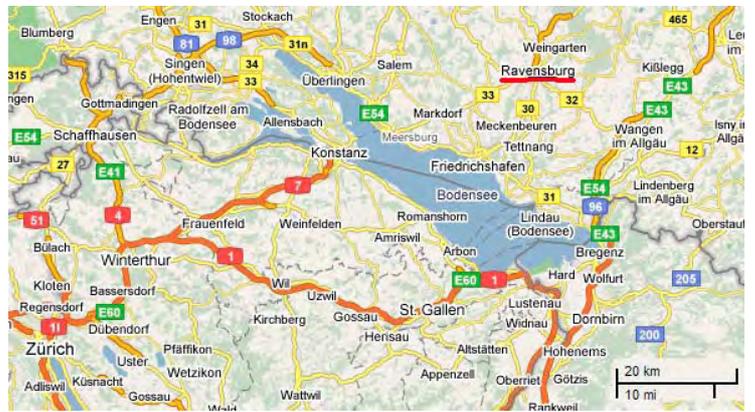
novembre 1946

Le RCCC fut maintenu en Allemagne, les combats qui commençaient en Indochine ne justifiant pas - encore- l'envoi de chars lourds. Nous vîmes partir la 9^oDIC, dont le RICM, avec à sa tête le Général Valluy. Les cadres repartaient, sans gaieté de coeur, envisageant péniblement cette nouvelle séparation des familles.

Le RCCC s'installa à Bad-Dunheim, puis Ravensburg. Promu Commandant le 25 juin à 32 ans, j'avais pris les fonctions de Chef de l'EM du Régiment. Avec notre Colonel et les camarades, nous lançons une vigoureuse campagne de recrutement au profit de "blindés coloniaux", qui porta des fruits prometteurs. Début 1947, après un séjour agréable en Allemagne, et mon mariage, en mai 1946, je me portai volontaire pour l'Indochine et je partis suivi une dizaine de camarades encadrant quatre escadrons de marche, appelés à relever les gars du RICM qui commençaient à trouver le temps bien long en Indochine. Je devais prendre les fonctions de Cdt en second du RICM, mais le Chef de Corps désigné, Lt-colonel M, s'était brisé la jambe avant le départ.



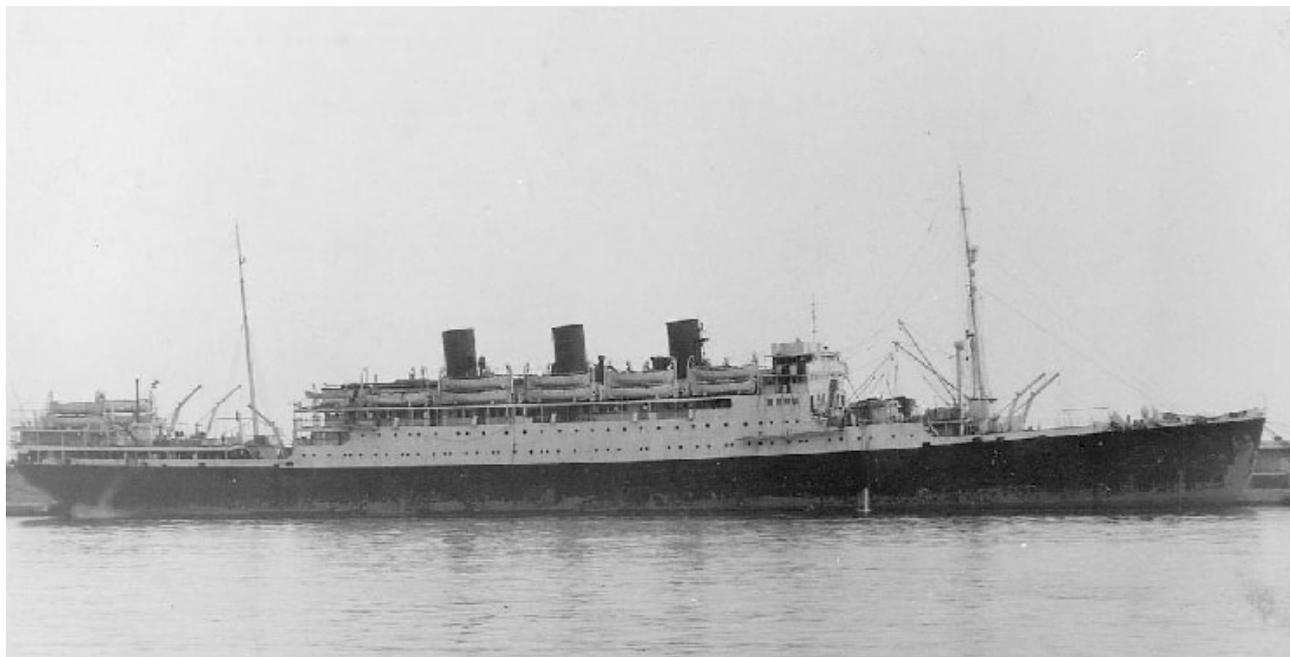
Bad-Dunheim



Ravensburg

8. INDOCHINE

Après un agréable voyage sur le s/s Champollion, je débarquai à Saïgon. Le PC du RICM était à Cho Lon¹³. Les escadrons en étaient dispersés : deux au Tonkin, un en Cochinchine, l'autre au Cambodge. Le Cdt de la Brosse en était chef de corps intérimaire et avait grand' hâte de revoir la France et les siens, ainsi que les camarades partis fin 1945.



Champollion (www.es-conseil.fr/pramona/champ33.jpg)

Ils purent partir rapidement et je pris le Commandement par intérim du régiment. Le Général Valluy, Cdt des Forces Terrestres en Indochine, m'avait reçu avec son amabilité coutumière et avait tenu à ce que j'assure cet intérim. J'obtins de lui regroupement de la totalité du régiment au Tonkin¹⁴, pour mettre un terme à cette dispersion regrettable. Avant le départ sur le Tonkin, je participai à une magnifique fête de la Saint Georges au Cercle Hippique de Saïgon, où l'ambiance était du tonnerre. La guerre d'Indochine, vue de Saïgon, était encore une guerre en dentelles. Pourtant, de violents et glorieux combats avaient déjà été livrés depuis fin 1945 et les séquelles du coup de force viêt Minh à Hanoï étaient loin d'être dissipées.



¹³ Cho Lon correspond au quartier chinois de Saïgon-Hô Chi Minh-Ville

¹⁴ Le Tonkin est la partie septentrionale du Viêt Nam, au sud des provinces de Yunnan et Guangxi (Chine), à l'est du Laos et à l'ouest du Golfe du Tonkin. Localement, il est connu comme *Bắc Bộ*, signifiant "Frontière nord".

Au Tonkin, le groupe d'escadrons était commandé par un Colonel de Cavalerie, flanqué de quelques camarades de l'ABC. Cette arme, magnifique, comptait déjà plusieurs régiments en Indochine et beaucoup de cadres disponibles. Je dus prier ces messieurs de partir et, en mai, le régiment se retrouvait au complet, dans le secteur d'Haiphong, commandé par le dynamique Colonel D., méhariste de renommée.

Je reçus le commandement du s/secteur d'Haiphong allant jusqu'à Haïchuong et Kien An. En sus du régiment, j'avais plusieurs unités sous mes ordres. Cinq mille hommes au total. J'avais reçu un renfort inattendu, reliquat du "groupement Massu", qui avait participé aux combats d'Hanoï depuis le 18 Xbre 1946, à bord d'une cinquantaine de half-tracks, qu'on leur avait confisqués pour en doter un régiment de dragons, arrivant de France sans matériels. Une vingtaine d'officiers, qui s'avèreront remarquables, avec, à leur tête, les Cdts Bley et Lacour, encadrant 5 à 600 hommes arrivèrent au RICM, furieux du coup qui leur avait été joué.

La reprise en main sera dure pour le chef de corps intérimaire, plus ancien mais de loin plus jeune que les 5 ou 6 officiers supérieurs du régiment. J'avais commandé en France 2000 calots de la Coloniale et 2000 fourragères du RICM, pour doter les nouveaux et remplacer les "galettes" de l'ABC dont une partie du régiment était pourvue. Avec des matériels supplémentaires, je réorganisai le RICM en un gros régiment d'ABC, avec un PC et un EHR étoffés, un escadron de chars légers, confié à mon camarade de 1940 Deschamp que j'avais récupéré au sortir de sa captivité, et deux groupes de deux escadrons de reconnaissance à 250 hommes chacun, équipés scout-cars et de half-tracks, confiés aux camarades Lacour et Bley. Tencé, un de leurs brillants capitaines, prit le commandement du 5^o escadron, les autres étant confiés aux camarades venus avec moi du RCCC : Lionnard, Vachette entre autres.

J'eus une sévère bataille à livrer contre les "barbes" des camarades venant de Hanoï : je la gagnai avec vigueur et, bientôt, chacun prit conscience qu'il appartenait vraiment au plus beau régiment de France. Mon grand ami Maurel, Chef des plus précieux, assurait les fonctions de Cdt en second.

Avec ce magnifique régiment, et les splendides unités de Coloniale et de Légion à ma disposition, nous nous lançâmes à corps perdu dans la pacification du delta, conquérant de nombreux villages, souvent catholiques, avec l'aide de Monseigneur Gomez, prélat espagnol du diocèse d'Haiphong, que je ferai citer et qui sera fou de joie de recevoir de mes mains un revolver 1892. Les populations "délivrées" semblaient heureuses de nous revoir. Nos pertes étaient légères. J'avais décidé de travailler à la manière V.M. c'est à dire dormir de jour et occuper, de nuit, notre delta, avec embuscades et patrouilles. A ce jeu là, nous étions les plus nombreux et les plus forts et nos succès étaient évidents, nos pertes légères. Le Colonel Domergue nous faisait une grande confiance. Nos jeunes officiers étaient brillants et ardents et de même qualité, qu'ils proviennent du RCCC ou du groupement d'Hanoï. Quel honneur et quel plaisir de commander de tels chefs. Nos hommes, courageux et généreux, confirmant renommée de "colonisateur" du soldat français. Dès le combat terminé c'était la prise en charge de la population.

A l'automne, se préparait l'opération "LEA", destinée à occuper le Nord Tonkin, au Nord de Langson, sous les ordres du distingué Colonel Beaufre. Le RICM, sauf l'escadron de chars et le 5^o escadron, devait participer cette opération.

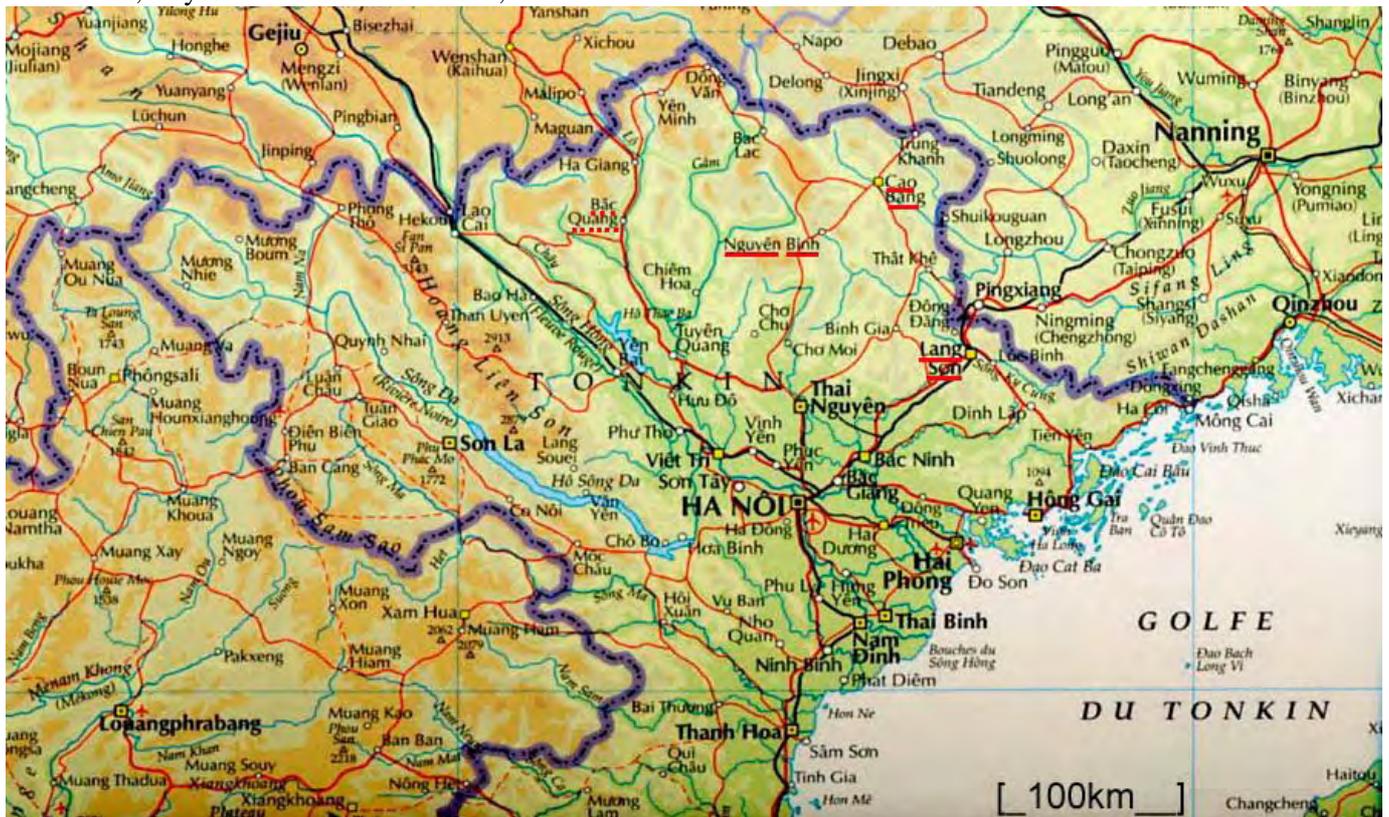
En octobre, je fus chargé avec le RICM, de diriger la concentration du groupement Beaufre, de 8000 hommes environ, dans la région de Langson. Les moyens radios importants du régiment permettaient de fixer l'échelonnement jusqu'à Langson des forces -venant pour la plus grande part d'Hanoï et d'Haïphong- via TienYen, avec toutes les ruptures d'itinéraires dues aux passages des bacs, à proximité de la Côte. Tout se passa bien.

En novembre, le groupement "Beaufre" s'élança sur Caobang, les bataillons du Génie réparant inlassablement les 110 graves coupures de route pratiquées par l'adversaire. Je commandais le sous-groupement motorisé de la colonne, avec, essentiellement, des escadrons du RICM, piétinant devant chaque coupure. Enfin, la prise de Caobang, traversé sans halte par le sous-groupement qui fonça vers le Sud-Ouest, pour prendre contact avec le groupement parachutiste Sauvagnac, qui s'était emparé de Baïkan. Ce fut une sévère chevauchée avec, en face, peu de résistance. Arrêté par une importante coupure à Nafac, j'envoyai une colonne à pied prendre liaison avec les paras, tandis que je repartais plein Nord, sur N'Guyen-Binh, par le col de Lei. A la fin de cette chevauchée, je me retrouvai avec mon EHR mon PC à Backan (NDLR2 Bag Quang ?), abandonné par la colonne à pied Beaufre qui, par la montagne, et la nettoyant, rejoignait le delta.

J'occupai Backan avec mes éléments de commandement, mes escadrons échelonnés jusqu'à Langson, au long de la route de conquête. Bientôt, l'étau viêt commençait à se marquer et les premières grosses embuscades avaient lieu sur la RC4. La situation risquant de devenir intenable pour mon PC et mon EHR, chaque nuit je lançai des colonnes à pied dans un rayon de 10 kilomètres, pour tenir les viêts à distance. Cela donna de bons résultats, mais le commandement du régiment, échelonné derrière moi, sur 800 kilomètres, depuis Haïphong jusqu'à Backan, via Langson et Caobang, devenait impossible. On sentait comme une volonté secrète de l'éprouver. Je demandai à Hanoï de me relever, sans succès.

Un beau jour, je pris place sur "piper" venu se poser sur notre petite piste pour avion et arrivai, sans

prévenir, à Hanoï en de matinée. Je demandai à voir aussitôt le Général Salan, Cdt les TFIN. Il me reçut et me renvoya aigrement. J'étais furieux. En sortant, je tombai sur le Lieutenant F. aide-de-camp du Général Valluy, et appris que celui-ci venait d'arriver à Hanoï. Je dis à F. " Il faut absolument que je voie Général Valluy, il y va du sort du RICM". Au début de l'après-midi, Valluy me convoqua dans bureau Salan et ce fut "l'explication des gravures" avec ces deux grands anciens du RICM, de 17-18. A la fin, Valluy dit à Salan : "Raoul, Deysson a entièrement raison, il faut le relever immédiatement."



Ce qui fut fait rapidement. Des unités d'infanterie, mieux à leur place que mes éléments régimentaires, vinrent me relever. Et nous prîmes la route d'Haiphong, avec le Colonel M. qui venait enfin d'arriver de France. J'avais été cité deux fois, dont une avec le RICM. Valluy avait pensé comme moi, qu'il n'était pas question que je reste au RICM comme second, après ce long intérim et, en février, je rejoignis Saïgon, où je pris les fonctions d'adjoint, puis de chef du 3^o Bureau des TFE0, au camp de Mars. Salan, descendu d'Hanoï pour relever Valluy rapatrié, était mon chef. Il sembla ne pas m'en vouloir et me dit : "Deysson, vous venez de commander le RICM, préparez-moi une directive opérationnelle pour le Tonkin" sans plus de précision, ce que je fis. C'étaient mes débuts d'EM. Je proposai une première "moûture", critiquée ; à la troisième ou à la quatrième, ça marche. Dans la foulée j'en fis pour tous les autres territoires d'Indochine, mais, avant de rédiger celle de Cochinchine, j'allai rendre visite à son patron, le Général de Latour, ce qui facilita les choses.

En même temps, je rédigeai des notices d'instruction et d'emploi pour les Armes en Indochine. Gros travail que je fis avec l'aide des 4 capitaines sous mes ordres, et Commandants des Armes. Quelques années plus tard, mon modeste 3^obureau deviendra une "grosse" affaire...

Sous Salan, puis Alessandri, je me rendis dans tous les territoires, en particulier à la veille ou pendant les opérations qui étaient lancées, le plus souvent au Tonkin. Ma femme avait pu me rejoindre à Saïgon. Ces débuts dans l'EM, bien que pénibles, furent les bienvenus. Que de paquets de cigarettes ai-je fumé, la nuit, en rédigeant mes directives...

Le vent soufflait favorablement en Indochine, mais, en 1949, l'arrivée des troupes de Mao à la frontière de Chine, posait bientôt d'angoissants problèmes. Jusque là, nos troupes, de quelque origine qu'elles fussent : européens, légionnaires, africains, tirailleurs d'AFN et aussi les vietnamiens qui se faisaient de plus en plus nombreux dans nos rangs, se battaient merveilleusement, avec un moral de fer.

Quand je fus rapatrié, en août 1949, la situation apparaissait encore comme satisfaisante.

Mais, je me demandai quelle était la politique insensée, menée après 45, dans ce pays dont on pouvait s'étonner, étant donné le degré de civilisation de son peuple, ce qu'on y faisait encore. Quels intérêts étaient-ils en jeu !

Nos milliers de morts, ceux de nos adversaires encore plus nombreux, les années terribles qu'allait vivre le Vietnam pendant près de trente ans, proviendraient de cet engagement de la France, superflu sans doute, en 1945-46.

9. RETOUR D'INDOCHINE – SEJOUR EN AOF – LE SDECE

Rapatrié en France, je fus affecté au Bureau Défense Organisation de la DAM du Ministère des Etats Associés, de la France d'Outremer, rue Oudinot, qui gérait aussi pour le compte de l'Intérieur..., les départements d'Outre-Mer.

D'abord adjoint du Colonel Copi, je pris sa place à son départ, en 1950, comme Commandant. Les autres bureaux : SMBC, Intendance, étaient dirigés par des cinq ficelles chevronnés. Quant à moi, vu mon grade, on m'avait supprimé la V.L.

Le Bureau était le véritable E.M. de ces Ministères. Le travail était passionnant et complet. J'avais un chef remarquable, le Colonel C., qui avait succédé à un général de CA, P., et une équipe de jeunes officiers ardents bien que non brevetés...

Pour tout ce qui concernait l'Indochine, je m'appuyais beaucoup sur le Général Valluy, conseiller du gouvernement pour l'Indochine, et qui était installé au 4 du Bd des Invalides avec une remarquable équipe... Malgré mes lourdes responsabilités, les fonctions que j'avais exercées en Indochine, je fus rayé de la liste d'aptitude pour le grade de Lt Colonel, par Directeur des Troupes Coloniales, prétextant que je n'avais pas l'âge "canonique". Etre entré à Saint-Cyr à 17 ans me poursuivait déjà. A ce tableau furent notamment inscrits sept ou huit de mes anciens subordonnés d'Indochine, moins anciens... mais bien plus âgés. Le vieux système recommençait. Le Général Valluy en fut furieux et me proposa, je crois, n°1 pour le tableau de fin 1951.

Je passai Lt Colonel en 1952 et partis pour l'AOF prendre les fonctions de sous-chef d'EM logistique, les fonctions emploi étant confiées à mon camarade Trocmé - brillamment sorti de l'ESG.

Ce fut un séjour familial, de près de trois ans, agréable. C'était le retour au calme après toutes les années de guerre et de séparations. En 1953, naîtra notre 5° enfant, à Dakar. L'AOF était encore un pays calme et heureux. La paix française en était la cause. Mais c'était les prémices d'une indépendance justifiée, sinon prématurée...

Sur le plan du métier, un travail sérieux. J'eus l'occasion de parcourir à plusieurs reprises les territoires de l'AEF où "régnaient", comme colonels ou généraux, des hommes qui étaient devenus mes amis : Le Puloch, Domergue à St Louis, Massu puis Charles à Niamey, Renucci à Abidjan, Gonnet à Bamako. Ils se révélaient des subordonnés ardents du Géné super, mais aussi plutôt indépendants.

Au terme de mon séjour, je fis, en France, le stage des "Sénateurs" de l'ABC. On s'était rappelé que j'avais commandé le RICM, et j'étais destiné à prendre le 21° RIMA à Constance, qui devait être équipé de matériel moderne. A mon passage à Paris, le nouveau Directeur des TC m'avait paru réservé à mon égard, trouvant "prématuré" que je prenne ce commandement. Pendant mon congé de fin de campagne, j'allai le voir et il finit par me dire qu'il voulait confier le commandement du 21° RIMA à l'un de ses camarades, Colonel blanchi sous le harnais et qui, d'ailleurs, n'avait aucune expérience de motorisé ou de blindé. Il me proposa d'être son second. Je refusai tout naturellement. En compensation on m'offrit un poste à Paris, où venait d'être disponible le modeste logement pour lequel j'avais souscrit.

Après un congé assez prolongé, je fus désigné pour prendre la place du "colonial" au cabinet du nouveau ministre de la Guerre qui succédait à un "délégué". J'y fis un seul jour, aussitôt remplacé par mon ancien Rocbois, qui, avec mon autre ancien Cantarel, prenait place dans le Cabinet du ministre. Partant mélancoliquement, avec ma "ration" de tabac sous bras, je croisai Rocbois qui m'offrit de prendre, à sa place, au SDECE, les fonctions de conseiller militaire. Lui même y était depuis peu de temps, en attente du départ de mon grand ancien Barlier. L'après-midi même, il me présenta à Monsieur Boursicot, Directeur Général du SDECE, qui me reçut avec beaucoup d'amabilité et de simplicité ainsi que son Directeur de Cabinet, le sous-préfet Lalanne.

A peine étais-je rentré chez moi, presque en face de la "piscine" je vis un motard gendarme arriver... porteur d'une permission de 30 jours, en blanc, pour récompenser mon "jour" de service au Cabinet. Je le déchirai. J'appris par la suite les avantages conséquents attachés aux personnels des cabinets ministériels et je compris que ces postes ne devaient être en général réservés qu'aux "élus".

Mon séjour au SDECE fut passionnant. Je découvrais la façade, Services Secrets - Renseignements, la seule que je n'avais pas eu à connaître dans mes fonctions précédentes d'EM.

Mes "patrons" étaient des hommes remarquables. La plupart des chefs de Service, ou leurs adjoints étaient de ma promotion de Cyr ou d'autres avoisinantes. C'étaient des officiers "chevronnés", d'une conscience scrupuleuse, et de la plus parfaite honnêteté. Dans les années qui suivront, ils disparaîtront peu à peu, victimes des "révolutions de palais", consécutives aux crises politiques. Cela me paraîtra regrettable.

Je découvris tout cet univers et m'aperçus que, dans les 3 Armées, grande était l'ignorance des chefs et de leurs subordonnés des possibilités considérables que leur offrait le "service". Quant à celui-ci, il péchait

un peu par sa discrétion et une certaine méfiance, ayant tendance "garder sous le coude" des faits dont la connaissance eût paru importante. Je fis des journées "portes ouvertes" pour tous mes camarades en place dans les 2° Bureaux parisiens qui furent heureux de visiter le SDECE où tout, ou presque, leur fut ouvert. Sur mes instances, M. Boursicot avait lui-même invité à venir nous visiter les hautes autorités militaires parisiennes, mais aucune n'eut jamais le temps pour le faire.

Mes relations avec les 2° bureaux des Armées étaient fréquentes et amicales. J'essayais de leur ouvrir au maximum les portes de nos services. Mes fonctions sur le plan interallié étaient importantes et passionnantes et j'eus l'occasion de participer à Washington, à une conférence, réunissant les "têtes" des différents services. Le Général Valluy, représentant français au "Standing group", me reçut à bras ouverts, ainsi que la bande de colonels qui l'entouraient, tous mes amis. Il y avait de grandes réceptions à Georgetown, en l'honneur du départ de l'adjoint de Valluy, le Général Sthelin. J'y fus convié, bien que je fusse aux USA un peu incognito. A la première, Valluy me prit par les épaules et me présenta à l'Amiral Redford, chef suprême des Armées US, en disant "Amiral, je suis heureux de vous présenter mon grand ami, le Lt Colonel Deysson".

Je vécus les dessous de la guerre d'Algérie, guerre qui apparaissait déjà "cuite" pour certains camarades des Services bien informés, et l'aventure de Suez. Je m'aperçus aussi comment les "politiques" "gâchaient" les renseignements qu'on leur apportait, s'en servant parfois pour leurs propres manœuvres. A l'époque le SDECE "traitait" les écoutes téléphoniques. Les patrons s'en occupaient et les utilisaient avec une probité rigoureuse.

Ce séjour au SDECE fut pour moi très précieux. Fin 1956, je réussis à faire échouer des manœuvres de certains camarades de l'Armée qui, se méfiant à tort du SDECE, voulaient reconstituer un véritable service de renseignements militaire à leur botte.

Déjà un SRO indépendant avait été créé en Algérie. J'avais réussi aussi à faire rétablir, par mes patrons, plusieurs camarades rayés au dernier moment des listes d'aptitude, en jouant sur la dualité Ministre de la Défense - Secrétaire d'Etat à la Guerre. A mon insu, ils avaient aussi fait remettre mon nom sur la liste d'aptitude, dont j'avais été rayé par mon "ami" le Directeur des Troupes Coloniales, une fois de plus je n'avais pas, à ses yeux, "l'âge canonique".

Changement de ministère et mon excellent patron s'en alla, remplacé par le Général G. Il y eut une "charrette", dont je fis parti, en raison sans doute des faits ci-dessus.

Je fus désigné pour prendre le commandement du RICM dans la région de Tlemcen. Les "copains" me conseillaient de ne pas aller en Algérie ; on m'offrit des postes...mais j'étais assez "bête" pour suivre mon destin et j'estimai aussi, malgré mes problèmes familiaux, que ma place était là où l'Armée se battait. Ce qui n'était pas, d'ailleurs, l'avis de certains grands chefs qui pensaient qu'envoyer des gens distingués en Algérie, était sans utilité...

10. RICM - ALGERIE

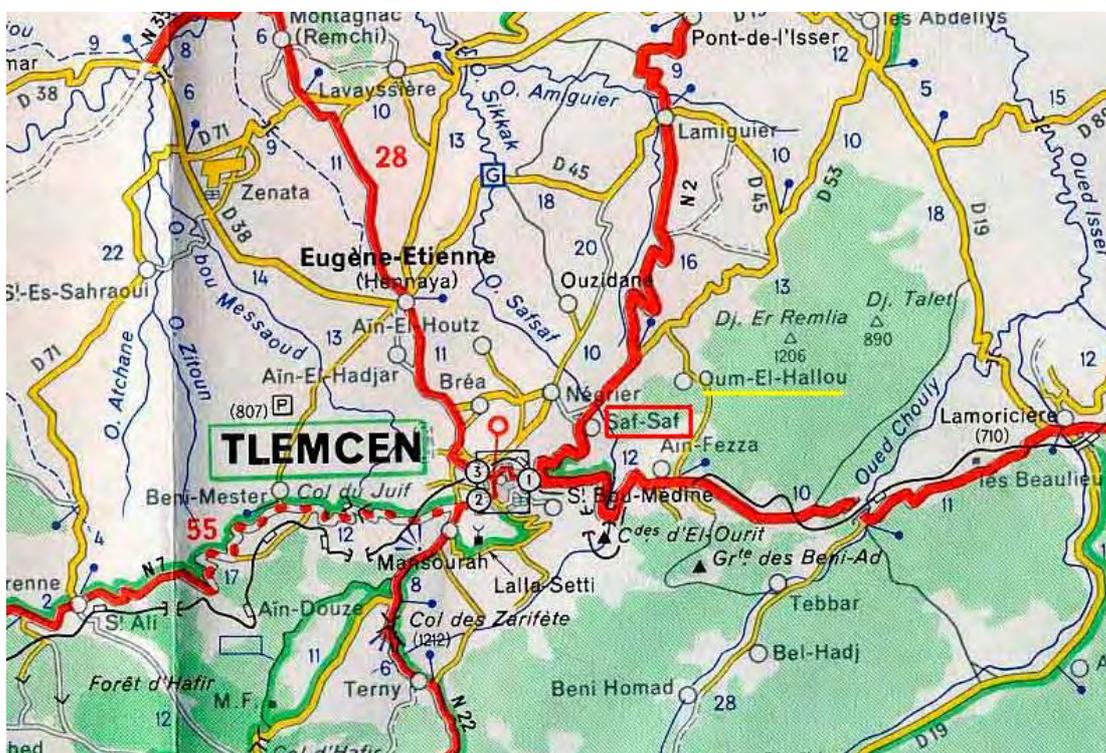
Début 1958, je rejoignis à Saf-Saf, près de Tlemcen, après avoir fait le stage intéressant d'Arzeu sur la guerre psychologique et révolutionnaire. Son patron, mon ancien Bruges, était un orfèvre en la matière.

Ainsi, 11 ans après l'Indochine, je reprenais le RICM que j'avais eu l'honneur de commander à 34 ans. J'en avais maintenant 45...

Je retrouvai un régiment différent de celui du Tonkin.

Avec un BHR, 4 escadrons dont 1 de chars légers et 3 d'auto mitrailleurs, il était sur le type de régiment d'ABC de 57-58. Il avait un encadrement et des capitaines hors de pair et était surtout utilisé en « bouclage » des opérations de la Zone, dont le siège se trouvait à Tlemcen, à quelques kilomètres de Saf-Saf. Un escadron venait de se « distinguer » en sortant sain et sauf d'une embuscade tendue sur la Nationale d'Oran, à quelques kilomètres de son cantonnement... J'avais en outre un excellent Bataillon d'Infanterie sous mes ordres. Dans les tous premiers jours de mon commandement, une ferme brûlée, 2 européens tués dans leur voiture, et une femme enlevée à quelques kilomètres de mon P.C. Tous les soirs c'était la veillée. On attendait le « coup dur » pour lequel on arrivait bien sur trop tard dans la nuit.

4 ou 5 jours après mon arrivée, je reçus une lettre, qui me disait en gros « Oum el Hallou est « occupé » par des fellaghas que nous martyrisons – Au secours ». Oum el Hallou était un bourg, perché sur les pentes du Djebel, à peu de distance de Saf-Saf, que chaque jour nos pelotons traversaient -salués respectueusement par la population- avant d'aller patrouiller dans les monts de Tlemcen, qui nous dominaient.



Je décidai immédiatement une opération. J'obtins du Colonel Andolenko, Cdt le magnifique 5^oREI, stationné à Turenne, de l'autre côté de Tlemcen, sa participation. Prenant à revers les monts de Tlemcen, après une longue marche de nuit dans le Djebel, il vint couronner avant l'aube les crêtes au-dessus d'Oum el Hallou. Au même instant, avec le régiment, alerté au dernier instant, j'investissais Oum el Hallou par le Sud.

La population, craintive et sombre, était rassemblée sur une petite place. La fouille fut vaine pendant des heures, jusqu'à l'instant où, à mes pieds, alors qu'un de mes soldats frappait de la crosse les parois d'une étable à âne au flanc d'un petit thalweg¹⁵, un coup de feu retentit. Je pris le commandement de l'affaire et ce fut le premier de mes "discours" à l'adversaire, lui promettant la vie sauve. Après une demi-heure, sortit en tirant, un fellagha¹⁶, porteur d'un calot de la Coloniale, qui fut tué. Six autres suivirent et se rendirent. Sept

¹⁵ Un thalweg (ou *thalweg*) correspond à la ligne qui rejoint les points les plus bas d'une vallée (Wikipedia)

¹⁶ Un fellagha ou fellaga est un combattant tunisien (1952-1956) ou algérien (1954-1962) entré en lutte pour l'indépendance de son pays alors sous domination française (Wikipedia)

Mausers¹⁷ flambant neuf. Ce fut le commencement de longs interrogatoires et de fouilles en règle. En trois jours, l'on sortit de terre, vivants, morts ou blessés, une quarantaine de fellaghas. Certains prisonniers deviendront les premiers de mes excellents harkis.

Finalement, et c'était bien là le propre de la guerre révolutionnaire, dans ce village tout près de mon PC, traversé chaque jour par mes patrouilles, il y avait, le premier jour des combats, cent à cent cinquante fellaghas sous terre, dont le PC de la Nahia qui avait rassemblé ses subordonnés pour une réunion de chefs, PC que je ferai sauter après des heures de vaines discussions et promesses, et l'hôpital de Nahia. Une bonne partie s'enfuit de la première nuit, la Légion étant repartie, mes effectifs ne me permettant qu'un "bouclage" assez lâche de nuit.

Je décidai, comme jadis au Tonkin, de faire comme l'adversaire et de tenir de nuit le bled. J'organisai ainsi le travail de mes unités qui se mirent à faire de la nomadisation de nuit, en tendant des embuscades dans le djebel. Mes gars du RICM descendirent donc de leurs chars et automitrailleuses -utiles pour le défilés et, leur valeur et leur ardeur aidant, en quelques mois nous détruisîmes l'adversaire dans le sous-secteur, au cours de combats sous terre et sur terre. La plupart des prisonniers -bien traités- se révélant bientôt d'excellents harkis. Dans les quinze jours suivant mon arrivée, ce fut la fin des exactions fellaghas et le calme régna sur le sous-secteur.

Nous eûmes encore quelques succès dans les sous-secteurs voisins, en détruisant deux sections venant du Maroc, parfaitement équipées, traversant aisément les barbelés qui garnissaient la frontière du Maroc, gardés par de nombreuses troupes.

Puis, sur le plan militaire, ce fut le retour au calme. Nous nous occupions beaucoup de la populations et, quand nos nettoyages avaient fait descendre du Djebel plusieurs centaines d'habitants aux abois, les avons installés dans deux villages de regroupement, bâtis sur quelques hectares de plaine arrachés non sans mal, où nous les aidions de toutes nos forces à s'installer correctement. Bien que de la Coloniale et connaissant à peine l'Algérie, j'ignorai ce que pouvait être le "honteux colonialisme". Mon sous-secteur en était bien un exemple. Riche en orangeraiés et vignobles, il procurait, à une minorité, des richesses que j'estimai à 90 % du revenu agricole, tandis que les 10% restants revenaient en salaires ou sous d'autres formes à la population...musulmane.

Avec le retour au calme, j'avais vite arrêté le système de protection des domaines agricoles pour le remplacer par des surveillances des regroupements. J'avais équipé certains villages de postes d'autodéfense, y compris Oum el Hallou qui comptait parmi les plus ardents. Mais quel décalage entre notre action militaire, pacificatrice et humaine, et l'attitude des hautes sphères. J'en citerai deux exemples.

Un matin j'arrivai dans le village de Z., mon premier regroupement, et je fus assailli par une horde d'habitants brandissant des feuilles colorées, et visiblement mécontents. Stupéfaction, les services des impôts de Tlemcen, au courant du retour au calme et des regroupements, étaient venus avec leur "grand-livre", calculer les impôts des familles réunies et les imposer sur les biens qu'elles possédaient avant leur dispersion. J'étais fou de rage et m'emparai de toutes ces feuilles iniques, je fonçai Tlemcen et clamai mon indignation. On évita désormais de toucher mes regroupés, qui vivaient essentiellement grâce à nos aides de toutes sortes.

Il y eut, à cette époque, beaucoup d'élections, sous notre contrôle. Nous veillions ce que la légalité fût soigneusement respectée. Nous amenions aux urnes, en camions, les villages lointains placés sous la surveillance de mes officiers. Mais, les consignes étaient formelles, la liberté totale du choix - et sans contrôle aucun, devait être laissée aux votants. Au soir d'une rude journée où j'avais fait en "Bell" tous mes bureaux de vote, je visitai ceux de la banlieue sud de Tlemcen, "en arrière de la main", sous la pression des FLN de la ville. Il n'y avait eu dans un bureau de vote que 50 ou 60% de votants. Une autorité civile était venue et avait enfourné, dans l'urne, devant un aspirant médusé, des paquets de bulletins. Là aussi, on m'entendit.

Au total, commandement passionnant. Nous avons "vécu" Mai 1959 avec beaucoup d'espérance, reçu la visite du Général de Gaulle lors de sa "tournée des popotes" et nous pensions que nous étions sur le bon chemin, à condition qu'une "révolution" sociale et économique intervienne en Algérie et la sorte du borborygme "colonialiste" où elle était en grande partie enfouie. Les populations nous semblaient acquises dans notre coin. Il fallait aussi, évidemment, qu'une politique déterminée et cohérente soit menée en haut lieu. Nous étions donc pleins d'illusions...

Nous avons enterré le 1-04-59 la "Coloniale", pour prendre l'appellation de "Troupes de Marine" en lançant vers le ciel une débauche de munitions. Ces feux réveillèrent et affolèrent le général B. Cet homme charmant qui était mon patron, me téléphona à 1h du matin, pour demander ce qui se passait. Je lui répondis "Le RICM enterre la Coloniale". Il dit "bon" et raccrocha.

J'avais été cité 3 fois, deux à l'Armée, une au Corps d'Armée. En juillet 1959, je fus rappelé d'urgence

¹⁷ Pistolet

à Paris pour y prendre le CER, à l'état-major commun des Forces Armées et du SGDN. Sans le savoir, j'étais devenu un spécialiste français du renseignement et je prenais un poste où avait sévi l'un des camarades qui m'avaient fait "éjecter" du SDECE en 1957. Pour l'instant, je remplaçai les permissionnaires...

11. CER – IHEDN – ZOS – MERS EL KEBIR

Dans les semaines qui suivirent mon arrivée, je rendis visite à toutes les hautes autorités militaires de Paris, que j'approvisionnai en notes de renseignement, ainsi que les autorités civiles. J'ai bien vu une vingtaine de grands chefs des trois Armées. Aucun ne jugea utile de me demander ce que je pensais de l'Algérie dont je venais. Seul, mon patron, le Général Ely, m'interrogea à ce sujet. Pendant une demi-heure je fis part de mon expérience et de mes réflexions. A la fin de l'entretien, il parut rêveur, et finit par me dire en gros : "Bien sûr, Deysson, c'est très intéressant, mais la France ne peut se détourner de ses missions prioritaires en Europe et dans le Monde pour une telle affaire". Je compris que "les carottes étaient cuites" en me rappelant ce que je sentais en quittant le SDECE dix-huit mois auparavant.

Disposant d'une cinquantaine d'officiers et de fonctionnaires d'élite, je dirigeai pendant un an, avec conscience, le CER, fournissant une production de qualité, notamment sur le monde soviétique et l'Afrique du Nord. Là aussi, je pus me rendre compte de la maigre exploitation qu'en faisaient les autorités civiles et militaires, en particulier à l'occasion d'une "grosse affaire" qui, malgré un semblant de compréhension des uns des autres, finit par avorter, car sa révélation aurait pu gêner une certaine politique.

Ma famille m'avait rejoint à Paris et nous avons, après ces nouvelles séparations, repris une vie normale.

A l'été 1960, je fus convoqué par le général Ely, qui m'apprit que j'étais désigné pour suivre les cours du CHEM et de l'IHEDN. Je me vis mal élève à nouveau... perdant ma VL et mon chauffeur, et protestai, à la grande indignation du général qui m'expliqua que je n'avais pas le droit de refuser, et que j'avais une chance insigne d'être désigné alors que je n'étais même pas breveté... Je me demande encore comment j'aurais pu me préparer à l'être.

Je vis, là aussi, le doigt du destin... le Général Le Puloch était Chef de l'Armée depuis 2 ans, et ne m'avait pas oublié. A nouveau, il orientait ma carrière et ma vie. En octobre, j'entrai au CHEM puis à l'Institut. Chose amusante, à la rentrée, pendant l'amphi d'inauguration, on m'appela. Mon camarade et ancien L. du cabinet du Ministre, venait me demander, de sa part, de prendre la place du "Colonial" du cabinet Militaire de l'Elysée, à la place du titulaire, non ami R.. promu général. Je lui répliquai : "On me dit que je dois impérativement faire ces hautes écoles pour ma carrière et, le jour où ça commence, on vient m'y enlever.". Il me répliqua que mon vrai intérêt était d'accepter ce poste... "prometteur". Je lui déclarai que, si j'étais désigné, j'irais... mais que je n'étais pas volontaire. La chose en resta là.

Le stage fut intéressant -surtout par la fréquentation de camarades -militaires ou civils- de haute valeur, des conférences et des voyages intéressants - en particulier le séjour que fit le CHEM sur le porte-avions "Forrestal". La puissance américaine y apparaissait saisissante.



USS Forrestal

Au CHEM quelques exercices stratégiques de haute volée où les deux camps échangeaient des centaines, voire des milliers de projectiles nucléaires, avec une rare insouciance. Peut-on imaginer quelque chose de pareil, quand on voit les conséquences si graves du "pétard" de Tchernobyl ? Peut-être les grands

du monde qui vivraient de tels évènements dans des blockhaus à 300m sous terre.

Avant la fin de "l'année scolaire" ce fut le "putsch" d'Alger et notre patron se trouva aux arrêts, par "prudence", dans des locaux militaires. Nous avons vécu, chacun à sa manière, des graves évènements. Tout se termina. J'espérai pouvoir -enfin- reprendre le chemin d'Outre-Mer, comme chef d'EM dans tel ou tel territoire, quand, un jour, le général Le Puloch nous convoqua, mon camarade du CHEM Jacques Lefort et moi. Il avait sur son bureau - à l'ombre du vieux drapeau du RICM- un grand carton sur lequel il refaisait de sa main l'ordre de bataille et l'encadrement de l'Armée.

C'est ainsi que je fus désigné pour la Zone Ouest Saharien, à Colomb-Béchar, tandis que Lefort prenait, à Ouargla, la Zone Est, des Oasis. J'eusse préféré -bien sûr- un poste OM que le Général me promit pour plus tard...



Le général Revol commandait -depuis Alger- le Sahara. Il avait sur place, à Colomb-Béchar, le Colonel Barboteu, vieux méhariste qui avait succédé après le putsch au général de Maison Rouge, homme charmant et brillant -mais qui n'avait rien fait, ayant eu une attaque le jour du putsch. Il se rétablira et on "réparerai" en lui donnant la 5^oDB et la Zone de Mostaganem. J'attendais le signal du départ, pris entre deux feux, ceux du Général Le Puloch, pressé de me voir partir, et le Général Revol qui temporisait. Un jour, je pris ma valise et ma raquette et arrivai à Alger dans la belle résidence à El Biar¹⁸ du Général Revol. Quand soudain, de graves incidents éclatèrent à la frontière marocaine, où le 1^oREC se distingua en "capturant" sans casse de nombreux soldats marocains, la plupart anciens tirailleurs, ravis de retrouver les Français... Je fonçai à Colomb Béchar par Dakota et pris le commandement de la Zone.

La Zone Ouest était divisée en 4 secteurs : Colomb Béchar¹⁹, Tindouf, Adrar, El Abiodh, et comprenait environ 15 à 17000h dont 5 ou 6000 pour le seul secteur de Colomb Béchar, qui faisait face au

¹⁸ El-Biar fait partie de l'agglomération d'Alger. Elle est structurée par un centre d'affaire très riche et des quartiers résidentiels chics (Wikipedia)

¹⁹ Aujourd'hui appelé Béchar

Djebel Grouz et au Maroc, tout au long d'une ligne fortifiée, avec l'appui de deux régiments d'artillerie avec radars et canons. Plus à l'ouest, plus de barbelés, mais la piste de sable où, à l'aube, dès que l'on voyait les traces des éléments adverses passés dans la nuit, des opérations éclair, à base de véhicules et de motorisés, étaient lancées, avec nos pisteurs R'guiban et, à chaque fois, ils étaient capturés dans la journée, avant d'atteindre Djebel Béchar. Remarquable organisation qui avait fini par "dégoûter" l'adversaire.

Tout en parcourant mon immense zone à tire d'aile, sur un rythme soutenu, je m'attaquai à un premier problème.

L'une de mes premières nuits, le "barrage" avait été "attaqué" et cela avait déclenché un affolement général et une intense riposte, surtout de nos canons. A l'aube, j'y étais. Un poste tenu par une batterie d'Artillerie avait reçu quelques coups de mortier, déclenchant l'alerte générale. Je traversai les barbelés avec des patrouilles, pour m'apercevoir que "l'attaque" adverse était faite de 4 ou 5 fellaghas, venus quelques centaines de mètres du poste avec un "âne", portant un mortier et quelques obus. C'était là l'"ennemi" qui avait tenu nos troupes en éveil. J'étais fou de rage et en fis part à l'excellent cdt de secteur. Je décidai que, chaque nuit, une partie des troupes du secteur irait s'installer en embuscade ou faire des patrouilles au delà du barrage, jusqu'au pied du Djebel Grouz et je fis savoir que, si j'étais à nouveau réveillé par des idioties pareilles, l'on m'entendrait. Ce qui fut fait. Quelques temps après, je fis une opération qui arriva en vue du Maroc, sur la crête du Djebel Grouz. J'avais fait avancer une partie de mon artillerie et, à vue, nous déclenchâmes des tirs violents sur les camps adverses qui se croyaient à l'abri de l'autre côté du Grouz. Ils se replièrent plus loin...et je n'entendis plus guère parler du barrage, nos patrouilles et embuscades, le repli des camps, ayant, là aussi, dégoûté l'adversaire.

En même temps, je fis arrêter les travaux de fortification, entrepris par le Génie qui allait, sur ordre, jusqu'à recouvrir de dalles de béton, les chambrées, réfectoire etc. des postes pour mettre les personnels à l'abri des feux de mortier adverses. Une fois de plus, j'étais conforté dans l'idée que les barrages, apparemment continus, sont néfastes pour le moral et la valeur des garnisons qui en assurent la garde. Que ce soit en France, en Algérie ou au Sahara, la mentalité d'"assiégé" vient vite s'installer au détriment des vertus guerrières et opérationnelles qui peuvent, pourtant, particulièrement vivre chez le soldat français.

Un second problème que j'eus à traiter rapidement était celui du grand erg occidental. Quelques temps auparavant, à grands coups d'hélicoptères, il avait été "nettoyé" par le glorieux B. Or, s'y terraient encore une cinquantaine de "résiduels" organisés en plusieurs bandes qui en jaillissaient de temps autre pour effectuer des raids meurtriers dans les palmeraies sises sur les bordures, sans qu'on cherche à y remédier de façon efficace. Avec mon adjoint, le brillant Colonel Collet, et mon remarquable adjoint air, Colonel Lecerf, nous préparâmes une opération.

Nous portant au plus profond du massif de dunes, en y installant des bases avancées, rappelant les unités méharistes et en créant d'autres de fortune, nous entreprîmes une reconnaissance du Grand Erg que j'avais baptisé "le petit erg métropolitain". Broussards et hélicoptères le survolèrent dans tous les sens, jusqu'au moment où l'une des bandes, affolée se mit en mouvement. Ce fut une poursuite sur trace qui permit, en quelques jours, avant que le vent de sable ne se lève de détruire ou capturer les bandes. Nous d'eûmes qu'un seul tué, le premier légionnaire débarqué d'hélicoptère, qui surgit sur dune au-dessus d'un campement rebelle.

Nous nous occupons aussi beaucoup des populations, auprès desquelles nous poursuivions inlassablement l'œuvre humaine et généreuse qui est le propre des français. Elles nous en marquaient une vive reconnaissance.

Les actions militaires étaient closes. Mais le dénouement de l'affaire algérienne approchait de son terme. Après les excellents préfets que j'avais eu à Colomb Béchar, je "touchai" un préfet algérien intellectuel professeur au Maroc intelligent et avisé, avec qui nous préparâmes, en commun accord, le passage à l'indépendance. Tout devait bien se passer dans ma zone, sauf peut-être dans la région d'El Abiod, trop proche des départements algériens. Et l'arrivée du Maroc, de troupes FLN s'effectua sans incident. Les relations furent sans histoire entre elles et les nôtres, et le CIECS, qui était, pour l'instant, maintenu au Béchar. J'avais passé mes unités indigènes au complet à l'armée algérienne. Elles devaient réagir bientôt avec succès contre les troupes marocaines qui avaient essayé de profiter de la situation pour prendre pied en territoire algérien.

Au départ du général Revol, et avant l'arrivée de mon petit co j'avais assuré l'intérim du Sahara, ce qui m'avait permis de pousser quelques pointes dans l'Est Saharien et de visiter le site d'Im Amguel où l'on pratiquait des explosions souterraines.

Je fus frappé par le confort de la vie de ces techniciens, bien payés et bien nourris, alors que les unités sahariennes rayonnant autour du site pour sa sécurité, en étaient réduites à la portion congrue.

J'avais été nommé général le 25 juin, nouvelle que le "bélino" m'avait apportée un soir de lourde inspection, alors que je me prélassais au fond de la piscine de Tindouf.

J'avais appris aussi, incidemment, que j'étais désigné pour prendre le commandement des Forces

Terrestres de la base de Mers El Kébir. J'avais protesté auprès du général Le Puloch, car j'espérais toujours repartir Outre-Mer, mais en vain.

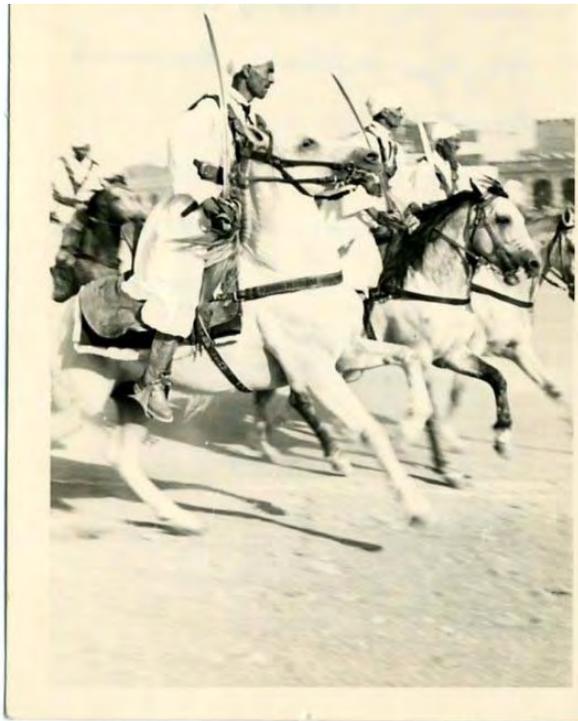
Le 1er octobre, je rejoignis Mers el Kébir et me présentai au sympathique amiral cdt la Base. Je restai quelques mois avec mon PC à Aïn el Turck, installant et amalgamant mes unités, près de 10000 hommes au total, et jetant les fondements de la défense de la Base. Dans les "cathédrales" enterrées sous roc, se trouvait le PC interarmes, avec qui j'avais de bonnes relations. Mais je préférais vivre dans ma villa d'Ain el Turck et de partager ma popote avec de sympathiques subordonnés.



Un beau matin de mars, mon petit co de Ravinel, délégué à la mission de liaison à Oran, me téléphona, tout joyeux, en me disant "je lis dans "l'Echo d'Oran" (algérien) que tu vas prendre 8° Brigade mécanisée à Lunéville. Tu as bien de la veine". était lui-même lunévillois. Ayant lu Courteline et "Le train de 8h47", je connaissais l'existence de Lunéville. Mais alors, quand irais-je Outre-Mer ? Je bondis à Paris et me fis mettre à la porte par Le Puloch qui me fit savoir qu'il était beaucoup plus important, pour moi, de prendre une Brigade. Ce en quoi, je reconnus par la suite, il avait pleinement raison.



1961 -Guy Deysson à l'extrême gauche



Fantasia -1961

12. 8° BRIGADE MECANISEE - 5° RM. ALAT

Au printemps, je rejoignis Nancy, puis Lunéville. Des congères sur la route marquaient la fin d'un hiver rigoureux. J'allai me présenter à mon grand ancien et ami, le Général Massu, à Metz où il me reçut avec affabilité, puis au Général Beauvallet à Mulhouse, un "X" de haut vol qui commandait la 7° Division et la 8° Brigade constituée au complet, sauf son général. Je visitai rapidement tous mes corps de troupe de Lorraine et des Vosges et trouvai d'excellentes unités, dont l'encadrement, habitué aux combats métropolitains ou d'Outre Mer, était des plus expérimenté. Nous nous lançâmes, à corps perdu, dans l'instruction de cette unité, afin qu'elle soit opérationnelle le plus vite possible. Au bout de quelques mois, elle l'était.

Il y régnait une ambiance dynamique. Mon EM comportait quelques paras de valeur affectés à Lunéville, avec des sanctions consécutives au "putsch". Mais l'Algérie nous semblait déjà bien loin et préparation du combat dans l'ambiance nucléaire était devenue notre préoccupation dominante. Manœuvres en Lorraine -Camps en Champagne -Remise en état des matériels vétustes : Half-tracks, en attendant les AMX, chars AMX 13 sortant de leurs dépôts et posant de nombreux problèmes. Je fus bientôt fier de commander cette unité dont j'avais décidé qu'elle était "la plus belle" de l'Armée. Je pus cependant constater que les deux autres brigades, avec des chefs remarquables, avaient aussi une grande valeur...



AMX13

Dans l'hiver 63-64, le général Beauvallet nous quitta pour prendre de hautes fonctions parisiennes. J'assurai l'intérim étant -déjà- le plus ancien des Brigadiers, et je pus constater combien il était difficile d'amalgamer les 3 Brigades et les EOD de cette grande unité, plus de 20000 hommes répartis sur 15 ou 20 départements.

A ce titre, je préparai la grande manœuvre divisionnaire de l'année. Prévoyant l'avenir et conscient des difficultés du combat en retraite, je la faisais commencer à Bitibe et terminer au Val d'Abon. Je passais les rênes au Général Legay qui arrivait de Paris pour cette manœuvre, et l'expérience ne fit que confirmer sur les difficultés de manœuvre (pour) une telle grande unité et de la nécessité de l'amalgamer plus à fond. La lourdeur des PC était notamment apparue, incapables de se déplacer.

Le Général Legay homme d'une conscience professionnelle hors de pair, après cette rude épreuve, s'employa à pallier ces difficultés.

Je m'étais lié d'amitié avec il vint, avec son épouse, présider début mai le Bal de la Brigade au château de Lunéville. Le 7 mai, ce fut le drame où il perdit la vie, son hélicoptère malencontreusement engagé dans une nappe de brouillard, s'étant écrasé sur les forêts des premières pentes du Barois. J'aurais dû être avec lui, si le mauvais temps ne m'avait empêché de le rejoindre à Mailly.



Château de Lunéville (www.cg54.fr/cg54/pages/fr/101.htm)

J'assurai à nouveau l'intérim de la 7^e Division, après avoir organisé à Mulhouse de magnifiques obsèques où plus de 50 généraux vinrent accompagner le général Legay, l'un des chefs les plus distingués de l'Armée.

Le temps passa bien vite. J'appris à connaître les populations lorraines et alsaciennes, au milieu desquelles l'Armée se sentait vraiment chez elle. A Lunéville, attachée aux grandes traditions de la cavalerie, je fis connaissance de gens remarquables, dont plusieurs "dames" dont le rôle dans la résistance locale avait été aussi éminent que discret.

1965 arrivait, j'allais avoir ma 3^e étoile. Le général Le Puloch qui quittait la tête de l'Armée ne m'avait pas oublié. J'avais 52 ans.

J'espérais toujours obtenir un poste Outre Mer, mais la concurrence devait s'avérer rude avec tous mes bons camarades "Compagnons" qui jouissaient de prérogatives certaines dans l'attribution des hauts commandements Outre-Mer. Je fus affecté comme adjoint au Général, Gouverneur Militaire de Lyon, Cdt la 5^e RM.

Je me consacrai donc aux tâches du Commandement de l'administration territoriale, sous l'égide de chefs bienveillants, le général Vezinet, puis le général Simon. Je parcourais inlassablement les 12 départements de la Région, des Alpes au Massif Central, m'attachant passionnément aux problèmes de l'instruction. Les troupes de la Région n'étaient pas très bien équipées. Je visitai les Bataillons de la Brigade Alpine qui avait à sa tête, à Grenoble, un général de grande valeur. Je me rendis compte que la brièveté du service ne permettait pas de faire des cadres et des hommes, à la fois des skieurs et montagnards expérimentés, et des professionnels du combat.

J'eus l'honneur d'organiser les manœuvres Alpes 1966, que vint visiter le Général de Gaulle. Au cours des "festivités" de fin de manœuvre, à Grenoble, où j'avais fait le "debriefing", je fus convoqué par le Général dans le bureau du Gouverneur. Il me reçut avec une grande courtoisie et nous échangeâmes quelques propos, pleins de hauteur de sa part, plus modestes de la mienne. Visiblement - et je l'avais compris aussitôt- le Général avait cherché à savoir qui j'étais et ce que j'avais dans la peau, en vue des prochains Commandements. Mon ancien C., chef de l'Armée, m'avait promis un haut commandement Outre-Mer, quand nous reçûmes la visite à Lyon, d'un charmant camarade, "Compagnon", qui nous annonça qu'il allait prendre ce Commandement. Un autre m'était déjà passé "sous le nez". Je m'en ouvris à C., qui me dit qu'en effet il n'avait pu empêcher cela, mais qu'en compensation je prendrais le Cdmt Militaire à Berlin... Ce n'était pas l'OutreMer, mais avec 3 enfants encore en pleines études, cela pouvait s'avérer satisfaisant. Bien sûr, un autre camarade prit Berlin.

En juillet 67, nous apprîmes la mort en Broussard, au dessus de Baden-Baden, de l'excellent général Navelet, lui aussi "X" distingué. Je dis à mes camarades "Voilà qui va intervenir dans le jeu de pousse-

couillon?" Je (ne) pensai pas si bien dire quand, quelques jours plus tard, mon ancien C. me téléphona pour me dire "Tu prends l'Alat". Devant ma réaction violente, il raccrocha. J'avais immédiatement compris. Après le "massacre des généraux" - mon petit co Ducournau, Legay et Navelet, on comptait sur moi pour prendre ce commandement "délicat" voire dangereux, et très coûteux pour l'Armée sur le plan des matériels.

C'était bien là un poste à responsabilité à offrir à un Deysson, qui avait maintenant 54 ans, avait deux ans de grade de divisionnaire. Habituellement on y plaçait un jeune brigadier qui obtenait la 3^e étoile à la sortie. Ce n'était pas, non plus, un poste à offrir aux "copains".

Mais, au fond, il y avait un destin prémonitoire...qui veillait quelque part. Si j'avais eu de bons yeux, j'aurais probablement été aviateur à ma sortie de Saint-Cyr, d'où sortaient, de mon temps, les jeunes officiers d'aviation. J'avais, toute ma vie, été un peu "refoulé", à tel point qu'en 1936-37, lors de mon séjour à Paris, j'avais effectué -comme volontaire, dégageant l'Etat de toute responsabilité- deux stages de liaison terre-avion au Bourget et à Orly, dont j'avais gardé un excellent souvenir, volant autant que je pouvais avec d'excellents pilotes, dont le Lieutenant Rossi, héros des grands exploits de l'après guerre.

Je rejoignis donc -pas très content cependant, mon P.C. d'abord sur la vieille base d'Issy les Moulineaux, puis à Villacoublay, où l'on avait édifié un beau P.C.

Je trouvai, dans l'ALAT, de grandes satisfactions. Un personnel d'élite et des cadres remarquables, dont beaucoup avaient "blanchi sous le harnais" devenant depuis les prémices d'Indochine puis l'Algérie, de Lieutenant à Cdt, Lt Colonel, voire Colonel Pilote. Raison pour laquelle le Commandement pensait ne pas pouvoir trouver, parmi eux, des candidats au Commandement de l'ALAT. C'est l'une des choses dont je me préoccupai rapidement, poussant vers les B.T. ou l'ESG les jeunes pilotes de valeur, recrutant -non sans mal- des jeunes Lt Colonels, que j'envoyai à Dax, école de base de l'ALAT, dont l'un, O.M., sera l'un des premiers Cdt de l'ALAT sorti de son sein, comme, plus tard, ceux qui succéderont.

J'avais, auprès de moi, le Colonel Metzler, d'une conscience professionnelle rare, qui sera, pour moi, un auxiliaire précieux. Mais, lui-même, était un "néophyte" de l'ALAT.

Je trouvai donc un corps excellent, mais qui, sur le plan tactique, malgré les Galdiv et les Galca, en était encore un peu aux guerres "colonialistes" : la grande affaire étant le raid annuel des avions légers et hélicoptères, tout autour de la Métropole... Ce fut l'une des premières choses que je supprimai, la jugeant superfétatoire. Et, de concert, nous nous lançâmes dans la préparation de l'ALAT à un conflit européen nucléaire, ce qui était -à l'époque- au goût du jour et que j'avais bien étudié à la 8^e Brigade et à la 7^e Division, qui avait déjà son Galdiv.

L'ALAT comptait 600 avions légers, et 600 hélicoptères. 1200 pilotes pour un corps de 6000h... ce qui était vraiment économique. Elle disposait de deux remarquables écoles : Dax, pour la formation de base des pilotes, le Luc pour l'application tactique et le vol sans visibilité.

Rapidement, je condamnai les avions légers dont le rôle sur le champ de bataille moderne paraissait dangereux, voire inutile. Seuls étaient intéressants des avions de liaison modernes. J'engageai l'ALAT sur la voie d'une organisation autour de trois types d'hélicoptères, ceux de renseignement, ceux de transport qui bénéficiaient de l'arrivée des excellents SA330 construits pour l'ALAT par le Général Le Puloch, et enfin, des hélicoptères de combat, dont je devinai de suite l'importance de l'emploi, avec missiles, contre les blindés adverses.



SA 330 (avions.legendaires.free.fr/puma.php)



SA-316B Alouette III (fr.wikipedia.org/wiki/Alouette_III)

En attendant l'oiseau rare ad hoc, qui aurait pu être le WG13 ou Lynx, anglais, nous équipions les alouettes III de missiles et prévoyions l'armement des Al. II et des prochains Dauphin. Quelle chance, pour l'Armée, de pouvoir engager sur un champ de bataille, "au coup de sifflet", cent à 150 hélicoptères de combat pour faire face à des divisions blindées. Il paraît qu'on va enfin construire cet appareil, qui devrait, en outre, armé de canon léger à tir rapide et de mitrailleuses pouvoir nettoyer le ciel des hélicos adverses... Il ne s'agissait pas de recommencer les errements de 14-18 avec l'équipement en armement -progressif- de nos appareils d'aviation.

Je fis les premières manœuvres où j'engageai des dizaines d'appareils, contre les cibles constituées - comme plastron- par les divisions de l'Est. Je décidai que le vol tactique -au ras du sol, réservé jusque là à quelques catégories de pilotes, serait rendu obligatoire pour tous les pilotes de l'ALAT, qui devraient défiler au Luc, où l'on formait aussi les équipages de 330. Je décidai également que tous les appareils de l'ALAT devraient être aptes, et leurs pilotes aussi, au vol sans visibilité, ce qui nécessitait que, comme l'Alouette III et le 330, les nouveaux matériels soient dotés de toute l'électronique nécessaire.

Quand j'avais pris le Commandement, j'avais fait immédiatement rétablir les "maquettes" sur les Alouettes II, dont l'absence était la cause de la mort du général Legay. On les avait supprimées pour que les gars de l'ALAT "ne se prennent" pas pour des aviateurs et qu'en conséquence ils ne s'engagent pas dans les zones nuageuses... ce qui m'était arrivé quelques fois -sans le vouloir, à la 7^e Division, le ciel européen s'avérant plus nuageux que celui algérien...

Le passage au V.S.V. à l'Ecole du Luc, renforcée en conséquence, devint donc obligatoire pour tous les pilotes. J'engageai, parallèlement, l'Armée dans la voie de l'achat de radars d'approche mobiles U.S, pour en doter les Galdiv²⁰ et Galca²¹ -ce qui fut fait après mon départ.

J'entrepris aussi la refonte, ou la fabrication de règlements ad hoc de l'ALAT. J'étais fier de mon action, qui était sans doute le reflet de mon acquis guerrier. J'avais décidé, aussi, d'apprendre à piloter au ras du sol dans les champs à l'ouest de Paris et j'en conclus qu'il valait mieux, pour les futurs chefs, de passer par Dax... J'étais arrivé à piloter mais, (mon chef) ne pouvait tolérer de faire accrocher un brevet à un général un peu myope. C'est ainsi que je fis des centaines d'heures en pilotant -mes subordonnés me marquant ainsi leur confiance, sans, bien entendu, "toucher" la solde à l'air. J'étais même, à Villacoublay, le seul à payer mon repas de midi.

A la suite de deux accidents, l'un humain, l'autre technique, survenus en 1968-69, j'engageai une procédure de refonte et la réglementation sur la sécurité, visitant, en même temps, toutes mes formations de Métropole et d'Allemagne pour en vérifier l'application.



Guy Deysson à l'extrême gauche

²⁰ Groupe d'Aviation Légère Divisionnaire

²¹ Groupe d'Aviation Légère de Corps d'Armée



Guy Deysson à l'extrême gauche



Guy Deysson au centre



Guy Deysson à gauche



Guy Deysson à gauche

13. L'INSPECTION DES T.D.M.

Le temps avait passé bien vite, quand soudain on m'appela -j'avais 56 ans- pour prendre l'Inspection des TDM -avec une quatrième étoile. Quelle satisfaction pour moi de retourner à mes "sources".

Bien sûr, ce n'était pas le commandement Outre-Mer auquel j'avais aspiré en vain pendant des années, mais c'était la possibilité de retourner dans ces terres éloignées, que j'aimais tant.

Ma nomination tenait au fait que, début 1969, j'étais le seul officier général issu des TDM, assez ancien pour prendre ce poste de choix.

Je me transportai donc dans le bureau des ex-Directeurs des Troupes Coloniales, rue St Dominique. La première chose que je fis fut de commander un grand panneau sur lequel je fis inscrire, en lettres d'or, la liste de tous mes glorieux prédécesseurs comme inspecteur, et celle de tous les Directeurs -jusqu'en 1968, date à laquelle la Direction avait été supprimée.

Je renouvelai mon EM qui s'était volatilisé à mon arrivée et eus la chance de prendre comme chef d'EM un colonel que je ne connaissais pas -Fournier- qui fut pour moi un auxiliaire de grande valeur, avant de devenir mon ami.

Le plus rapidement possible j'entrepris l'inspection des formations de TDM, ou autres Armes, stationnées en Métropole et Outre Mer.

J'eus ainsi l'occasion d'inspecter les territoires de l'ex AOF, ou autres Armes, stationnées en Métropole les Antilles-Guyane, la Côte des Somalis. J'y trouvai des grandes satisfactions, en raison de la qualité des troupes inspectées et de l'accueil que rencontrais partout, notamment dans les territoires de l'ex AOF où j'étais un véritable "Bon Dieu" pour les Armées locales, dont les chefs, issus nos rangs, parfois de mes anciens subordonnés, se considéraient comme mes camarades, chantant avec moi l'hymne de la "Coloniale" et ne ménageant pas les "N. de D. vive la Coloniale".

La politique menée par la France dans ces pays me paraissait curieuse et si elle était généreuse pour les "monarques" régnant, n'était pas fondée sur l'amour des êtres, comme l'avait été la politique des Français Outre-Mer, telle que je l'avais connue.

Je ne ménageais pas mes sentiments lorsque je rendais compte de mes visites aux autorités civiles ou militaires habilitées.

Je me permets de rappeler à ce sujet une anecdote. Un jour, à Paris, un jeune lieutenant d'infanterie me demanda une audience. Au jour et à l'heure fixés, le Lt X se présenta. Titulaire d'une licence de sociologie au sortir de Coëtquidan, on l'avait envoyé, pour le récompenser, au sein d'une mission d'ethnologues, étudier les coutumes et mœurs de mes vieux touaregs Oullimenden. Peu à peu, il se trouva l'objet d'une cour assidue des touaregs sachant qu'il était lieutenant. Ceux-ci lui parlèrent du Lt Deysson, sortant leurs amulettes, sous leurs lithams bleus, les petits mots reconnaissants que je leur avais faits, 30 ans plus tôt, et qu'ils gardaient précieusement. Quand il partit, ils lui dirent : " Va voir le Lt Deysson et dis lui qu'on ne l'a pas oublié". Ce que ce jeune officier avait fait, non sans un certain courage... Il était impossible de correspondre avec ces populations retombées dans la "nuit des temps". Quel regret pour moi. J'avais appris aussi que tous mes lions d'Amderanboukam avaient tués par des chasseurs des pays de l'Est...

Je rentrai de Djibouti, outré par ce que j'avais vu. Pour garantir une politique pro-Afar contre-Issa, de mode à l'époque, l'essentiel de nos forces montait la garde le long des barbelés clôturant la ville de Djibouti, pour éviter que n'y pénètrent les Issas d'origine, parqués à l'extérieur dans de misérables campements. Je le dis avec verve. J'allais repartir sur le Tchad pour une mission que m'avait confiée le chef des Armées, un aviateur qui me marqua beaucoup de bienveillance - puis au Pacifique, quand, soudain, un jour de conseil des Ministres -sans préavis- j'appris que j'étais désigné pour prendre le Commandement de la 7^o Région Militaire à Marseille.

Cela faisait à peine 8 mois que j'étais inspecteur et, sachant très bien que je n'aurais jamais une 5^{ème} étoile, j'étais tout heureux de finir dans ce poste d'Inspecteur qui était le couronnement de ma carrière. Je m'étais lancé corps et âme dans cette mission. J'entrepris une vigoureuse défense des Troupes de Marine que d'aucuns, parmi les chefs militaires et civils, avaient condamnées à tort. Je parachevai cette tâche à Marseille au cours d'entretiens à Fréjus, puis à Paris avec un ministre au grand coeur qui comprit parfaitement mon plaidoyer. (NDLR1 : dans la marge il y a écrit "+Debré"). J'entrepris la mise sur pied des premiers régiments des TDM de carrière et inspectai à Vannes-Meucon le 3RIMA dont les engagés de 17 à 18 ans -des "crève-la faim" pour la plupart- devaient se montrer de merveilleux soldats, remplis du sens de l'humain, au Tchad où ils allaient remplacer les camarades de la Légion.

Quand je quitterai l'Armée, 7 régiments d'active des TDM -Ils sont 10 ou 11 maintenant- viendront largement s'ajouter aux 4 beaux régiments de légion et donneront aux gouvernements, un outil d'une rare qualité pour nos interventions Outre-mer, au Tchad, au Liban ou ailleurs.

J'obtins la décision d'un Musée à la gloire de nos Troupes de Marine²², dont je poserai la première pierre, en 1973, avant mon départ de l'Armée, pour l'inaugurer quelque années plus tard...

Enfin, au Conseil Supérieur de la Guerre, pendant 5 ans, j'assurerai une politique de choix jeunes pour les cadres coloniaux, permettant ainsi à l'Armée de garnir plus tard ses hauts postes avec des cadres expérimentés et de grande valeur.

²² Musée des troupes de marine - Route de Bagnols en Forêt - BP 94 - 83608 FRÉJUS cedex

14. 7° R.M. MARSEILLE. CONCLUSION.

J'avais très bien compris que mon départ pour Marseille n'était pas une promotion, puisque j'avais déjà 4 étoiles. On se débarrassait d'un chef "encombrant", avec ses idées à lui, pour faire la place à d'autres à l'esprit plus conformiste. J'allais avoir 57 ans. Toute ma vie, j'avais été "jeune", trop jeune souvent, j'allais enfin appartenir jusqu'à ma retraite aux "vieux". Je serai d'ailleurs, dans mes dernières années de service, vu mes 17 ans d'entrée à St Cyr, le doyen des TDM, puis de l'Armée.

La 7° R.M., aujourd'hui disparue, englobée dans l'énorme 5°R.M. de Lyon, s'étendait de Menton à Castelnaudary, d'est en ouest, et Briançon à Bonifacio du nord au sud. Merveilleux pays sur plan touristique, dont je profiterai à plein lors de mes inspections en hélicoptère ou en voiture. Des troupes solides, la Légion et la Brigade Alpine entre autres, des Centres d'Instruction et des camps valables. Mais de maigres moyens, ceux qu'une Armée comme la nôtre, sous le poids des charges de l'atome et des Forces de Manœuvre, peut réserver à ses forces territoriales, médiocrement équipées et armées. Une infrastructure importante mais vétuste et peu améliorable, faute de crédits. J'eus l'occasion de visiter le plateau d'Albion et, en visitant ces magnifiques installations techniques et celles correspondant à la vie des personnels, de constater, une fois encore, la primauté abusive accordée à la "technique" aux dépens des unités combattantes.

Je me consacrai consciencieusement à mon métier, visitant peu à peu toutes les installations militaires de la Région, m'efforçant de contrôler, au moins tous les deux mois, l'instruction des unités combattantes. Là aussi, il y avait fort à faire. A Marseille, je fis la connaissance de Monsieur Defferre, qui me marqua beaucoup d'attention et apporta toujours des solutions heureuses aux problèmes communs. On aurait pu faire ensemble beaucoup plus, sur le plan de l'infrastructure marseillaise, mais là aussi, faute de crédits ad hoc, on ne put amorcer les remembrements qui paraissaient souhaitables.

J'eus l'occasion de recevoir à Marseille, les hauts EM roumain et allemand, mon ancien Ramanantsoa, alors chef de l'Armée Malgache, de rendre les honneurs Mr Brejnev et surtout d'accueillir au cours d'une mémorable soirée Baux-Domanière, leurs altesses Juan et Sophie d'Espagne.

Le temps passa vite, quand, début octobre 72, à la suite de deux journées de travail et d'inspection, j'eus un infarctus. Pendant mes 6 semaines d'hôpital, j'eus encore beaucoup à m'occuper de région et de ses problèmes. Fin 1972, je repris pleinement mon poste et commençai mes tournées d'adieu, où j'essayai d'expliquer à mes subordonnés, ma "philosophie" d'une carrière de 43 ans consacrée à l'Armée.

Plusieurs revues précédèrent mon départ, celle des Troupes de Marine à Fréjus, où le Général de Boissieu lut son ordre du jour, celle de la Légion à Aubagne et, enfin la grande prise d'Armes de mon départ à Carpiagne, en présence des drapeaux et étendards de la Région.

Je quittai l'Armée sans amertume, conscient d'avoir fait tout au long de ma vie militaire, ce que j'avais été en mesure d'accomplir.

Le Ministre voulut bien m'adresser une lettre, où il me remerciait de mes efforts et de mes actions pendant ces longues années. Je lui répondis pour le remercier en soulignant que j'avais fait en effet ce que croyais devoir faire, mais que, surtout, je quittais l'Armée aussi fier que j'y étais entré, avec la conscience de ne m'être jamais "incliné" devant quiconque.

Certes, je sais ce dont je suis redevable à certains des grands chefs qui m'honorèrent de leur amitié, notamment les généraux Valluy et Le Puloch, mais j'avais toujours agi en fonction de ce que ma conscience me commandait, en toute indépendance, et non en fonction de tels ou tels intérêts.

Au soir de ma vie, j'ai toujours ce sentiment au fond de mon cœur.
Je rends grâce à cette Armée Française qui m'a réservé une vie rude,
parfois glorieuse, mais au sein de laquelle, de sous-lieutenant à
Général, j'ai toujours pu conserver une totale liberté d'esprit et de cœur.

Je me souviens...



Je me souviens de mon grand-père comme un homme grand, avec une « grosse » voix et dont les éternuements faisaient trembler les murs de la maison...

Je me souviens de mon grand-père qui cachait des bonbons entre ses grandes mains et les faisaient tomber un par un, au dessus de nos têtes enchantées, en disant « Saint-Nicolas, Saint-Nicolas, pour qui ces bonbons ? »...

Je me souviens de mon grand-père qui nous emmenait faire le tour de son jardin, une fleur de laurier rose sur l'oreille...



avec mon frère Sébastien dans ses bras et ma grand-mère

Je me souviens de mon grand-père portant des chemises à fleur...

Je me souviens de mon grand-père qui nous emmenait nous promener dans le quartier, encore boisé, et nous racontait les histoires du petit poucet et du petit chaperon rouge en nous faisant trembler lorsque surgit l'ogre ou le loup...

Je me souviens de mon grand-père qui ne buvait que du « pinard »...

Je me souviens de mon grand-père avec qui nous déjeunions tous les midi, en rentrant de la plage, sous le magnifique tilleul face à la maison, lui toujours assis dos au tilleul, au milieu de la table, face à ma grand-mère...

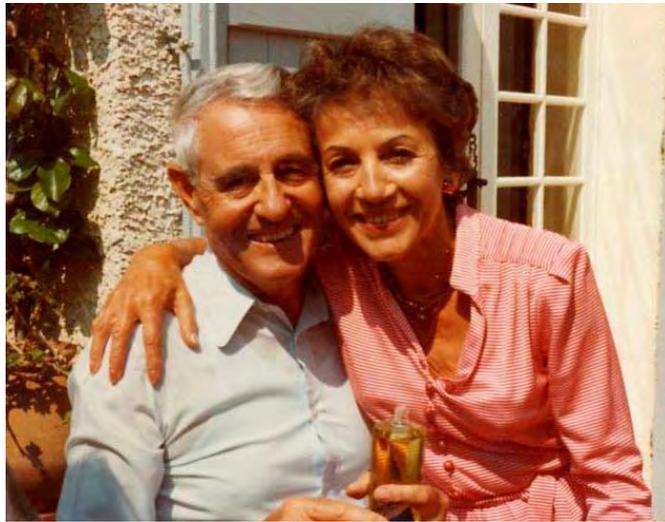


Je me souviens de mon grand-père lorsqu'il a voulu porter la moustache, quelle rigolade !

Je me souviens de mon grand-père qui m'a proposé de m'apprendre le bridge, j'ai refusé... dommage...

Je me souviens de mon grand-père allant toujours faire une sieste après le repas, avec ma grand-mère. Il était interdit de faire du bruit...

Je me souviens de mon grand-père qui, tous les jours apportait son petit déjeuner à ma grand-mère, une rose du jardin sur le plateau, en l'appelant « Mon Chou »...



Je me souviens de mon grand-père qui ne ratait aucune journée du tour de France, quelle barbe !

Je me souviens de mon grand-père qui, lors du spectacle que nous tous organisons le 15 août, avait lui aussi son numéro et chantait... « Sur les bords du Limpopo... » (je garde le film précieusement !)

Je me souviens de mon grand-père et surtout de sa colère quand il a découvert que nous avons cassé une branche de figuier...

Je me souviens de mon grand-père qui nous pourchassait avec son blaireau plein de mousse à raser pour nous barbouiller avec...

Je me souviens de mon grand-père et aussi des corvées d'arrosage tous les soirs de ses rosiers !



Je me souviens de mon grand-père qui, lorsqu'il allait sur le marché de Toulon, rapportait toujours un énorme bouquet d'iris rouges et roses pour ma grand-mère, qu'elle posait dans un vase chinois, sur le piano...

Je me souviens de mon grand-père qui déclenchait des fous rires et ne s'arrêtait pas de faire le clown...



Et je me souviens de ma grand-mère, chantant et dansant « Mon Homme », autour du fauteuil de mon grand-père sur lequel était posé son képi...

Acronymes

A.B.C	L'Arme Blindée et Cavalerie est une composante de l'armée de terre française
A.E.F.	Afrique Equatoriale Française
A.F.N.	Afrique Française du Nord
A.O.F.	Afrique Occidentale Française
ALAT	Aviation Légère de l'Armée de Terre
B.T.	
B.T.S.	Bataillon de Tirailleurs sénégalais
C.E.R.	
C.H.E.M.	Centre des Hautes Etudes Militaires
C.R.	Compte Rendu
Cdt	Commandant
CIECS	
Cne	Capitaine
Col	Colonel
D.B.	Division Blindée
D.I.C.	Division d'Infanterie Coloniale
E.H.R.	Équipement Hors Route
E.M.	Etat Major
E.S.G.	Ecole Supérieure de Guerre
E.O.D.	
F.L.N.	Front de libération nationale
Galca	Groupe d'Aviation Légère de Corps d'Armée
Galdiv	Groupe d'Aviation Légère Divisionnaire
G.N.	
G.N.A.	
G.P.F.	Canon de 155 mm grande Puissance Filloux
G.U.	
Géné super	Général Supérieur
I.H.E.D.N.	Institut des Hautes Études de Défense Nationale
Lt	Lieutenant
NDLR1	Note ajoutée par Claude Lécuyer
NDLR2	Note ajoutée par Virginie Roussey
P.A.	Poste Avancé
P.C.	Poste de Commandement
R.B.F.M.	Régiment Blindé de Fusiliers Marins
R.C.C.C	Régiment Colonial de Chasseurs de Chars
R.C.R.	Régiment de Circulation Routière
R.E.C.	Régiment Etranger de Cavalerie
R.E.I.	Régiment Etranger d'Infanterie
R.I.C.	Régiment d'Infanterie Coloniale
R.I.C.M.S.	Régiments d'Infanterie Coloniale Mixte Sénégalais
R.M.	Régiment Mécanisé
R.M.	Renseignement Militaire
R.M.I.C.	Régiment Mixte d'Infanterie Coloniale

R.T.S.	Régiment de Tirailleurs Sénégalais
RIMa	Régiment d'Infanterie de Marine
S.D.E.C.E.	Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage
S.G.D.N.	Secrétariat Général de la Défense Nationale
S.M.B.	Service Militaire Bâtiment
S.M.B.C.	Service du Matériel et des Bâtiments Coloniaux
S.R.O.	Service de Renseignement Opérationnel
T.C.	Troupes Coloniales
T.D.	
T.D.M.	Troupes De Marine
V.L.	Véhicule Léger
V.S.V.	Vol Sans Visibilité
Z.O.S.	Zone Ouest Saharien

Liens

❖ **Infanterie de Marine**

- www.ricm.terre.defense.gouv.fr/
- www.anciens-du-ricm.org/

❖ **ALAT**

- [www.defense.gouv.fr/terre/decouverte/presentation/composantes/aviation legere de l armee de terre/aviation legere de l armee de terre](http://www.defense.gouv.fr/terre/decouverte/presentation/composantes/aviation_legere_de_l_armee_de_terre/aviation_legere_de_l_armee_de_terre)
- www.alat.fr/

❖ **RCCC**

- <http://rccinfo.ning.com/>
- <http://www.chars-francais.net/>

❖ **Cartes**

- maps.google.com/

❖ **Wikipédia**

- www.wikipedia.org/

Remerciements

Frédéric Maduraud – Administrateur du site RCCC info : pour m’ avoir donné l’ envie de faire ce document

Bernard Clist - PhD – ACSI - IS Analyst, Webmaster & Research Associate IRD France : pour m’ avoir mise sur la piste du musée d’ Afrique Centrale

Paulette Smets – Publications Service - Royal Museum for Central Africa – Tervuren – Belgique : pour avoir réussi à me procurer l’ étude de mon grand-père sur la race Doza au Tchad

Ma tante Claude : pour avoir dactylographié les pattes de mouches de mon grand-père !

Ma mère Laurence et son époux Michel : pour les souvenirs et les documents originaux gardés précieusement...

Mon époux Robert : pour m’ avoir donné plus de temps, pour moi